This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

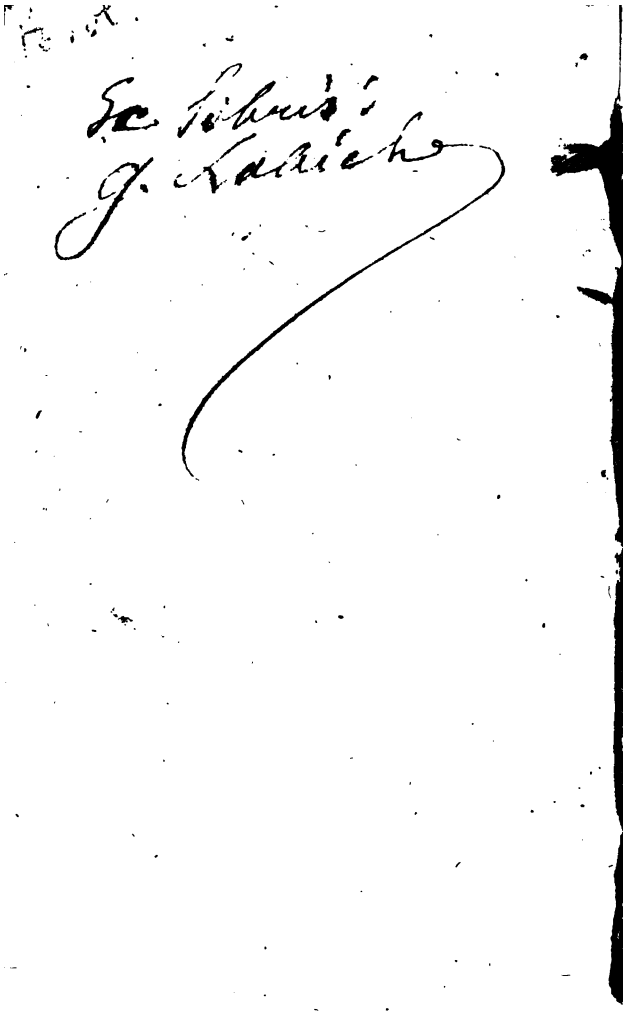
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

...net Le Duc.

ARTES SCIENTIA VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



840.8
R312

RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES.

TOME I.

RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES,

EN VERS ET EN PROSE, TANT IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS.

TOME I.

BIBLIOTHÈQUE
196
DE G. BOURDIN

A LONDRES,
Et se trouve à PARIS, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.

Folk-lore
Nijhoff
2-1-32
25234
16 vol.

A FEMME GALANTE

GALANT ESCROC,

PROVERBE DRAMATIQUE.

Par M. COLLÉ.

2-1-32

PERSONNAGES.

M. GASPARIN, *Financier.*
Mme. GASPARIN, *Tante de Sophie.*
SOPHIE, *Niece de Mme. Gaſparin, Amoureuſe du Chevalier.*
Le CHEVALIER, *Amoureux de Sophie.*
Le Comte de GULPHAR, *Parent du Chevalier.*

La Scene eſt dans un Sallon commun aux appartemens de M. & Mme. Gaſparin.

A FEMME GALANTE

GALANT ESCROC;

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Le COMTE, *ſeul, tenant une lettre qu'il lit tout bas, & paroiſſant parler à cette lettre.*

Eh mais, ma cheré Mme. Gaſparin, vous écrivez très-bien... vous me donnez-là un rendez-vous en bonne forme; cela eſt très-bon... Il y a long-

tems que j'ai envie de vous avoir, & votre lettre eſt ſatisfaiſante à cet égard... votre ſtyle eſt fort tendre... Oh très-tendre! mais vous le faites payer cher. Comment diable! il faut que je vous trouve deux cens louis, que vous dites que vous avez perdus au jeu! je vous aime... bien... d'accord;... mais je ne ſuis pas ſi tendre, moi. Deux cens louis! à qui les emprunter?...

Parbleu, ma chere dame, vous me traitez comme un financier, & je ne ſuis qu'un homme de qualité. Deux cens louis!... voilà donc où tendoient toutes les agaceries (indécentes, j'oſe dire) que vous me faites depuis un mois?... vous aviez votre but. Je croyois tout platement, moi, que vous en vouliez à mon cœur ou à ma perſonne... & point du tout, c'eſt à ma bourſe que vous en voulez... oh! cela me fait naître de violens ſoupçons... (*En s'adreſſant à la lettre*). Ah ça, Mme. Gaſparin, répondez-moi: avez-vous véritablement perdu cet argent-là au jeu?... je n'en crois rien, moi; d'autant plus que vous me demandez

le ſecret ſur cette perte avec tant d'affectation, que je parierois ma tête qu'elle n'eſt pas réelle. Ah ! voici le Chevalier qui pourra m'en éclaircir.

SCENE II.

Le COMTE, le CHEVALIER.

Le COMTE.

Ah ! bon jour, mon petit Chevalier.

Le CHEVALIER.

Salut au Comte de Gulphar.

Le COMTE.

Quand on veut te voir, mon petit parent, il faut venir te chercher chez M. Gaſparin. Mais dis-moi, il y a cinq jours que je ſuis à la campagne; as-tu entendu parler d'une perte de deux cens louis que la Gaſparin a faite au jeu depuis trois ou quatre jours ?

Le CHEVALIER, *vivement.*

Non, Monſieur, & rien n'eſt ſi faux que cette prétendue perte au jeu; c'eſt un ridicule qu'on veut lui donner; voilà comme on eſt dans le monde; on ne finit point de faire des hiſtoires ſur les jolies femmes de finance.

Le COMTE.

Es-tu bien sûr que ce ſoit ſi fort un conte bleu?

Le CHEVALIER, *plus vivement.*

Oh sûr, & très-sûr. Vous ſçavez qu'amoureux, comme je le ſuis de ſa niece, je ne quitte plus Mme. Gaſparin; mais notamment depuis dix jours, je n'ai pas manqué de ſouper tous les ſoirs dans ſes ſociétés avec elle... Et je vous dirai même une circonſtance, indifférente aux autres, mais aſſommante pour quelqu'un qui aime; c'eſt que, depuis ſix jours j'ai eu conſtamment le malheur de faire la partie de Mme. Gaſparin, au lieu de faire celle de ſa niece.

LE COMTE, *avec fineſſe & en ſouriant.*

Rien n'eſt mieux prouvé ; c'eſt une fauſſeté.

LE CHEVALIER.

Oh oui ; c'eſt une fauſſeté.

LE COMTE.

Oui, oui, je vois cela ; mais parlons d'autre choſe : eh bien, mon cher enfant, comment vont tes amours ?

LE CHEVALIER, *avec chaleur.*

Oh ! Monſieur, je ſuis plus amoureux que jamais de la charmante Sophie ; vous connoiſſez ſa beauté ; eh bien, les qualités de ſon cœur ſont encore au deſſus ; de la philoſophie dans la tête... C'eſt l'ame la plus ſenſible, la plus belle, la plus ferme & la plus tendre... Oh ! oui, Monſieur, c'eſt bien véritablement de Sophie qu'on peut dire qu'elle réunit les vertus d'un galant homme aux graces & aux attraits de ſon ſexe.

LE COMTE, *riant.*

Ah, ah, ah ! on voit bien, mon petit Chevalier, que tu ne fais que d'entrer dans le monde ; quel Phœbus ! tiens, mon ami, réduiſons cela au ſimple ; dis-moi naturellement, l'as-tu ? dis-moi, l'as-tu ?

LE CHEVALIER.

La queſtion eſt ſinguliere ! non Monſieur, aſſurément Sophie eſt bien éloignée....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Tu ne veux rien dire ! tu as des mœurs encore ? cela ſe paſſera. Mais tu l'as ; je vois cela, tu l'as.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Ah ! Monſieur, que tout à l'heure je ſois....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Ia, la, la, la ; arrête donc, qui diable te demande des ſermens ?

Le CHEVALIER, *d'un air ſérieux & noble.*

Eh bien, Monſieur, je vous dirai, ſans faire de ſermens, mais très-ſérieuſement, que je ne l'ai pas; mais que ſi je l'avois, je me croirois un coquin...

Le COMTE, *l'interrompant.*

De le dire ?

Le CHEVALIER.

Oui, de le dire.

Le COMTE.

Bon, bon ! que tu es neuf ! mon pauvre garçon ! actuellement cela ſe dit comme cela ſe fait; on ne met pas plus de myſtere à l'un qu'à l'autre.

Le CHEVALIER.

Oh pour moi, je ſuis aſſez heureux pour ne pas connoître encore cette dépravation-là.

Le COMTE.

Dépravation ! quel terme ! mais

vas donc dans le monde; tu n'as nul uſage.

Le CHEVALIER.

Oh ! s'il faut être vicieux pour....

Le COMTE, *l'interrompant.*

Oh ! treve de morale, mon cher ami, l'on a tant vu de cela.

Le CHEVALIER.

Eh bien oui, Monſieur, laiſſons cela; revenons à mon mariage avec Sophie : M. Gaſparin ne demande pas mieux; mais ſa femme n'eſt point de cet avis; &, parce que je ne ſuis point riche, l'intérêt s'oppoſe à la plus belle union.

Le COMTE.

Tu perſiſtes donc toujours à vouloir te marier ?

Le CHEVALIER, *très-vivement.*

Ah ! Monſieur, tout mon bonheur....

LE COMTE, *l'interrompant.*

A la fin tu me ferois croire que tu n'es pas encore arrangé avec cette petite fille. Quoi ! réellement tu n'es pas arrangé ? Tu ne l'es pas ? Je m'y perds.

LE CHEVALIER, *fièrement, & d'un air preſque menaçant.*

Tenez, Monſieur le Comte, faites ſur moi tant de plaiſanteries que vous voudrez ; mais reſpectez, je vous le demande en grace....

LE COMTE.

Oh ! tu es amoureux comme un roman : allons, cela mérite punition ; il faut que je te marie pour faire finir tes petites manieres.

LE CHEVALIER.

Eh ! parlons ſérieuſement, de grace.

LE COMTE.

Eh bien, oui, très-ſérieuſement,

Je veux faire réuſſir ce mariage; il n'y a que le caractere intéreſſé (*en riant*) & très-intéreſſé de Mme. Gaſparin qui nous traverſe ; mais il faudra que nous en venions à bout.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Ah ! Monſieur, je vous devrai la vie. Vous ſavez que Sophie & moi nous avons été élevés enſemble ; & qu'elle m'étoit deſtinée, avant que ſes parens euſſent perdu tous leurs biens ; qu'un de ſes oncles a laiſſé par teſtament à Sophie deux cens mille écus, à condition qu'elle ſe marieroit du conſentement de Mme. Gaſparin, qui ne me trouve pas, moi, un parti aſſez riche pour ſa niece.

LE COMTE, *qui a rêvé pendant toute cette tirade, ſort de ſa rêverie par un éclat de rire.*

Ah, ah, ah, ah, ah !

LE CHEVALIER.

De quoi riez-vous donc ? Vous me déſeſpérez.

LE COMTE.

Point du tout, point du tout ; je ris de l'idée qui me vient pour toi, comme pour moi.... Chevalier, ton mariage eſt fait.

LE CHEVALIER.

Comment ? expliquez-vous ?

LE COMTE.

Il eſt fait, te dis-je ; il ne ſauroit manquer ; mais je ne puis te dire comment je m'y prendrai.... J'entends Gaſparin, laiſſe-moi entamer l'affaire avec lui ; & retrouve-toi ici ſur le ſoir.

Le Chevalier ſort.

SCENE III.

LE COMTE, *ſeul.*

Ma foi, je crois mon idée heureuſe. Elle établira mon petit Chevalier en jouant un tour excellent à la chan-

mante Gaſparin, que j'aurai moyennant cela. Et, par-là, d'ailleurs, je me vengerai de ce petit publicain, qui, à force d'argent, vient de m'enlever la Petite-Souris de l'opéra. En vérité, ſi ces gens de finance continuent, l'on ne pourra bientôt plus avoir de filles; & c'eſt auſſi là la cauſe qui l'empêche de donner de l'argent à ſa femme; & ce qui fait que ſa femme m'en demande... mais, le voici juſtement.

SCENE IV.

Le COMTE, GASPARIN.

LE COMTE.

Quoi! vous ſortez déjà, mon cher Gaſparin?

GASPARIN, *tirant ſa montre.*

Oui, M. le Comte; quoiqu'il ne ſoit gueres que trois heures, je vais

à ma petite maiſon y faire arranger une maniere de petite alcove galante: vous ſoupez avec nous ?

LE COMTE.

Je compte là-deſſus, mais je ſuis heureux de ne vous avoir pas manqué; car j'ai une confidence & un emprunt à vous faire, mon cher Gaſparin.

GASPARIN.

Voyons, M. le Comte, ce que c'eſt.

LE COMTE, *héſitant un peu.*

C'eſt.... c'eſt.... c'eſt une honnête femme; une citoyenne fort belle, aſſez jeune, qui a même quelque eſprit, & dont j'ai envie depuis long-tems. Or voici le fait; je puis l'avoir, ſi je veux, mon ami, pour deux cens louis: cela n'eſt pas plus fin que cela.

GASPARIN.

Allons donc... & vous appellez cela une honnête femme ?

LE COMTE.

Eh mais il le faut bien: Son mari a quatre-vingt mille livres de rente; vois ſi ce n'eſt pas là une honnête femme ?

GASPARIN.

Eſt-il poſſible ?

LE COMTE.

Oh ſi poſſible, que ſi vous voulez, mon cher Gaſparin, me prêter les deux cens louis....

GASPARIN.

Eh mais, M. le Comte....

LE COMTE, *avec un peu de hauteur.*

Quoi! mais?... quoi donc?

GASPARIN.

Eh non, je ſuis prêt à vous les donner, mais c'eſt que je me fais une conſcience de prêter de l'argent pour cela; vous vous en repentiriez, &

vous me reprocheriez..... Que diable! une femme comme celle-là ne vaut pas deux cens louis.

LE COMTE.

Oh! je conviens de cela; elle ne les vaut pas.

GASPARIN.

Elle a beau être la femme d'un homme riche, c'eſt une créature que cela.

LE COMTE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah! ſi je vous la nommois, vous ne m'en parleriez pas comme cela, mon cher.

GASPARIN.

Eh dites-moi ſon nom, que je voie ſi je la connois?

LE COMTE.

Je ne le puis, en conſcience.

GASPARIN.

Voilà un beau ſcrupule! une femme

comme celle-là mérite-t-elle des ménagemens ?

Le Comte.

Non, ce n'eſt pas une femme de qualité, ce n'eſt point une femme qui ait un nom ; mais c'eſt qu'il vous eſt connu.

Gasparin.

Eh bien par conſéquent....

Le Comte, *l'interrompant avec une ſorte d'impatience.*

Par conſéquent, vous ne le ſaurez pas ; allons au fait, mon cher Gaſparin : voulez-vous me prêter ces deux cens louis, ou me laiſſerez-vous aller à l'uſurier ? .... déjà... c'eſt que la tête me tourne de cette aventure-là.... & je ſuis déterminé.....

Gasparin, *lui donnant l'argent.*

Ah, parbleu, plutôt que de vous laiſſer aller à l'uſurier, tenez, voilà les deux cens louis que je viens de recevoir d'une répartition, & que j'avois mis dans ma bourſe de jeu.

LE COMTE, *prenant l'argent.*

Mille graces très-humbles.

GASPARIN.

Tenez, j'ai pourtant du regret.

LE COMTE.

Conſole-toi, mon ami, je tâcherai de l'avoir pour rien ; avec une pareille eſpece, on peut bien marchander, n'eſt-ce pas ?

GASPARIN.

Sûrement. Parbleu tâchez de l'avoir pour rien, cela en ſera mille fois plus plaiſant. Ah ça, je vous laiſſe.

LE COMTE, *le retenant.*

A propos : j'oubliois. Eh mon ami, terminons le mariage de Sophie & du Chevalier ; finiſſons cela ; uniſſons ces petites bonnes gens, qui en meurent d'envie.

GASPARIN.

La peſte ! je crois bien que le Che-

valier voudroit déjà avoir épouſé Sophie ! indépendamment de deux cens mille écus, dont ſa tante a la diſpoſition, & qu'elle pourra fort bien être notre héritiere à l'un & à l'autre ; c'eſt que Sophie eſt une fille adorable.... Ils diſent tous qu'elle a de l'eſprit comme les anges.... & d'ailleurs, c'eſt que c'eſt le meilleur cœur.... c'eſt tout plein de ſentiment.... & le ſentiment eſt leur cheval de bataille, aujourd'hui, comme vous ſavez..... mais ce mariage dépend entiérement de Mme. Gaſparin.... Vous avez du crédit ſur ſon eſprit, tâchez de la déterminer, je vous ſeconderai; ah çà, vous permettez...

Il s'en va.

LE COMTE, *parlant du côté par lequel Gaſparin eſt ſorti.*

Je ſaurai bien l'amener là ſans vous, mon pauvre ami, actuellement que j'ai votre argent.

SCENE V.

Le COMTE, *seul.*

Cela eſt divin ! ſublime ! ce chos mari qui me prête de l'argent pour payer ſa femme ; cela eſt unique ! & puis, cette petite femme va peut-être jouer le ſentiment avec moi, comme vient de dire ſon mari ; je vais avoir de ſa part une ſcene de la premiere tendreſſe, & de la derniere fauſſeté... Je vais bien m'en donner la comédie : il eſt sûr d'abord que je puis pouſſer la plaiſanterie auſſi loin qu'il me plaira. Le bon Gaſparin eſt un peu imbécile.... C'eſt un de ces financiers épais, tels qu'ils étoient autrefois ; cela ne voit, & cela n'entend que le ſon des écus. Mais voici la divine Gaſparin.

SCENE VI.

Le COMTE, Mme. GASPARIN.

Mme. GASPARIN, *d'un air de retenue.*

Enfin, Monſieur le Comte, vous voilà !... je vous attendois avec la plus grande impatience.

LE COMTE.

Et moi, Reine, j'arrive exprès de la campagne, pour voler à vos ordres, & vous apporter les deux cens louis.... *Tirant la bourſe que vient de lui donner Gaſparin.*

Mme. GASPARIN, *l'interrompant.*

Laiſſons cela, Monſieur, j'aurois trop à rougir...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Rougir ! eh, de quoi donc, Madame ? Seroit-ce de la paſſion que vous

m'avez inſpirée ? votre letttre m'avoit donné lieu de penſer qu'elle vous avoit touchée.

Mme. GASPARIN, *affectant l'air embarraſſé.*

Quand je vous l'ai écrite, j'avois la tête perdue par les revers que je venois d'eſſuyer au jeu ; &, par le peu de reſſources que je me voyois pour m'en relever.... L'eſtime ſinguliere que j'ai toujours faite de vos ſentimens m'avoit d'abord fait imaginer de m'adreſſer à vous...

Le COMTE, *l'interrompant.*

Eh bien, Madame, c'eſt le parti le plus ſage que vous ayez pu prendre.

Mme. GASPARIN, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi, Monſieur. La réflexion m'a fait ſentir combien il étoit dangereux pour moi de vous avoir obligation.

Le COMTE.

Dangereux pour vous ! Mais en

quoi donc, s'il vous plaît ? n'eſt-il pas tout naturel de s'adreſſer à une perſonne dont on eſt sûr d'être aimé ?..., Car, je ne crois pas que vous puiſſiez douter de mon amour... En vérité, je raffole de vous.

Mme. GASPARIN.

Eh ! c'eſt préciſément tout cela qui m'effraie, & qui me détermine à me défaire plutôt d'une partie de mes diamans. Et c'étoit pour vous le dire que je vous attendois.

LE COMTE, *feignant d'être fâché.*

Allons, Madame, vous ne m'aimez point, cela eſt clair. Je me ſuis abuſé ; votre billet a cauſé mon erreur ; j'avois cru y reconnoître l'amour ſous le voile de la confiance ; mais, je le vois, je ne ſuis qu'un viſionnaire. Non, vous ne m'aimez pas ; vous ne m'aimerez jamais.... je ſuis bien malheureux !

Mme. GASPARIN, *tendrement & baiſſant les yeux.*

Ou bien injuſte ! Le

Le COMTE, *avec un feint transport, & d'un ton léger.*

Ah ! vous me rendez la vie !... mais promettez-moi donc d'abandonner le cruel deſſein que vous aviez de vous défaire de vos diamans ; j'ai ici de quoi vous ſauver ce déſagrément. Promettez-le moi ; je l'exige de vous ; je dis plus ; je le veux abſolument.

Mme. GASPARIN, *d'un ton de molleſſe.*

Mais, de grace, Monſieur le Comte, n'exigez pas ce ſacrifice-là de moi, je vous en prie. Tenez, je ſens que ma délicateſſe ſeroit bleſſée...

Le COMTE, *l'interrompant vivement & légérement.*

Vous parlez de délicateſſe ? mais ſçavez-vous que vous offenſez prodigieuſement la mienne, quand vous balancez ? mais, ſi j'étois auſſi vétillard que vous l'êtes ſur le ſentiment, ſçavez-vous bien que vous me feriez ima-

giner que vous penſez que le plaiſir que je vous fais me coûte quelque choſe ?.... & en honneur, cela ne me coûte rien, mais rien, d'honneur rien.

Mme. GASPARIN.

Ah, Comte ! plus vous mettez de nobleſſe dans vos procédés, & plus vous excitez ma reconnoiſſance....

Le COMTE, *l'interrompant.*

De la reconnoiſſance ? ah ! je vous ſupplie, banniſſons cette expreſſion. Je vous aime à la fureur ; j'oſe me flatter que je ne vous ſuis pas indifférent ; cette vérité une fois établie, tout eſt dit ; la reconnoiſſance, la délicateſſe, n'ont plus que faire-là. C'eſt de l'amour dont il s'agit, du véritable amour ; de celui qui rend tout commun, juſqu'à la fortune, entre gens qui en ſont atteints & convaincus.

Mme. GASPARIN, *tendrement.*

J'aurois mieux fait de ne vous point

voir, comme d'abord j'en avois eu l'idée, car vous me perſuadez tout ce que vous voulez.

Le COMTE, *très-légérement.*

Voilà aſſurément une belle idée que vous aviez-là ! je devrois vous en quereller. (*Il lui baiſe la main.*) Mais ; je n'aime point les querelles ; vous êtes bien heureuſe que je ne donne pas dans toutes ces miſeres d'amant-là.

Mme. GASPARIN, *gracieuſement.*

Oh ! vous avez bien raiſon ; il vaut cent fois mieux vivre en paix.

SCENE VII.

SOPHIE, le CHEVALIER, Mme. GASPARIN, le COMTE.

Le COMTE, *appercevant Sophie & le Chevalier, continue tout de ſuite. A part.*

Voila des témoins ; profitons de l'occaſion. (*Haut à Mme. Gaſparin, & lui donnant la bourſe.*) Tenez, Madame, voilà deux cens louis, que vous aurez la bonté de remettre à Monſieur votre mari.

Mme. GASPARIN, *à part, pendant que le Comte ſalue Sophie.*

Il a donné adroitement le change à ma niece, & au Chevalier qui nous ont ſurpris. (*Haut & tendrement.*) Monſieur le Comte, ne vous faut-il pas de cela une petite reconnoiſſance?

Le COMTE.

Comme vous voudrez, Madame.

Mme. GASPARIN.

Paſſons donc dans mon cabinet; je ſerai bien aiſe que ce ſoit une affaire finie.

Le COMTE, *à Sophie & au Chevalier.*

Je vous ſuis, Madame (*à Sophie & au chevalier.*) Soyez tranquilles, mes enfans, je m'en vais travailler pour vous.

Il ſort avec Mme. Gaſparin.

SCENE VIII.

Le CHEVALIER, SOPHIE.

SOPHIE, *avec empreſſement.*

Eh bien, Chevalier, vous n'avez pas eu le tems de me dire tantôt

quel expédient le comte avoit trouvé pour faire consentir ma tante à notre mariage ?

LE CHEVALIER.

Tout ce qu'il m'a dit, ma chere Sophie, c'est que cet expédient étoit immanquable ; mais il ne m'a pas dit ce que c'étoit. Ah, Sophie ! pourquoi, en attendant ce consentement, ne pas assurer votre sort par un hymen secret ?

SOPHIE, *d'un ton ferme & tendre.*

Non, Chevalier, je ne m'y prêterai jamais ; il y va de votre intérêt.

LE CHEVALIER *reprenant vivement.*

Ah ! c'est le vôtre que j'envisage uniquement.

SOPHIE.

Le mien ne m'est rien.... Je ne suis plus un parti qui vous convienne, si ma tante ne fait point notre mariage ; tous les biens que je puis vous apporter, ne peuvent venir que d'elle & de son consentement à notre ma-

riage : enfin j'attends tout d'elle ; & ce n'eſt que pour vous que je l'attends.

LE CHEVALIER.

Eh ! que me font vos biens, pourvu que je ſois aſſuré de vous avoir pour femme ! eh quoi, ne dois-je pas appréhender ?...

SOPHIE, *l'interrompant.*

Pourquoi ces craintes, Chevalier ? elles ſont faites pour m'offenſer, quand j'ai tout employé pour les bannir.

LE CHEVALIER, *très-vivement.*

Ah ! vous me rappellez les plus doux momens de ma vie ! mais, généreuſe & divine Sophie, plus vous avez fait pour moi, & plus je ſens la néceſſité d'aſſurer votre ſort.

SOPHIE, *d'un ton décidé.*

Mon ſort eſt aſſuré, puiſque je vous en ai rendu l'arbitre abſolu. Je

n'ai à cet égard ni doute ni crainte. Plus je vous ai donné de droits sur moi, plus je suis certaine d'en avoir acquis sur votre cœur & sur votre probité.

LE CHEVALIER, *impétueusement.*

Ah ! sans doute ; & ce sont ces mêmes droits qui réclament pour vous au fond de mon cœur, & qui me font desirer avec passion, d'être honoré du nom de votre époux.

SOPHIE, *avec force.*

Je vous épouserai, Chevalier, & ce ne sera point en secret ; je vous le prédis : ma tante se rendra lorsqu'elle verra que rien ne peut ébranler ma constance & ma fermeté... Je compte sur les mêmes vertus de votre part.... *tendrement.* Eh ! vous les avez !.... non, mon cher Chevalier, vous ne pouvez vivre sans moi ; je connois votre cœur.... Eh ! ne l'éprouvai-je pas par le mien ?... Sophie pourroit-elle vivre sans vous !

LE CHEVALIER, *de l'air le plus passionné.*

Ah ! que vous liſez bien dans mon ame !... je vous adore, Sophie ; oui, je vous adore. Mais que vous ſçavez bien aimer auſſi ! ce n'eſt pas ſeulement dans vos diſcours que je découvre votre tendreſſe pour moi.... un geſte, un ſoupir, un regard ; .... avec vous mon ame jouit toujours.

SOPHIE, *d'un ton ferme.*

Eh bien, goûtons donc notre bonheur préſent, & attendons avec fermeté, un avenir encore plus heureux.

LE CHEVALIER, *impétueuſement.*

Non, Sophie, non. Il manque à préſent à mon bonheur les liens d'un hymen ſecret. Je voudrois qu'il y eût des chaînes plus fortes que celles du mariage pour m'unir encore plus étroitement avec vous... Et d'ailleurs, Sophie, voulez-vous que je vous laiſſe expoſée à la malignité des hom-

mes ? Du moins, ſi notre intelligence ſe découvroit, cet hymen ſecret vous mettroit autant qu'il auroit été en moi, à l'abri des propos d'un public pervers.

SOPHIE, *avec dignité.*

Eh, que m'importe le jugement du reſte des hommes ! (*de l'air le plus paſſionné.*) Tu es tout pour moi ; tu es ſeul pour moi dans l'univers ; le reſte de la terre ne m'eſt rien.... l'amour l'a anéanti pour nous.

Le CHEVALIER, *avec tranſport.*

Quelle ame ! quelle force ! quelle dignité ! quelle vérité dans le caractere ! ah ! vous me pénétrez d'amour & d'admiration !

SOPHIE, *très-tendrement & très-vivement.*

Avant que d'être sûre de ton cœur.... (car je t'ai aimé la premiere, tu ne ſçaurois me diſputer cet avantage...)

Avant, dis-je, d'être sûre de ton cœur, je mettois toute ma gloire à te résister. (*Avec la plus grande vivacité.*) Je la fais consister à présent, à te prévenir en tout, à m'immoler à toi dans tout; & à ne rien dérober aux transports de l'amour extrême que tu ressens, & que tu m'as inspiré.... Car, je te l'ai dit bien des fois.... Je n'ai jamais cru que la vertu d'une femme... (libre de tout engagement,) consistât à ne point se rendre à celui qu'elle aime... Non, Chevalier, mon estime, ma confiance, & mon amour pour toi, m'ont fait triompher de cette foiblesse qui caractérise les passions médiocres;.... de cette foiblesse qui fait rougir une amante d'avoir tout sacrifié à son amant. Mon honneur, mes devoirs, ma vertu sont de t'aimer; mon bonheur, que tu sois convaincu de cet amour, & que tu m'aimes, s'il est possible, autant que je t'aime moi-même.

LE CHEVALIER, *avec le dernier transport.*

Ah! Sophie, Sophie! vous me fai-

tes éprouver dans ce moment, qu'il y a dans le ſentiment des plaiſirs ſupérieurs à tous les autres, que l'amour peut donner ! oui, ce que vous venez de me dire, en me parlant de votre amour, quand vous vous honorez de votre défaite, a fait paſſer dans mon ame une ſorte de volupté que je n'ai jamais ſentie qu'avec vous..... C'eſt une ivreſſe délicieuſe de l'ame.... Ah, Sophie ! acheve mon bonheur ! conſens à notre mariage ſecret.

Il ſe jette à ſes genoux.

SCENE IX.

M. GASPARIN, SOPHIE, le CHEVALIER.

M. GASPARIN, *ſurprenant le Chevalier aux pieds de Sophie.*

Eh bien, eh bien ! êtes-vous fous, vous autres ? êtes vous fous ? & ſa ma femme, qui eſt une Madame Hon-

neſta, vous avoit ſurpris dans cette attitude touchante ? En vérité, Monſieur le Chevalier, vous êtes bien imprudent ! par bonheur que c'eſt moi, & que ma femme eſt occupée ailleurs.

SOPHIE.

Ah ! mon oncle, ſoyez donc ſenſible à....

Le CHEVALIER, *l'interrompant vivement.*

Ah ! Monſieur, Monſieur, déterminez Mme. Gaſparin, qu'elle ne differe pas plus long-tems de nous unir.

M. GASPARIN.

Eh mais, vraiment oui, je vois très-bien que cela preſſe ; la peſte ! mais vous ſçavez que ma chere moitié n'eſt pas tendre quand il s'agit de donner de l'argent. Mais la voici qui s'avance avec M. le Comte. Revenez dans un moment tous deux ; on ne peut pas décemment traiter

de votre mariage, en votre préſence, mes enfans.

LE CHEVALIER, *bas à Sophie.*

J'eſpere que M. le Comte aura fait de la bonne beſogne.

SOPHIE, *bas au Chevalier.*

Il a le viſage riant; il a tout l'air d'avoir réuſſi.

Le Chevalier & Sophie ſe retirent.

SCENE X.

Mme. GASPARIN, le COMTE, GASPARIN.

GASPARIN.

Eh ! d'où venez-vous donc, vous autres ? Avouez, Madame, que par la chaleur qu'il fait, il faut que vous affectionniez bien ce damné boudoir, pour vous y tenir ?

Le COMTE.

Il n'y a pas deux minutes que nous y ſommes, mon cher; je ne fais que de rentrer, moi.

Mme. GASPARIN, *vivement.*

Cela eſt vrai; M. le Comte arrive dans l'inſtant.

GASPARIN.

Et à propos, M. le Comte, votre affaire a donc manqué, que vous voilà revenu ſi-tôt?

Le COMTE.

Comment, ſi-tôt? il y a déjà quelque peu de tems que je t'ai quitté, & en très-peu de tems un conquérant comme moi fait bien des choſes. Va, va, ne ſois pas inquiet, l'affaire eſt conſommée, & très conſommée.

Mme. GASPARIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc?

GASPARIN.

Oh ! c'eſt que vous ne ſçavez donc pas ſon hiſtoire ?... Ces jours-ci, une fort honnête dame, de par le monde, lui a fait des propoſitions aſſez malhonnêtes à tous égards, &.... mais on vous contera cela.... Je ſuis impatient à préſent de ſavoir ſi vous êtes content, M. le Comte ?

LE COMTE.

Oh je ſuis exceſſivement content, mon ami ; mets-toi en tête d'abord que c'eſt peut-être une des femmes de Paris des plus ſouhaitables.

GASPARIN.

Bon, bon ! d'abord. Tenez, ſans être belle, Mme. Gaſparin a cela par exemple.

Mme. GASPARIN.

Allons, mon ami, ſoyez donc ſage. (*Bas au Comte.*) Êtes-vous fou de riſquer une pareille plaiſanterie ?

GASPARIN.

Eh de grace, dites donc.

Le COMTE.

Eh bien, mon cher, c'eſt un teint ! des yeux !... les plus beaux bras ! la plus belle main !

Mme. GASPARIN, *l'interrompant*

De grace, Monſieur, épargnez-moi des détails auſſi ſinguliers. (*bas.*) Perdez-vous l'eſprit ?

GASPARIN.

Laiſſez-le donc dire ; s'il louoit cette femme ſur des beautés que vous n'euſſiez pas, alors je ne ſerois point étonné que votre amour-propre fermât la bouche à M. le Comte ; mais que diable, n'avez-vous pas les plus belles mains du monde ? ainſi ne l'interrompez donc pas. Eh bien, eh bien, M. le Comte ?

Le COMTE.

Eh bien, mon ami, c'eſt que, veux-tu que je te diſe, un teint de la derniere fraîcheur, un embonpoint raiſonnable.... des tréſors...

Mme. GASPARIN, *l'interrompant encore.*

Doucement donc, Meſſieurs, doucement! voilà des propos : je ne ſuis point ridicule ; mais une femme qui ſe reſpecte, n'eſt point faite pour entendre toutes ces folies-là. Je m'en vais vous quitter, Meſſieurs.

GASPARIN.

Et cela, parce qu'on loue une autre femme devant vous ; voilà comme vous êtes toutes : ſi c'étoit de vous dont il fût queſtion, & dont on dît des choſes auſſi agréables, vous ne nous menaceriez pas de vous enfuir.

Mme. GASPARIN.

Ce n'eſt point cela, Meſſieurs. Mais,

c'eſt que cela devient trop fort. (*Bas au Comte.*) Ceſſez donc cette badinerie ; elle m'inquiéte.

GASPARIN.

Malgré ce qu'elle vous dit tout bas, continuez toujours, croyez-moi.

Le COMTE.

Eh bien, pour ne pas déplaire à Madame, je finirai en diſant que c'eſt une femme vive, enjouée, & pourtant tendre à l'excès, quand il faut l'être.

GASPARIN.

Oh voilà, Madame, par exemple, ce qui vous manque à vous.

Mme. GASPARIN.

Eh qu'ai-je affaire-là, moi, Monſieur ?

GASPARIN.

Oh, c'eſt que Mme. Gaſparin eſt une belle ſtatue, un beau marbre, & puis voilà tout.

LE COMTE.

Cette femme-là ne reſſemble donc pas à Madame, rien n'eſt ſi différent?

GASPARIN.

Eh mais tant pis pour Madame, à la vertu près, cependant.... Eh bien, achevez donc.

LE COMTE, *d'un air froid & fat.*

Tout eſt dit, mon ami; j'en ſuis amoureux;... amoureux fou.

Mme. GASPARIN, *d'un air inquiet.*

Vous amoureux, M. le Comte!

LE COMTE, *avec ſang-froid, & d'un air de fatuité & de perſifflage.*

Oui, Madame, amoureux à en perdre la tête, & ce qui en eſt cauſe, c'eſt que je ne puis douter que je ne l'aie paſſionnée, & qu'elle ne m'aime auſſi à la fureur.

GASPARIN, *ironiquement.*

Vous en êtes aimé à la fureur ! vous croyez cela ? cependant elle n'a pas moins pris vos deux cens louis. (*A ſa femme.*) Car j'avois oublié de vous dire que cette femme avoit mis cette noble condition à ſon marché. (*Au Comte.*) Elle vous adore donc ; & elle a pris votre argent ?

Le COMTE.

Point du tout, mon ami, point du tout ; elle m'a rendu tes deux cens louis ; & cela eſt ſi vrai, que je viens dans l'inſtant de les remettre à Madame, en préſence du Chevalier & de Sophie, & dans la même bourſe que tu me les a donnés.

Mme. GASPARIN, *à part.*

Quel fourbe !

GASPARIN.

Vous avez mes deux cens louis, Madame ?

Mme. GASPARIN, *héſitant, & d'un air très-embarraſſé.*

Oui, Monſieur.... oui.... Monſieur.

Le COMTE.

Oui, Madame n'eſt entrée dans ſon cabinet que pour les ſerrer dans ſa petite armoire.

Mme. GASPARIN, *à part.*

Peut-on être plus cruellement dupe!

GASPARIN.

Ah çà, Madame, ſi vous vouliez bien me faire l'honneur de me rendre mes deux cens louis; & tout à l'heure.

Mme. GASPARIN, *d'un air d'humeur.*

Oh, tout à l'heure, Monſieur, tout à l'heure, je vais vous les chercher, n'avez-vous pas peur (*au Comte en s'en allant.*) Vous êtes un monſtre.

Elle ſort.

SCENE XI.

Le COMTE, GASPARIN.

LE COMTE.

Ah çà, mon cher ami, au retour de ta chere femme, décidons-la pour le mariage du Chevalier ; finiſſons cela.

GASPARIN.

Oui, oui. Mais dites-moi donc, Monſieur le Comte, par quel miracle vous a-t-on rendu votre argent

LE COMTE, *à part.*

Que lui dirai-je ? (*Haut d'un air embarraſſé.*) Eh mais, mon cher, c'eſt que... c'eſt que j'ai eu affaire à une femme équitable, remplie de juſtice.

GASPARIN.

Comment ?

LE COMTE.

Elle a d'abord pris l'argent.

GASPARIN.

Et pourquoi donc enſuite l'a-t-elle rendu ?

LE COMTE.

Par un eſprit de juſtice, te dis-je !... elle s'eſt crue obligée de payer de quelque retour.... les attentions.... ſuivies...

GASPARIN, *l'interrompant d'un air riant.*

Bon ! quel chien de conte !

LE COMTE.

Oh non, cela eſt vrai. Eſt-ce à un ami qui m'a prêté ſi généreuſement ſon argent pour cela, que je voudrois en impoſer ?

GASPARIN.

Allons donc, allons donc, vous badinez !

Le

LE COMTE.

Non, encore un coup, cela eſt comme je te le dis; & comme par un haſard qui n'arrivera plus, je ſuis tombé ſur l'ame la plus généreuſe & la plus reconnoiſſante; elle s'eſt piquée d'avoir de bons procédés auſſi de ſon côté.

GASPARIN, *riant.*

Oh! cela eſt trop plaiſant: voilà une femme que j'eſtime, par exemple. Voilà une femme qui a des mœurs, celle-là.

LE COMTE.

Oh dame! mon Roi, voilà la grande maniere de forcer les femmes à rendre, ou à ne pas prendre d'argent.

GASPARIN.

Monſieur, j'en fais mon compliment à la femme que vous avez eue; je vous prie de le lui dire.

LE COMTE.

Je n'y manquerai pas.

GASPARIN.

Je ne vous aurois jamais cru ſi merveilleux.

Le COMTE.

Tu n'avois qu'à le demander ; toutes les femmes te l'auroient dit.

SCENE XII.

Mme. GASPARIN, le COMTE, GASPARIN.

Mme. GASPARIN *rapportant l'argent, & le rendant de mauvaiſe grace.*

Tenez, Monſieur, voilà votre argent ; tenez.

Le COMTE.

Parbleu, mon ami, Madame vous rend votre argent de ſi bonne grace,

que vous devriez le lui laiſſer ; c'eſt une galanterie qu'elle mérite de vous à tous égards.

GASPARIN.

Au contraire, je lui demande de l'argent, moi, en la preſſant de conclure le mariage de Sophie & du Chevalier.

Mme. GASPARIN, *d'un ton d'humeur.*

Eh, Monſieur, ne vous ai-je pas dit cent fois que M. le Chevalier n'étoit pas aſſez riche pour...

Le COMTE, *l'interrompant.*

Eh mais, prenez donc garde, ma chere dame, qu'il eſt homme de grande qualité ; qu'il m'appartient de très-près : Capitaine de cavalerie à vingt-deux ans : que diable ! il ne faut qu'un malheur pour qu'il ait un régiment.

GASPARIN.

Eh mais, entrez donc dans ces raiſons.

Mme. GASPARIN, *d'un ton sec.*

Vous appellez cela des raisons?

Le COMTE, *d'un ton imposant.*

Oh bien, j'en vais dire à Madame; qui, peut-être, lui feront plus d'impression. Tenez, M. Gasparin, allez chercher ces deux jeunes amans, qu'ils viennent se jetter aux pieds de Madame; pendant ce tems-là....

GASPARIN, *l'interrompant.*

Je vais vous les amener moi-même; nous tomberons à ses genoux... nous... Allons, allons, je vais vous les faire venir.

Il sort.

SCENE XIII.

Mme. GASPARIN, Le COMTE.

Le COMTE, *d'un air tranquille.*

Ah çà, Madame, vous voyez combien je desire ce mariage; est-ce trop me flatter que de croire que vous me devez quelque complaisance?

Mme. GASPARIN, *vivement.*

Moi, Monsieur! je ne vous dois que ma haine... Après l'indignité & l'horreur de votre procédé avec moi, c'est abuser du mépris que j'ai pour vous, que d'exiger d'autres sentimens de ma part.

Le COMTE, *froidement.*

Mais, attendez donc, ma belle dame...

Mme. GASPARIN, *l'interrompant vivement.*

Que voulez-vous que j'attende pour vous déteſter, Monſieur ? vous trahiſſez ma confiance & mon amour ! vous profitez inhumainement, pour me tromper, du malheur inoui qui m'eſt arrivé au jeu ! vous terminez enfin tout cela pour me faire l'objet de la plus cruelle & de la plus ſanglante plaiſanterie ! & devant mon mari, encore !... & après cela vous venez me demander froidement des graces, quand vous devriez avoir tout à craindre des effets de ma vengeance !

Le COMTE, *toujours ſe poſſédant.*

Oh ! de la vengeance !... doucement, Madame, doucement. Mon procédé n'eſt point auſſi odieux qu'il le paroît. Je ſçavois, je ſuis sûr, & il m'eſt démontré que votre perte au jeu eſt purement imaginaire.

Mme. GASPARIN, *à part.*

O ciel ! qui peut lui avoir dit ?

LE COMTE, *avec un ſang-froid plus affecté encore.*

D'ailleurs, Madame, il n'eſt nullement prudent de ſe brouiller avec quelqu'un qui a notre ſecret.... Il eſt vrai que je ſuis trop galant homme pour en abuſer, & que vous pouvez penſer aſſez bien de moi....

Mme. GASPARIN, *impétueuſement.*

Oh ! je penſe, Monſieur, que l'on ne vous croira pas ; voilà tout ce que je penſe de bien de vous. Toutes les femmes prendront mon parti ; elles ſont toutes intéreſſées à ne point laiſſer prendre créance à des hiſtoires pareilles ; elles feront regarder celles que vous débiterez ſur mon compte comme une fable odieuſe & la calomnie la plus atroce.

LE COMTE.

Eh, Madame, au contraire, par jalouſie, par envie ; elles appuieroient toutes le conte que je ferois de vous.

Mme. GASPARIN, *à part*,

Oh ! cela n'eſt que trop vrai.

Le COMTE, *d'un ton de perſifflage amer.*

Et puis cela même, j'ai une lettre de vous, qui feroit une preuve bien convaincante de cette cruelle anecdote. Mais cette lettre, je ne la lirai à perſonne ; je ſuis incapable, comme je vous le dis, de conter cette hiſtoire-là, ni en proſe, ni en vers ; quoique je tourne paſſablement bien quelquefois un couplet, je me regarderois comme un peu trop méchant de vous chanſonner.... Oh ! je ſuis à cent lieues de ces procédés-là, moi, j'en ſuis à cent lieues.

Mme. GASPARIN *ſe radouciſſant.*

Ah, cruel ! du ton dont vous le dites, je prévois que vous vous préparez à me faire toutes les noirceurs...

Le COMTE, *d'un ton le plus naturel.*

Non, Madame, non, je vous ar-

rête-là. Conſentez au mariage de mon parent; & je vous donne ma parole d'honneur de ne jamais conter l'aventure en queſtion, même ſous des noms ſuppoſés; je vous en donne ma parole d'honneur, & je vous rends votre lettre.

SCENE XIV, *& derniere.*

Le COMTE de GULPHAR, Mme. GASPARIN, SOPHIE, le CHEVALIER, M. GASPARIN.

M. GASPARIN.

Tiens, Mme. Gaſparin, prends pitié de ces pauvres enfans; ils me fendent le cœur.

Le CHEVALIER, *aux genoux de Mme. Gaſparin.*

Ah, Madame! rendez-moi le plus heureux des hommes.

SOPHIE, *auſſi aux pieds de ſa tante.*

Ah, ma tante! ce n'eſt que dans vos bontés...

M. GASPARIN *l'interrompant.*

Tiens, Mme. Gaſparin, peu s'en faut que je ne me jette auſſi à tes pieds, pour...

LE COMTE, *d'un ton impoſant & de maître.*

Allons, Madame, un tableau auſſi touchant & les raiſons que je viens de vous donner, ne vous permettent plus de balancer un moment.

Mme. GASPARIN, *d'un air contraint.*

Eh bien, je me rends donc, puiſque ce mariage fait votre bonheur,.... & qu'il m'acquiert un mari dans M. le Comte. (*Bas au Comte*). Rendez-moi cette cruelle lettre.

Le COMTE, *la lui rendant.*

Cela eſt juſte (*haut*). Oh, Madame! je vous ſuis acquis pour la vie! (*à part*). Elle me craint plus qu'elle ne m'aime.

Le CHEVALIER.

Ah! Madame! que de remerciemens!

SOPHIE.

Ah, ma tante! que de graces!

M. GASPARIN, *d'un air de bonhommie.*

En voilà aſſez, mes enfans. Mais, en vérité, Monſieur le Comte, je commence à croire que vous êtes un homme très-ſingulier avec les femmes, puiſque vous faites de la mienne tout ce que vous voulez, & que vous l'avez déterminée à nous donner ſon conſentement... & cela en moins de tems qu'il n'y a que j'en parle. Eh mais, Madame, c'eſt un diable que cet homme-là!

Mme. GASPARIN, *d'un air d'embarras.*

Mais, je ne ſuis point déraiſonnable, moi ! & pour peu que l'on m'éclaire, je ne demande pas mieux que de céder.

M. GASPARIN.

Oui, vous vous rendez à la raiſon ; cela eſt ſingulier ! eh bien, il faut donc que de mon côté auſſi, je faſſe bien les choſes, (*tirant de ſa poche les deux cens louis*). Voici ces deux cens louis qui me ſont revenus, & que Mme. Sophie me permettra de lui préſenter pour ſon préſent de nôces.

SOPHIE.

Je vous ſuis obligée, mon oncle. Mais permettez-moi de ne vous marquer ma ſenſibilité, ainſi qu'à ma tante, que ſur le bonheur dont vous me comblez, en me faiſant épouſer le Chevalier.

M. GASPARIN.

C'eſt penſer bien noblement !....

Soyez, mes chers enfans, toujours bien amoureux, toujours heureux. Et vous, M. le Comte, continuez de l'être avec la femme à sentiment que vous avez trouvée.

Mme. GASPARIN.

Oui, oui; mais laissons cela, & envoyons chercher le Notaire.

FIN.

FIN CONTRE FIN,

PROVERBE DRAMATIQUE.

Par M. S....

FIN CONTRE FIN,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, FRONTIN.

ENSEMBLE (*).

Ah ! quel plaiſir !
FINETTE. Je ſens que ton } adreſſe
FRONTIN. Tu crois que mon }
Redouble ma / ta } tendreſſe ;
Le Marquis & ma / ta } maîtreſſe
En dépit d'eux vont s'unir,
Ah ! quel plaiſir !

(*) *On peut ſe diſpenſer très-bien de chanter ce duo.*

FRONTIN.

Tout va donc selon notre envie.

FINETTE.

C'eſt que tout céde à ton génie.

FRONTIN.

C'eſt que rien n'eſt égal à tes puiſſans attraits.

FINETTE.

Non, c'eſt à votre génie.

FRONTIN.

Non, c'eſt à vos puiſſans attraits.

ENSEMBLE.

Que nous devons tous nos ſuccès!

FRONTIN.

C'eſt pour nous obéir que nos maîtres ſont faits.

ENSEMBLE.

Ah! quel plaiſir! &c.

FRONTIN (*à part*).

En faiſant épouſer la Comteſſe au Marquis;
Je veux d'ici chaſſer Finette.

FINETTE (*à part*).

J'expulſerai Frontin après la nôce faite:
Il ne ſe doute pas des moyens que j'ai pris.

FRONTIN.

(*à part*). (*haut*).
Feignons. L'heureux projet enfin qui nous raſſemble
A pour toi tout-à-coup reſſuſcité mes feux.

FINETTE.

Ainſi ce projet là peut faire quatre heureux.

FRONTIN.

Oui, dès que tu voudras. A propos, il me ſemble
Qu'avant que nous ſongions à les unir tous deux,
Mon maître & ta maîtreſſe ont été bien enſemble.
Ainſi que nous, ma chere, ils renoueront leurs nœuds.

FINETTE, *embarraſſée.*

Je trouve à ton Marquis des qualités brillantes.

FRONTIN.

Peſte! c'eſt un parti pour elle avantageux.

FINETTE.

Quels ſont ſes revenus?

FRONTIN.

Cent mille francs de rentes.

FINETTE.

Mais il eſt endetté, je crois.

FRONTIN.

Endetté! lui! fi donc! il l'étoit autrefois:
Depuis que par lui-même il regle ſa dépenſe,
(*à part.*)
Il ne l'eſt plus. Je ments avec trop d'aſſurance;
Mais je m'en donne ici pour la derniere fois.

FINETTE (*à part.*)

N'eſt-ce pas un bonheur pour ma folle maîtreſſe,
Qui doit plus qu'elle n'a de bien,
De trouver un ſeigneur ſi rare en ſon eſpece,
Point endetté ?

FRONTIN.

Tu dis...

FINETTE.

J'admire, & ne dis rien:
A l'envi du Marquis, Madame la Comteſſe
A mis dans ſa fortune un ordre, une ſageſſe..
Ses biens vont augmenter conſidérablement.

FRONTIN.

Ah ! tant mieux. Aurons-nous bien de l'argent comptant ?

FINETTE.

Oui.

FRONTIN (*à part.*)

C'eſt de quoi payer les dettes de mon maître.
(*haut.*)
Nous en profiterons un peu..

FINETTE.

Cela doit être.
(*à part.*)
Elle ne peut manquer de m'en récompenſer :
Que j'aurai de profits ! qu'elle va dépenſer !

FRONTIN (*à part.*)

Le Marquis m'a promis que pour femme-de-chambre

A la Comteſſe il fera prendre
Une coeffeuſe de ma main.

FINETTE (*à part.*)

Le Marquis renverra Frontin,
Car Madame l'exige ; & puis je dois m'attendre
Que pour valet-de-chambre il choiſira Flamand ;
C'eſt ſon premier laquais & mon dernier amant.
(*haut.*)
Tu m'examines bien ! pourquoi ?

FRONTIN.

C'eſt que je t'aime.
Je m'occupois de toi.

FINETTE.

Je ſonge à toi de même.

FRONTIN.

J'admirois cet œil vif & ce minois friand.

FINETTE.

Moi, je réfléchiſſois aux talens admirables
Dont le ciel t'a pourvu.

FRONTIN.

Tout de bon ?

FINETTE.

Oui, ma foi.
Pouſſer au mariage un de nos agréables,
Eſt un effort d'eſprit qui n'appartient qu'à toi.

FRONTIN.

Qui n'appartient qu'à moi ! cela te plaît à dire ;
Je ſuis ton très-humble valet :
Pour achever l'ouvrage, il t'a fallu ſéduire
Un conſeiller du roi, notaire au Châtelet.
Que t'en a-t-il coûté pour gagner le notaire ?
Gardes-notes, banquiers, ſont les dieux du moment ;
Bâtards de la fortune, ils vont vîte en affaire.
A-t-il bruſqué le dénouement ?
A-t-il mérité de te plaire ?

FINETTE.

Crois-moi, quoi qu'en diſent les ſots,
Les filles de Paris ne ſont pas ſi faciles ;
Et malgré nos égards pour les amans utiles,
Nous ſavons réſiſter, & nous rendre à propos.
Mais à propos, va donc dire a ton maître
Que Madame l'attend pour ſigner le contrat.

FRONTIN.

J'obéis en amant fidele & délicat.
Tu ris. Eh bien ! je veux t'apprendre à me connoître :
Avant la fin du jour, tu peux compter ſur moi ;
Tu verras ſi je ſonge à toi.

SCENE II.

FINETTE (*ſeule.*)

Que je le tourne en ridicule !
Je gage qu'il croira ce que je voudrai bien.
L'amour-propre eſt toujours crédule,
Et l'amant flatté ne voit rien.

AIR.

Premier Couplet.

Le premier jour qu'un amant vif & leſte
Vient nous parler de ſon ardeur,
Avec un air engageant, mais modeſte,
Au doux eſpoir ouvrons ſon cœur.
C'eſt la vanité qui l'enflamme ;
Et ſi nous vantons ſes ſuccès,
Il voudra,
Il croira régner ſur notre ame ;
Et le voilà, *bis.*
Le voila pris dans nos filets.

Couplet deuxieme.

Vous vous donnez une peine inutile,
Amans trompeurs, maris jaloux :
Ah ! croyez-moi, l'Agnès la moins habile
En ſait encor plus long que vous :
La vanité qui vous enflamme
La ſert mieux que tous ſes attraits.
Vous voulez,

Vous croyez régner ſur ſon ame ;
Et vous voilà, *bis.*
Vous voilà pris dans ſes filets.

J'entends du bruit ; je vois le Marquis ;
ce me ſemble,
Et ma maîtreſſe auſſi qui vient de ſon côté.
Sachons comment tous deux s'arrangeront
enſemble ;
Ecoutons-les un peu par curioſité.

SCENE III.

Le MARQUIS, La COMTESSE, FINETTE.

La COMTESSE (*ſans voir le Marquis.*)

Le Marquis....

Le MARQUIS (*ſans voir la Comteſſe.*)

La Comteſſe....

La COMTESSE.

Eſt un petit génie.

Le MARQUIS.

Eſt une folle....

La COMTESSE.

Un fat....

Le

LE MARQUIS.

Aſſez mauſſade au fond.

FINETTE (*à part.*)

Ce début-là promet ; l'entretien ſera bon.

LA COMTESSE.

J'ai ſur le cœur encor certaine perfidie....

LE MARQUIS.

Je la pris par étourderie,
Et je la quittai par raiſon.
Je ne veux l'épouſer que par économie.
(*haut.*)
Ah ! je vous trouve enfin.

LA COMTESSE.

Vous me cherchiez ? pardon.

LE MARQUIS.

Je me jette à vos pieds, adorable Comteſſe.

LA COMTESSE.

Voilà bientôt mille ans que l'on ne vous a vu.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai des torts ; j'en ſuis pénétré, confondu.
Vous ſavez....

LA COMTESSE.

Faites graces à ma délicateſſe.

LE MARQUIS.

Que nous ne dépendons preſque jamais de nous.
Il s'eſt trouvé des circonſtances,

Des haſards, des inconſéquences,
Qui vraiment malgré moi m'entraînoient loin de vous.

FINETTE.

Elle va ſe fâcher.

La COMTESSE.

Tenez, je vous pardonne
Je ſuis préciſément dans mes jours de bonté.

Le MARQUIS.

Quel bonheur ! j'en ſuis enchanté.

FINETTE (*en s'en allant*)

Tout ce qu'ils ſe diront n'a plus rien qui m'étonne.

La COMTESSE.

N'en parlons plus.

Le MARQUIS.

Ah ! vous êtes trop bonne !

La COMTESSE.

Qu'avez-vous fait depuis que nos cœurs un moment
Se ſont pris & quittés je ne ſais pas comment ?

Le MARQUIS.

Je rencontrai, je crois, la naïve Émilie.
Et vous-même ?

La COMTESSE.

Un Caton m'aima très-conſtamment.

Le MARQUIS.

Je donnai dans le ſentiment.

La COMTESSE.

Moi dans le bel eſprit & la philoſophie.
C'eſt d'un ennui...!

Le MARQUIS.

Je fais ſerment
De n'y retomber de ma vie.
Que vous arriva-t-il tout en philoſophant ?

La COMTESSE.

Je vais vous le conter, mais j'en exige autant.

Le MARQUIS.

Vous aurez le roman de ma nouvelle aſtrée.

La COMTESSE.

AIR.

Premier Couplet.

Tendrement, excluſivement,
J'avois l'honneur d'être adorée ;
Et je me ſentois inſpirée.
De quitter mon fidele amant.
C'étoit l'amour le plus tenace ;
Il vouloit même tout de bon
Etre aimé ſur le même ton.
Avant de punir ſon audace,
Seulement par bon procédé,
Comme il me preſſoit, je cédai,
Et j'attendois qu'il méritât ſa grace.

Le MARQUIS.

Eh bien ! ſe rendit-il agréable un moment ?

LA COMTESSE.

Ne me parlez jamais d'un homme à ſentiment.

LE MARQUIS.

Couplet 2.

J'étois tombé dans les filets
D'une bégueule aſſez jolie ;
Elle m'aimoit à la folie,
Et moi-même je l'adorois.
C'étoit une vertu cruelle,
C'étoit un amour épuré ;
Moi j'en étois déſeſpéré.
Enfin quand j'eus touché la belle ;
Je tremble encore en y ſongeant ;
Son petit cœur très-exigeant
En deux mois éteignit mon zele.

LA COMTESSE.

En deux mois !

LE MARQUIS.

En deux mois.

LA COMTESSE.

Le coup eſt aſſommant.

LE MARQUIS.

Ne me parlez jamais de femme à ſentiment.

LA COMTESSE.

Vous poſſédiez l'art d'être heureux ;
Il diſparut donc avec elle ?

LE MARQUIS.

Vos yeux ont rallumé mon zele,
Je ſens pour vous d'aſſez beaux feux.

LA COMTESSE.

Vont-ils juſqu'à former de reſpectables nœuds ?

LE MARQUIS.

Mon feu n'eſt point une éteincelle :
Si cela peut entrer dans votre arrangement,
Je n'y répugne nullement.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes pas homme à vous plaindre ;
A vous effaroucher d'un rien ?

LE MARQUIS.

Moi ! tout au contraire.

LA COMTESSE.

Fort bien.

LE MARQUIS.

On ſuit ſes goûts ſans les contraindre.

LA COMTESSE.

Vous avez l'art de me charmer.

LE MARQUIS.

Mais ſi vous alliez trop m'aimer ?

LA COMTESSE.

Oh ! non, vous n'avez rien à craindre.

LE MARQUIS.

Recevez donc ma foi ; votre nouvel amant
N'aura point avec vous les torts du ſentiment.

LA COMTESSE.

Nous voici bien d'accord à préſent.

LE MARQUIS.

Je l'eſpere.

Parlons à cœur ouvert.

LA COMTESSE.

Avec intimité.

LE MARQUIS.

Je vais vous en donner la preuve la plus claire.

Avez-vous encor près de vous
Une fille aſſez jeune, un peu brune & coquette,
Qu'on appelloit, je crois... ? je ne ſais plus.

LA COMTESSE.

Finette ?

LE MARQUIS.

Juſte.

LA COMTESSE.

Pourquoi cela ?

LE MARQUIS.

Mais...

LA COMTESSE.

Encore ?

LE MARQUIS.

Entre nous,
J'en ſuis fâché.

LA COMTESSE.

Comment ?

Le Marquis.

Oui, car elle eſt gentille; Mais...

La Comtesse.

Qu'eſt-il arrivé? tirez-moi d'embarras.

Le Marquis.

Moi! je n'ai pas deſſein de perdre cette fille, Mais...

La Comtesse.

Quoi?

Le Marquis.

C'eſt un ſujet qui ne vous convient pas Du tout.

La Comtesse.

Vous m'étonnez, Marquis.

Le Marquis.

Elle babille Un peu trop.

La Comtesse.

Bon!

Le Marquis.

J'ai ſu dans le tems.... des ſecrets Qu'elle auroit dû me taire..., alors.

La Comtesse. (*à part.*)

Je le croirois (*haut.*)

Elle avoit cependant l'air de m'être attachée.

LE MARQUIS.

Ces gens-là n'aiment rien ; elle eſt fine & cachée :
A votre place enfin, moi, je m'en déferois.

LA COMTESSE.

Pour vous faire plaiſir, j'y conſens... Mais vous-même,
Êtes-vous bien content de ce Monſieur Frontin ?

LE MARQUIS.

Aſſez.

LA COMTESSE.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

LA COMTESSE.

C'eſt un fripon bien fin!
On doit vous avertir au moins, puiſqu'on vous aime.

LE MARQUIS.

Comment l'avez-vous ſu ?

LA COMTESSE.

Vous doutez ?

LE MARQUIS

Mais enfin ?

LA COMTESSE.

Mais quand je vous dis, moi, que rien n'eſt plus certain.

Le Marquis.

Un autre ou lui, ma foi, c'eſt bien la même
choſe.
Il eſt intelligent du moins, s'il eſt fripon ;
Il conduit aſſez bien mes affaires.

La Comtesse.

Mais, non.
Tant de prévention contre vous m'indiſpoſe.
Le ſacrifice eſt-il ſi grand ?
Vous devez bien penſer qu'il entre dans
mon plan
Qu'à votre égard je me propoſe.

Le Marquis.

Vous avez donc contre cet homme-là
Des raiſons ? . . .

La Comtesse.

Oui, ſans doute. Il vous compromettra.
Enfin il me déplaît : faut-il une autre cauſe ?
Débarraſſez-nous-en, vous me ferez plaiſir.

Le Marquis.

Puiſque vous l'ordonnez, il faut vous obéir.

SCENE IV.

Le MARQUIS, La COMTESSE, FINETTE, FRONTIN, M. DE BONNEFOI.

FRONTIN.

Avec un peu d'esprit, du tems & du courage,
On vient à bout de tout. Contemple notre ouvrage :
Ils sont raccommodés, Dieu merci.

FINETTE.

Je le vois.

FRONTIN.

Nous serons bien reçus, n'est-ce pas ?

FINETTE.

Je le crois.
Madame, voici le notaire.

La COMTESSE.

Tant mieux. Approchez donc, Monsieur de Bonnefoi.

BONNEFOI.

Madame, j'ai suivi la coutume & la loi.
(*lisant.*)
Pardevant . . .

Le MARQUIS

Non, Monsieur, ne parlons point d'affaire.
Signez-vous ?

La Comtesse.

De bon cœur.

Le Marquis

Vous m'en êtes plus chere.

La Comtesse.

J'en ſuis charmée ... A vous.

Le Marquis.

Très volontiers.

Finette.

Ma foi,

Cela va bien.

Frontin.

Très-bien ; ils paieront nos épices.

Finette.

Chacun vit comme il peut de ſon petit emploi.

La Comtesse.

Finette, je n'ai plus beſoin de vos ſervices.

Le Marquis.

Et vous, Monſieur Frontin, vous n'êtes plus à moi.

Frontin.

Monſieur.

Le Marquis.

Point de replique, elle eſt fort inutile.

Finette.

Au moins puis-je ſavoir pourquoi.

LA COMTESSE.

Vous avez trop parlé.

LE MARQUIS.

Vous êtes trop habile.

FINETTE.

Mais je n'ai rien dit.

LA COMTESSE.

Je le crois.

FRONTIN.

Voilà le prix du zele & de la bonne foi.

LE MARQUIS.

Frontin, retirez-vous.

LA COMTESSE.

Retirez-vous, Finette.

FINETTE.

Mais, Madame ...

FRONTIN.

Monsieur ...

LA COMTESSE est le MARQUIS.

C'est une affaire faite.

FRONTIN (*à Finette.*)

Je n'y comprends plus rien.

FINETTE (*à Frontin.*)

Je ne la conçois pas. Je n'ai qu'à dire un mot pour que je la confonde.

FRONTIN (*au Marquis.*)

Il n'eſt pas bien prudent de renvoyer ſon monde...

FINETTE.

Et ſur-tout dans de certains cas.

Le MARQUIS

Voulez-vous bien ſortir, inſolens que vous êtes?

FRONTIN *à la Comteſſe, en ſortant.*)

Vous croyez Monſieur riche, il eſt criblé de dettes.

FINETTE (*au Marquis, en ſortant.*)

Contre ſes créanciers, je vous en donne avis, Madame en ce moment ſollicite un ſurſis.

SCNE V.

Le MARQUIS, La COMTESSE.

Le MARQUIS.

Que vous diſoit Frontin, Madame?

La COMTESSE.

Des miſeres.

Le MARQUIS.

Finette me parloit auſſi de vos affaires.

La COMTESSE.

Vous devez mépriſer ces propos inſolens.

Le MARQUIS.

Que nous importe à nous ce que diſent nos gens ?
(*à part.*)
Si j'acheve ce mariage,
Puis-je riſquer beaucoup, puiſque je n'ai plus rien ?

La COMTESSE.

Puiſqu'on a prudemment ſubſtitué mon bien,
Je crois que le Marquis riſque encore davantage.

DUO.

ENSEMBLE.

Il faut en revenir toujours.

La COMTESSE.

Aux amans du bel air.

Le MARQUIS.

Aux femmes à la mode.

ENSEMBLE.

C'eſt la nature même en ſes plus beaux atours :
Les gens à ſentiment, populace incommode,
Font périr d'ennui les amours.
Il faut en revenir toujours.
Aux amans du bel air, aux femmes à mode.

FIN.

LA NUIT,

TOUS CHATS SONT GRIS;

PROVERBE DRAMATIQUE.

Par Mme. de St. Just.

PERSONNAGES.

Mme. de VILLEBRUN, *veuve.*

Mlle de VILLEBRUN, *fille ainée de Mme. de Villebrun.*

LISE, *ſœur cadette de Mlle. de Villebrun*

FRANVAL, *jeune Officier.*

MARTON, *ſuivante de Mlles. de Villebrun.*

LA FLEUR, *valet de Franval.*

La Scene ſe paſſe en Province, dans la maiſon de Mme. de Villebrun. On eſt en été, vers les neuf heures du ſoir, lorſque le Drame commence.

LA NUIT,

TOUS CHATS SONT GRIS.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

FRANVAL, LA FLEUR.

FRANVAL.

Eh bien ! La Fleur, as-tu donné ma lettre à Mlle. de Villebrun ? Comment l'a-t-elle reçue ? Que t'a-t-elle dit ?

LA FLEUR.

Monſieur, je lui ai remis votre billet en main propre ; elle m'a chargé

de boire à ſa ſanté & à celle.... Elle n'a pas achevé ; ſans doute, Monſieur, que c'étoit à la vôtre.

FRANVAL.

Sa ſœur, ſa mauſſade ſœur, n'étoit-elle pas avec elle, lorſque...?

LA FLEUR.

Non, Monſieur ; j'ai épié le moment qu'elle étoit ſeule dans le boulingrin écarté, où vous allez ſi ſouvent vous promener enſemble.

FRANVAL.

Avoue, La Fleur, que Liſe eſt pétrie de graces. Quel contraſte avec ſon aînée !

LA FLEUR.

Aſſurément, Monſieur, c'eſt le jour & la nuit. Mlle. de Villebrun eſt, ſuivant moi, la plus hideuſe de toutes les créatures. Mais comment ſe trouve-t-il une ſi extrême différence

dans les traits & le caractere de ces deux ſœurs ?

FRANVAL.

Que ne me demandes-tu encore pourquoi quand je parle, on croit t'entendre parler ? pourquoi le ſon de nos voix eſt ſi parfaitement ſemblable ? C'eſt un jeu de la nature, dont on ne ſauroit rendre raiſon. Mais revenons à Liſe : elle eſt donc à tes yeux auſſi belle qu'aux miens ?

LA FLEUR.

J'en dis, Monſieur, ce que tout homme de goût en dira : c'eſt un chef-d'œuvre de la nature.

FRANVAL

C'eſt un ange !... Ah ! La Fleur, ſi je ne puis la poſſéder, il n'eſt plus dans la vie de bonheur pour moi. Cherche, invente quelque moyen pour combler mes deſirs.

LA FLEUR, *après avoir rêvé un moment.*

J'y ſonge, mais en vain ; la choſe eſt par trop difficile.

FRANVAL.

Ne m'abandonne pas, mon cher La Fleur.

LA FLEUR.

Auſſi, Monſieur, pourquoi vous êtes-vous rendu ſi aimable à tous ceux de cette maiſon ? Quelquefois il eſt nuiſible de trop plaire. Je ſais de Marton que vous avez gagné le cœur de l'ainée des filles de Mme. de Villebrun : on a jetté ſur vous un dévolu, & l'on prétend vous la faire épouſer.

FRANVAL.

Epouſer ?.. Plutôt mourir mille fois.

LA FLEUR.

On doit aujourd'hui vous propoſer l'élite des belles, avec une dot conſi-

dérable. Vous ſavez qu'elle eſt d'un premier lit, & que ſon bien...

FRANVAL.

Eh ! que Mlle. de Villebrun garde ſes tréſors; elle en a grand beſoin pour faire oublier ſa laideur. Mais Liſe ! Liſe eſt aſſez riche de ſes avantages perſonnels : eſprit, talens, graces & beauté, ma Liſe a tout ; elle ſait plaire.

LA FLEUR.

Vous m'affligez, Monſieur.

FRANVAL.

Pourquoi ?

LA FLEUR.

C'eſt que, réellement, pour cette fois, je vous crois tout-à-fait amoureux.

FRANVAL.

Si je le ſuis !

LA FLEUR.

Eh bien ! je vous le répete, cela m'afflige beaucoup ; je crains que l'on ne vous faſſe quelque mauvais tour. Si Monſieur vouloit me croire, je lui donnerois un bon conſeil.

FRANVAL.

Eh ! quel eſt-il, Mons La Fleur ?

LA FLEUR.

Ce ſeroit de quitter, ſans plus tarder, ce maudit gîte. Vous avez encore un mois à reſter en garniſon dans cette ville ; cherchez un autre logement ; vous trouverez auſſi une autre maitreſſe, & tout n'en ira que mieux. (*à part.*) Comme notre départ ſurprendroit la perfide Marton ! Elle me regretteroit un jour, & verroit que l'on ne me joue pas impunément.

FRANVAL.

Tu n'as pas d'autre conſeil à me donner ? Je ne ferai point uſage de celui-ci : je ne quitterai cette maiſon qu'avec Liſe, ou j'y mourrai.

SCENE II.

Mme. DE VILLEBRUN, Mlle. DE VILLEBRUN, FRANVAL, LA FLEUR.

Mme. DE VILLEBRUN.

Où allez-vous donc, Chevalier ?

FRANVAL.

Pardon, Madame. Dans la crainte d'être importun...

Mme. DE VILLEBRUN.

Point du tout ; c'eſt avec vous préciſément que je veux m'entretenir. Suivez-moi dans mon cabinet ; j'ai quelque choſe à vous apprendre, qui, ſi je ne me trompe, ne vous déplaira pas.

FRANVAL.

Madame, vos deſirs ſont des ordres pour moi.

Mlle. DE VILLEBRUN, (*à part.*)

Voici le moment qui va décider de mon bonheur... ou de l'ennui de mes jours.

(*Franval passe dans une autre piece avec Mme. de Villebrun*).

SCENE III.

Mlle. DE VILLEBRUN, LA FLEUR.

Mlle. DE VILLEBRUN, *du ton le plus impérieux.*

Ecoutez : il m'eſt très-important de connoître le caractere de Franval. Songez à me ſatisfaire ſur toutes les queſtions qu'il faut que je vous faſſe.

LA FLEUR.

Que deſire Mademoiſelle ? (*à part.*) Avec quel air elle me parle ! Ma foi, voici l'inſtant de la vengeance : je vais à coup sûr la dégoûter de mon maître.

Mlle.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Je veux ſavoir ſi M. de Franval eſt auſſi doux, auſſi aimable que ſa phyſionomie l'annonce; s'il a le cœur tendre & conſtant.

LA FLEUR.

Rien de tout cela : ſon caractere eſt fort dur, & ſon cœur ſi volage, que volontiers il changeroit tous les jours de maîtreſſe.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Tous les jours ?

LA FLEUR.

Oui, Mademoiſelle. Depuis qu'il eſt dans cette ville ſur-tout, je pourrois bien en compter une douzaine.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Vous vous trompez. Depuis qu'il demeure ici, il ne ſort pas; il me fait ſa cour très-aſſidument. Au ſurplus, ce ne ſeroit pas ſa légéreté qui m'ef-

frayeroit ; une femme ſpirituelle & aimable prend tôt ou tard de l'empire ſur ſon mari. Mais eſt-il riche ? A-t-il de l'ordre ?

LA FLEUR.

Il a mangé preſque tout ſon bien.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Par trop de généroſité, ſans doute ? Ah ! une femme adroite & riche peut encore remédier à tout cela. Un cœur généreux eſt aſſez de mon goût.

LA FLEUR.

Généreux ! lui ? Point du tout. Nous ſommes trois à ſon ſervice, dont il n'a jamais payé les gages.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Il doit donc beaucoup ?

LA FLEUR.

Horriblement. Il aime ſi fort les folles dépenſes, qu'à coup ſûr il ruinera la femme qu'il prendra.

Mlle. DE VILLEBRUN, *l'arrêtant.*

Un mot encore. Ton maître t'a-t-il jamais parlé de moi ? T'a-t-il dit qu'il m'eût trouvée jolie ?

LA FLEUR.

Jamais... Il ne me cache rien cependant.

Mlle. DE VILLEBRUN.

(*A part.*) C'eſt par diſcrétion. (*Haut.*) Dis-moi : ſes maîtreſſes, les a-t-il rendues heureuſes ?

LA FLEUR.

Ah ! Mademoiſelle, il en a fait mourir trois de chagrin.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Peut-être étoit-ce leur faute.

SCENE IV.

Mlle. DE VILLEBRUN, FRANVAL, LA FLEUR.

FRANVAL.

La Fleur, tu viendras me rejoindre dans un quart-d'heure chez le major.

(*La Fleur sort.*)

SCENE V.

Mlle. DE VILLEBRUN, FRANVAL.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Chevalier, on ne peut vous fixer un instant.

FRANVAL.

Au contraire ; c'est que n'étant plein

que d'un ſeul objet, j'en ſuis toujours préoccupé.

Mlle. DE VILLEBRUN.

J'entends : vous êtes amoureux.

FRANVAL.

Perſonne n'aime plus que moi.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Et cette mortelle heureuſe pour qui votre cœur ſoupire, eſt-elle inſtruite de vos tendres ſentimens ?

FRANVAL.

Elle ne les ignore pas. Mais, pardon ; une affaire importante m'oblige de vous quitter.

Mlle. DE VILLEBRUN.

(*Tendrement*). Allez, Chevalier ; & ſongez que celle que vous aimez s'intéreſſe ſûrement à vous. (*Franval ſort*).

SCENE VI.

Mlle. DE VILLEBRUN, *ſeule.*

Il m'aime : ſes tendres regards me l'ont fait aſſez connoître; il ne m'eſt plus poſſible d'en douter. Qu'il ſoit tout ce que ſon valet m'a dit, rien ne me fera changer d'idée : il faut que je l'épouſe. Oui, en dépit de tout, j'en courrai les riſques. (*Appercevant ſa mere.*) Venez, ma mere, partager mon allégreſſe : aimée de Franval, je ſuis la plus heureuſe de toutes les femmes.

SCENE VII.

Mme. DE VILLEBRUN, Mlle. DE VILLEBRUN.

Mme. DE VILLEBRUN.

Je vais t'affliger, ma fille. L'ingrat Franval... ce n'eſt pas toi qu'il aime. Il chérit ta ſœur ; il me demande ſa main.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Ciel ! je ſuis trahie !

Mme. DE VILLEBRUN.

Ma fille, ma chere fille, fais trêve à ta douleur : pour un parti que tu manques, tes graces t'en rendront mille.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Ah ! c'eſt Franval que je veux : je le préfere à tout.

Mme. DE VILLEBRUN.

Eh bien ! ne perdons pas courage. Je ferai ſur lui un dernier effort qui pourra peut-être te le ramener.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Ma ſœur....

Mme. DE VILLEBRUN.

Dès demain, je t'en donne ma parole, un couvent la dérobera pour jamais aux yeux du Chevalier, & ce ſera toi-même, ma chere amie, qui auras le plaiſir de lui annoncer ſon départ. Mais allons rejoindre Meſdames de Senonges (*), que je viens de voir entrer dans le jardin.

(*) Meſdames de Senonges ſont des amies de Mme. de Villebrun, auxquelles celle-ci a prêté une clef de ſon parc. Elles ſe promenent par conſéquent à toute heure dans le jardin de Mme. de Villebrun.

SCENE VIII.

LISE, MARTON.

LISE.

Marton, ma chere Marton, voici l'inſtant du rendez-vous. Comme le cœur me bat!... J'ai promis de faire avertir Franval ſi-tôt que je ſerois libre... Je le ſuis maintenant... Il veut me parler; je le deſire auſſi... Mais, Marton, dis-lui...

MARTON.

Qu'il peut venir, ſans doute? Eh bien! Mademoiſelle, n'avois-je pas bien raiſon d'aſſurer que vous aimiez M. de Franval? On ne me trompe pas aiſément: je ſuis clairvoyante: & je ſais lire dans les yeux ce qu'on a dans l'ame.

LISE.

Oui: tu m'as devinée. Apprens donc

à quel point l'aimable Franval poſſede toute ma tendreſſe : apprens que rien ne pourra me faire changer de ſentiment à ſon égard. Je l'aime. Ah ! qu'il eſt doux d'aimer ! Pourquoi ai-je vécu ſi long-tems dans l'indifférence ? Ah ! Marton, dès que Franval me parle de ſon amour, j'éprouve un raviſſement extrême. Sourit-il à mes accens ? mon ame eſt enchantée ; je ſens que je n'exiſte plus que pour plaire à mon amant.

MARTON.

Fort bien, Mademoiſelle : il me ſemble que pour une novice en l'art d'aimer, vous ne raiſonnez pas mal ſur l'amour. En vérité, votre théorie me charme. Mais je ſuis piquée de la maniere dont juſques à préſent vous en avez agi avec moi : me faire un myſtere de vos amours ! manquer de confiance en moi, moi, qui ai toujours ſu garder mon ſecret !

LISE.

Que tu me connois mal ! Si je ne

t'ai pas avoué plutôt ce qui ſe paſſoit dans mon cœur, c'eſt que je craignois tes reproches, & non pas ton indiſcrétion.

MARTON.

A la bonne heure. Eh bien ! par reconnoiſſance, comptez ſur ma fidélité, elle eſt ſans égale & à toute épreuve : pour vous en donner un témoignage qui eſt en mon pouvoir, je vais de ce pas vous ſervir, chercher M. de Franval, & vous l'amener.

LISE.

Va, ma chere Marton ; ſeconde mon impatience, & crois que je ne ſerai point ingrate.

SCENE IX.

LISE, *ſeule.*

Je vais donc le voir. Je ſuis au comble de la joie & de l'inquiétude. (*Appercevant ſa ſœur.*) Quel contre-tems fâcheux ! (*Allant au-devant d'elle.*) Vous voilà, ma ſœur ? Je ne vous ai preſque pas vue de la journée ; recevez mes tendres embraſſemens.

SCENE X.

LISE, Mlle. DE VILLEBRUN.

Mlle. DE VILLEBRUN.

C'eſt aſſez : n'employez pas votre tems en d'inutiles careſſes. Ma mere vous attend dans le jardin.

LISE, *à part.*

Quel air froid ! Ciel ! que va-t-on

m'apprendre ? (*Haut.*) J'obéis. Mais, ma ſœur, qu'avez-vous ? Votre indifférence me glace.

Mlle. de VILLEBRUN, *avec ironie.*

Mon indifférence, ma ſœur, ne ſauroit être dangereuſe pour vous ; un amant tendre peut aiſément s'en conſoler.

LISE, *à part.*

Liroit-elle dans mon cœur ? Ah ! Franval, tout s'oppoſe à ma félicité : j'allois vous voir ; mais un deſtin cruel contrarie mes deſirs.

Mlle. de VILLEBRUN.

Mademoiſelle, je vous le répete ; ma mere vous attend.

LISE.

Je vais me rendre à ſes ordres. (*A part.*) Si je pouvois l'emmener ! (*Haut.*) M'accompagnez-vous, ma ſœur ?

Mlle. de VILLEBRUN.

Non, ma ſœur.

LISE, *à part.*

Ah ! si Franval vient ! Quel cruelle perplexité !

SCENE XI.

Mlle. de VILLEBRUN, *seule.*

Je penſe que je ferai mieux de reſter ici. Ses regards inquiets m'ont donné des doutes que je veux éclaircir. J'entends parler : je crois reconnoître la voix de Franval. Oui, c'eſt lui ; il eſt avec Marton : cela m'annonce du myſtere. Je vais me cacher dans ce cabinet, d'où je pourrai entendre tout ce qu'ils diront.

SCENE XII.

FRANVAL, MARTON, *une bougie à la main, qu'elle pose sur la cheminée du Salon*, Mlle. DE VILLEBRUN, *cachée.*

FRANVAL.

Crois, Marton, que je ne négligerai rien pour te prouver toute ma reconnoissance... *Avec inquiétude.* Mais, où est donc ta charmante maîtresse ? Tu m'avois flatté...

MARTON.

C'est par son ordre que j'ai été députée vers vous. Mlle. Lise vous attendoit ici.

FRANVAL.

Ah ! Lise, joueriez-vous le plus tendre des amans ?

MARTON.

Monſieur, modérez-vous dans vos jugemens. Liſe eſt trop honnête pour tromper votre attente. Vous la verrez, je réponds d'elle; à moins que ſa mere ou ſa ſœur ne ſoit venue la chercher. Attendez un moment, je vais m'en éclaircir. (*Elle regarde par une fenêtre qui donne ſur le jardin.*) Je vous l'avois bien dit: elle eſt dans le jardin avec Mme. de Villebrun qui me paroît fort en colere. Liſe pleure: je gagerois que ſa furie de ſœur eſt la cauſe des larmes qu'elle répand.

FRANVAL.

Elle pleure! Ah! j'ai déclaré trop tôt mes ſentimens pour elle. (*Une pauſe.*) Le parti en eſt pris: Marton, voilà ma bourſe; je me charge de votre fortune, ſi vous pouvez la déterminer à me permettre de venir à minuit dans ſon appartement. Je veux la conſulter ſur pluſieurs objets de la plus grande conſéquence. Mes vues,

Marton, ſont honnêtes ; je n'aſpire qu'à devenir ſon époux.

MARTON.

Comptez ſur moi. (*Franval ſort.*)

SCENE XIII.

MARTON, Mlle. DE VILLEBRUN, *cachée.*

MARTON.

Il eſt très aimable M. de Franval : il mérite, en vérité, qu'on s'intéreſſe à lui. Il a de ſi bons procédés...

Mlle. DE VILLEBRUN, *ſortant du cabinet.*

Nous verrons, Mademoiſelle l'impertinente, ſi ceux que je vais avoir avec vous ſeront autant de votre goût.

MARTON, *jettant un cri.*

Ah ! vous m'avez fait peur !

Mlle. DE VILLEBRUN.

Une furie peut-elle inſpirer d'autre ſentiment que celui de la crainte ?

MARTON.

Mademoiſelle !...

Mlle. DE VILLEBRUN.

J'ai tout entendu. Si je dis un mot, je vous perds : mais admirez ma douceur, ma bonté ; je vous pardonne ; c'eſt pourtant à condition...

MARTON.

Parlez, Mademoiſelle ; la repentante Marton eſt prête à vous ſervir.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Prenez donc mes intérêts : au lieu d'introduire Franval dans la chambre de Liſe, amenez-le ici. Je m'y rendrai : je ſaurai vous tenir compte d'un pareil ſervice. Si vous me le refuſez, tremblez.

MARTON, *à part.*

Me voici dans un mauvais pas; je ne vois, pour en ſortir, que de paroître entrer dans ſes intérêts pour la mieux tromper, & être vraiment utile à ma jeune maîtreſſe. (*Haut.*) Ordonnez, Mademoiſelle; je ferai tout pour vous prouver mon repentir.

Mlle. DE VILLEBRUN, *avec le ton de la bonté.*

Ecoute-moi donc avec attention. Tu feras croire au Chevalier que je ſuis Liſe : tu lui diras que tu as eu beaucoup de peine à me faire conſentir à une démarche auſſi haſardée; que ſans la paſſion la plus violente que j'ai pour lui, & l'aſſurance de ſon honnêteté, rien au monde n'auroit pu me faire accepter un rendez-vous. (*Une pauſe.*) Je rejoins ma mere, de crainte qu'une trop longue abſence ne faſſe naître des ſoupçons à ma ſœur. Je te laiſſe, Marton; repaſſe en ton eſprit tout ce que je viens de te dire,

MARTON, *ſeule.*

Ah! pour le coup, j'ai manqué de m'attirer une belle affaire. Comment, elle étoit là dans ce cabinet! Qui s'en ſeroit douté? C'eſt un diable; elle eſt par-tout. Mais quoi! elle eſpere que pour elle je trahirai ma maîtreſſe? Non, parbleu; il n'en ſera rien, ou j'y perdrai mon nom. A trompeur, trompeur & demi, c'eſt la regle. Ah! je vous apprendrai, Mademoiſelle, à mieux connoître vos gens. L'eſpoir d'un vil intérêt ne peut faire manquer Marton à ſes premiers engagemens.

SCENE XIV.

MARTON, Mlle. DE VILLEBRUN.

Mlle. DE VILLEBRUN, *accourant en hâte.*

Profitons, Marton, de la circonſtance heureuſe. Il vient de prendre à maman une migraine ſi violente, qu'elle

s'eſt miſe au lit. Elle t'a demandée ; mais on lui a dit que tu avois été obligée de ſortir. Ma ſœur l'a couchée, & elle reſte auprès d'elle. Va vîte avertir le Chevalier, & aſſure-le que Liſe l'attend.

MARTON.

Je vous l'amene à l'inſtant.

(*Elle emporte la lumiere.*)

Mlle. DE VILLEBRUN.

Que fais-tu ?

MARTON.

J'emporte la bougie. L'ombre eſt néceſſaire aux myſteres amoureux.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Tu as raiſon : je n'y penſois pas.

MARTON.

L'amour bannit preſque toujours la prudence. (*Marton s'en va.*)

SCENE XV.

Mlle. DE VILLEBRUN, *ſeule.*

Doux moment dont je vais jouir, occupez toutes mes penſées ! C'eſt en ſongeant au bonheur qui m'attend, que je commence à en jouir. Délicieuſe obſcurité, paiſible ſilence, que vous avez de charmes ! Vous portez l'attendriſſement dans mon cœur, mes ſens ſont agités d'une douce ivreſſe..... Comme je tremble ! Ah ! c'eſt de plaiſir... Mais j'entends quelqu'un. C'eſt lui ! Une vive joie m'annonce ſa préſence en ces lieux. (*Une pauſe.*) Il ne vient pas ! Qui peut le retarder ? Auroit-il changé de ſentiment pour ma ſœur ? Pour ma ſœur ! Affreuſe idée ! (*Une pauſe.*) Il n'eſt pas encore minuit. Dieu ! c'eſt mon impatience qui me fait trouver les inſtans ſi longs ! Heure, qui devez m'annoncer mon bonheur, ſonnez. (*Ici la pendule ſon-*

ne.) L'heure ſonne ; écoutons. (*Elle compte les heures.*) Chaque coup frappe ſur mon cœur. Franval, tout ingrat que vous êtes, ne tardez plus. La porte s'ouvre : Dieux ! quels moments !

SCENE XVI.

Mlle. DE VILLEBRUN, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Liſe, chere amante, eſt-ce vous que je touche ? Eſt-ce bien vous ?

Mlle. DE VILLEBRUN.

Oui ; c'eſt celle qui vous adore !

LA FLEUR.

O félicité ſans pareille ! Charme ſi bien ſenti, vous enivrez mon ame de mille plaiſirs !

Mlle. DE VILLEBRUN.

Cher Franval, vous m'aimez donc ?

LA FLEUR.

Si je vous aime ! Pouvez-vous en douter un moment ? Ma chere Liſe, non, jamais amant n'a ſi bien reconnu le pouvoir des charmes de ſa bien-aimée. Je vous adore, & je ne crois pas encore aſſez faire pour ma Liſe ; ma vie, ma fortune ſont à vous : diſpoſez de moi, je vous appartiens.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Franval, tout amant tient ce langage ; mais quand il eſt époux, il penſe bien autrement : & peut-être qu'un jour vous me reprocherez ce que vous voulez faire aujourd'hui pour moi.

LA FLEUR.

Injuſte Liſe, ah ! vous déchirez mon ame par des doutes auſſi cruels ! Je vous aime, & vous aimerai toujours ; j'en jure par vos charmes. Eſt-il de plus sûrs garans ?

Mlle. DE VILLEBRUN, *à part.*

Barbare ! eh ! c'eſt par eux que tu jures

jures d'être volage ! (*Haut.*) Mais ſi mes traits changeoient par la ſuite, & devenoient moins aimables ?

LA FLEUR.

Je vous aimerois toujours. La bonté de votre ame & la nobleſſe de votre cœur ſont à l'épreuve de tout changement. Mais pourquoi vous plaire à me tourmenter, en créant des chimeres qui n'exiſteront jamais ?

Mlle. DE VILLEBRUN.

Vous diſſipez toutes mes craintes... J'ai pourtant encore une queſtion à vous faire avant de me livrer à la joie. Répondez-moi : ma ſœur, qu'on vous a propoſée avec une dot conſidérable, ne la regrettez-vous pas ?

LA FLEUR.

Aſſurément, mon déſintéreſſement ne doit pas vous être ſuſpect.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Mais pour elle-même ?

LA FLEUR.

Vous plaisantez, sans doute. Il n'est pas possible que vous ayez si mauvaise opinion de mon goût. Moi, vous préférer un objet dont l'ame est aussi laide que la figure, dont la taille est aussi mal faite que l'esprit! Allons, ma Lise, vous voulez rire à mes dépens, ou vous me prêtez un grand ridicule.

Mlle. DE VILLEBRUN, *toute émue.*

Monsieur, Monsieur...

LA FLEUR, *continuant avec chaleur.*

Une créature revêche, aigre, maussade, impérieuse, vindicative...

Mlle. DE VILLEBRUN, *impatientée.*

En voilà assez : votre discours sur ma sœur m'offense. Non, je n'ai jamais connu Mlle. de Villebrun telle que vous la dépeignez.

LA FLEUR.

Vous vous fâchez ? Je me tairai

donc; mon desir n'est que de vous plaire: mais ne me faites plus de demandes si indiscretes, si vous craignez que je m'explique.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Non, je vous assure; j'en ai trop été punie.

LA FLEUR.

Vous me pardonnez, n'est-ce pas?

Mlle. DE VILLEBRUN.

Ah! jamais...

LA FLEUR.

Si je suis coupable, vous en êtes seule cause. Vous voulez que j'aime votre cruelle sœur: non, je la déteste; elle a toujours causé mon malheur.

Mlle. DE VILLEBRUN, *à part.*

En dépit de toi, elle sera pourtant ta femme. (*Haut.*) Brisons sur son chapitre.

LA FLEUR.

J'obéis, & me tais. Mais, ma Liſe, regardez-moi comme votre époux, & dès demain, oui, ſi vous voulez fuir avec moi, j'effectuerai la promeſſe que je vous ai faite.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Ah! Franval, que me demandez-vous?

LA FLEUR.

L'accompliſſement de mon bonheur.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Fuir de chez mes parens! je ne l'oſerai jamais.

LA FLEUR.

Ah! de grace, n'héſitez pas de combler mes vœux; c'eſt un amant, c'eſt un époux qui vous en conjure.

Mlle. DE VILLEBRUN, *héſitant.*

Non; Franval; non.

LA FLEUR.

Ma chere Liſe, je tombe à vos genoux; ayez pitié de moi, rendez-vous à ma preſſante ardeur.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Que vous êtes ſéduiſant! Hélas! mon foible cœur ne ſe défend preſque plus. Chevalier, que penſerez-vous de moi, ſi je me rends à vos inſtances?

LA FLEUR.

Que de ce moment vous commencerez à me donner des preuves de votre attachement.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Eh bien, cher Chevalier, je vous cede; vous êtes mon vainqueur: oui, je vais aſſurer ma félicité en faiſant la vôtre.

LA FLEUR.

Liſe, ne retirez pas votre main; que mes levres la preſſent. Quel délire amoureux tranſporte mon ame! je vais mourir : non, non, jamais je n'ai reſſenti des plaiſirs auſſi vifs ! je n'ai point encore aimé autant que je vous aime.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Cher Franval, mon cœur, mon ame, partagent toute votre ſenſibilité....

SCENE XVII.

LA FLEUR, Mlle. DE VILLEBRUN; *pluſieurs Laquais ayant des flambeaux à la main*; MARTON, *auſſi avec un flambeau.*

Mlle. DE VILLEBRUN, *comme pétrifiée.*

Que vois-je? un valet!

LA FLEUR.

Mademoiſelle, pourquoi cet effroi? un valet eſt un homme.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Je ne ſaurois comprendre.....

MARTON.

Avant que nous nous quittions, je vais vous inſtruire de tout, Mademoiſelle. Vous avez voulu faire le dé-

ſeſpoir de votre ſœur; vous vouliez tromper M. le Chevalier, vous m'aviez ordonné de les tromper tous deux; & c'eſt vous ſeule qui l'êtes. La Fleur, à qui vous diſiez à l'inſtant de ſi jolies choſes, pour ſervir ſon maître, s'eſt prêté à notre vengeance générale. Il eſt bien juſte qu'à la fin vous receviez un foible prix de tout le mal que vous avez fait, & de celui que vous avez deſiré de faire.

Mlle. DE VILLEBRUN.

Tu m'inſultes, inſolente!

MARTON, *avec ironie.*

Qu'avez-vous qui vous chagrine? & de quoi vous plaignez-vous? je vous ai procuré un rendez-vous charmant.

Mlle. DE VILLEBRUN, *furieuſe.*

Impudente! tais-toi.

MARTON.

Calmez-vous, Mademoiſelle, &

profitez de cette leçon, à laquelle j'ai contribué de tout mon cœur. Je vais rejoindre Mlle. Liſe, qui n'ira pas demain au couvent comme vous vous en flattiez; mais qui, peut-être au moment où je vous parle, eſt mariée & dans les bras du véritable Franval. Allons, La Fleur, mettons-nous à l'abri du reſſentiment de Mademoiſelle, & conſeillons-lui de ne plus donner de rendez-vous dans les ténebres; car il faut convenir qu'elle a un peu cruellement vérifié le proverbe qui dit que LA NUIT TOUS CHATS SONT GRIS.

Mlle. DE VILLEBRUN, *ſeule, la confuſion & la rage dans le cœur.*

Ah! j'ai bien mérité ce qui m'arrive! Il ne me reſte plus qu'à m'enfermer dans un cloître pour me cacher aux yeux de toute la terre.

FIN.

ON FAIT CE QU'ON PEUT,

NON PAS CE QU'ON VEUT,

PROVERBE DRAMATIQUE.

A DEUX ACTEURS.

Par M. DORVIGNY.

ACTEURS.

M. FRANVILLE, *Entrepreneur de la Comédie.*

UN SOUFLEUR.
UN VALET *Allemand.*
Le Beau LÉANDRE.
M. POINTU, *ivre.*
Mme. POINTU, *begue.*
L'ABBÉ.
LE COMMISSAIRE.
LE FIACRE.

} *Joués par le même.*

La Scene eſt dans le Salon de M. Franville.

ON FAIT CE QU'ON PEUT, *NON PAS CE QU'ON VEUT*,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

FRANVILLE *ſeul, devant un bureau avec pluſieurs lettres ouvertes.*

Parbleu ! c'eſt une cruelle choſe qu'une entrepriſe nouvelle ! Où diable avois-je l'eſprit quand j'ai imaginé de me mettre à la tête d'un ſpectacle ! Mon théatre eſt conſtruit à la vérité, mes décorations ſont prêtes ; c'eſt bien quelque choſe ; mes pieces ſont commandées.... Il ne me manque plus que des acteurs pour les jouer.

Voici vingt lettres de ſujets qui ſe propoſent, mais la peur que j'ai de faire de mauvaiſes acquiſitions m'a retenu juſqu'à préſent; il faut pourtant finir... Voyons, récapitulons un peu ces lettres, & au riſque d'être trompé, répondons à quelques-unes. Reliſons d'abord celle-ci. (*Il lit une lettre.*)

» Monſieur, mes pleurs qui tombent dans mon cornet ont rendu » mon encre ſi blanche, que vous au» rez peine à lire ma lettre.

Voilà un beau début!

» Excuſez une malheureuſe fille, la » voix me manque, & la main me » tremble; & ſi vous pouviez me voir » dans l'état où un infidele m'a ré» duite....

Ah! c'eſt un beau déſeſpoir! oui, voilà une vocation bien favorable pour la comédie! Voyons un peu l'emploi que la Demoiſelle compte prendre. Les Amoureuſes apparemment.

» Hum, hum, j'ai dix-huit ans.

C'eſt le bon âge.

» Taille avantageuſe,....

C'eſt ce qu'il faut.

» Figure fort revenante, ſur-tout » lorſque je ſuis de bonne humeur.

Apoſtille intéreſſante : on aura ſoin d'égaier la Demoiſelle.

» Je jouerai les Ingénuités, les Ag- » nès «.

Ah ! Mme. l'Ingénue ! il y a conſcience : c'eſt s'y prendre un peu tard !... Serviteur à votre ingénuité ; (*il jette la lettre*) voilà pourtant de ces Agnès comme on en rencontre avec connoiſſance de cauſe....

SCENE II.

FRANVILLE, Le SOUFLEUR.

(*Il parle en nazillant & grimaçant un peu.*)

Le SOUFLEUR.

Monſieur, je ſuis bien votre ſerviteur ; j'ai l'honneur de vous ſaluer ; je vous ſouhaite bien le bon jour, Monſieur.

FRANVILLE, *le contrefaiſant.*

Et moi pareillement, Monſieur. Qu'y a-t-il pour votre ſervice, Monſieur ?

Le SOUFLEUR.

Monſieur, je n'ai qu'un mot à vous dire, Monſieur, qu'un mot... Si c'étoit un effet de votre complaiſance de vouloir bien m'interrompre ſans m'écouter, ça ſera fait tout de ſuite ; Monſieur, ça ſera fait tout de ſuite, je n'ai qu'un mot.

FRANVILLE.

Eh bien, Monſieur ! tout de ſuite, dites-le ce mot ; Monſieur, dites-le ; (*à part*) c'eſt un original dont il faut que je m'amuſe.

Le SOUFLEUR.

Monſieur, j'ai entendu dire que...

FRANVILLE.

Eſt-il poſſible, Monſieur ? Comment, vous avec entendu dire que...

Le SOUFLEUR.

Oui, Monſieur, c'eſt par voix indirecte ; il m'eſt revenu que...

FRANVILLE.

Comment, Monſieur, cela vous eſt revenu !

Le SOUFLEUR.

Aſſurément, Monſieur, je n'en impoſe pas. Il court un bruit que....

FRANVILLE.

Comment donc; mais ce bruit là eſt inquiétant au moins!... & vous dites, Monſieur, que...

Le SOUFLEUR.

Eh bien; mais, Monſieur, je dis qu'on dit que vous avez dit que vous faiſiez une troupe de comédie.

FRANVILLE.

On dit cela, Monſieur?

Le SOUFLEUR.

Oui, Monſieur... & comme je me trouve ſans place, moi; pour le moment, ce qui ne prouve rien, voyez-vous, parce que tous les jours vous ſentez bien, on eſt dans le cas de...

FRANVILLE.

Aſſurément.

Le SOUFLEUR.

Eh bien, Monſieur, je viens vous propoſer mes talens.

FRANVILLE.

Vos talens, Monſieur! cela n'eſt pas de refus; dans quel genre ſont-ils?

Le SOUFLEUR.

Mais, Monſieur, en tout genre; pour ce qui eſt en fait de tragédie, de comédie, & même d'opéra, Monſieur.

FRANVILLE.

Comment, Monſieur, eſt-ce que vous chantez?

Le SOUFLEUR.

Non, Monſieur; au contraire, je ne chante pas. Je chanterois bien, ſi je voulois; mais je vous conviendrai d'une choſe, je n'ai pas d'oreille.

FRANVILLE.

Pas d'oreille ! ah ! cela vous plaît à dire.

Le SOUFLEUR.

Oh ! Monſieur, c'eſt une politeſſe de votre part ; mais je ne veux pas vous tromper.

FRANVILLE.

C'eſt bien honnête. Monſieur eſt pour les tragédies, apparemment. Monſieur déclame.

Le SOUFLEUR.

Déclame ? Non. Je l'aimerois aſſez, la tragédie ; mais je vous avouerai encore une autre choſe, j'ai la voix fauſſe dans le haut.

FRANVILLE.

Ah ! c'eſt dommage.... Vous êtes obligé comme cela de vous borner à la comédie.

LE SOUFLEUR.

La comédie, moi! ah! bien oui! belle bagatelle : je m'amuſe bien à cela, ma foi.

FRANVILLE.

Comment? vous ne chantez, ni déclamez, ni ne jouez la comédie! que diable faites-vous donc dans les pieces?

LE SOUFLEUR.

Ah! ce que j'y fais? Je les ſouffle, Monſieur, je les ſouffle.

FRANVILLE.

Ah! vous les ſoufflez.

LE SOUFLEUR.

Oui, Monſieur, je les ſouffle; & bien même, je m'en vante encore, & on ne peut pas m'ôter ça, voyez-vous?

FRANVILLE.

Je vous en fais mon compliment;

Monſieur ; vous pouvez ne m'être pas inutile ; mais je ſerois charmé de vous connoître un peu.

LE SOUFLEUR.

Me connoître ! ah parbleu, c'eſt bien aiſé. Il n'y a pas grand'choſe à vous dire pour ça. Je ne vous parlerai pas de ma taille. Vous ne la voyez pas ; je ſuis tout enveloppé dans ce manteau... Mais qu'eſt-ce que cela vous fait, que ma taille ſoit élégante ou non, avantageuſe ou raccourcie, tout ça eſt égal, pourvu que j'atteigne à la trape ; c'eſt tout ce qu'il faut, n'eſt-il pas vrai ?

FRANVILLE.

Oui, c'eſt la meſure tout juſte.

LE SOUFLEUR.

Pour mes jambes, je n'ai rien à vous en dire non plus ; que vous importe en effet, qu'elles ſoient droites ou cagneuſes, arquées ou bancales ? toute la beſogne d'un Souffleur ſe fait aſſis.

FRANVILLE.

Vous avez raiſon.

Le SOUFLEUR, *grimaçant.*

Je ne ſais pas, Monſieur, ſi vous trouvez ma figure bien revenante?

FRANVILLE.

Mais elle n'eſt pas mal.

Le SOUFLEUR.

Eh bien, tout ça ne fait encore rien à la choſe. Quand je ſerai là, moi, (*montrant le trou*), le public ne verra mon viſage que par derriere.

FRANVILLE, *à part.*

Il n'y perdra pas.

Le SOUFLEUR.

Toute l'explication que j'ai à vous donner ſe réduit donc à trois points. L'intelligence, l'œil & la voix... Pour

l'intelligence, la modeſtie m'empêche de vous dire là-deſſus tout ce qui en eſt. J'ai un principe moi ; c'eſt qu'il ne faut jamais ſe vanter en face de ſoi-même, ſans quoi faut rougir ; & il y a des gens que ça embarraſſe... Mais pour le regard, ah ! perſonne ne l'a plus vif que moi pour lire d'un coup-d'œil deux vers à la fois. Et de mes deux yeux, tandis que l'un ne perd pas de vue le livre, l'autre continuellement fixé ſur l'acteur, obſerve ſon maintien, devine ſon embarras, & prévient ſon ſilence.

FRANVILLE, *à part.*

Le beau portrait ! Il me ſemble voir un colimaçon à la découverte, un œil à droite, & l'autre à gauche.

Le SOUFLEUR.

Pour la voix, comme je vous dis, je ne l'ai pas impoſante dans le haut ; mais elle eſt moëlleuſe dans le médium, & par le méchaniſme adroit de

de l'articulation, faiſant un porte-voix de mes levres, perſonne ne parle bas plus intelligiblement que moi. Souvent même dans ces momens où la ſcene ſe paſſe au fond du théatre, l'acteur emporté par la paſſion, ou trop éloigné de moi pour m'entendre, a reconnu ſon vers au ſeul mouvement de mes levres.

FRANVILLE.

Tubleu ! c'eſt tirer le talent à l'alambic.

Le SOUFLEUR.

Il y auroit encore un détail à vous faire ſur la main. Le Souffleur, ordinairement, copie les répertoires ; eſt-il vrai ? Je ne vous dis rien de mon écriture ; mais tenez, en voilà un échantillon ; vous avez des yeux, je m'en rapporte... (*Il lui montre un papier.*) Vous ne voyez que de la commune au moins, l'écriture de tous les jours, mais nous avons la moulée pour les grandes occaſions, & le trait

pour les coups d'éclat; à préſent, Monſieur, décidez-vous.

FRANVILLE.

Monſieur, ſi vos talens répondent à l'idée que vous m'en donnez, je ſerai charmé de vous avoir; mais permettez-moi de vous eſſayer auparavant: ſi-tôt que ma troupe ſera aſſemblée, nous commencerons des répétitions, & là vous ſerez à même de vous faire connoître. Voici un billet d'entrée avec lequel les portes du théâtre vous ſeront ouvertes.

Le SOUFLEUR.

Eh bien; je ne manquerai pas de m'y préſenter; en attendant, je ſuis bien votre ſerviteur, Monſieur; j'ai l'honneur de vous ſaluer, je vous ſouhaite bien le bon jour, Monſieur.

(*Il s'en va.*)

SCENE III.

FRANVILLE, *ſeul.*

Voilà un plaiſant Monſieur ! s'il ſoufle comme il parle, cela doit être intéreſſant ; voyons mes autres lettres.

(*Il va ſe mettre à ſon bureau.*)

SCENE IV.

FRANVILLE, *aſſis*, Le VALET *Allemand.*

Le VALET, *à part, du haut du théatre, en voix ordinaire.*

Voyons s'il me reconnoîtra... Ah ! M. le Directeur, vous voulez eſſayer les gens !... Oh bien ! je vais de mon côté eſſayer un peu votre patience.

FRANVILLE *se retournant, l'apperçoit.*

Qui eſt là ?

Le VALET, *en baraguoinant.*

Serfiteur, Monſir.

FRANVILLE.

Que demandez-vous, l'ami ?

Le VALET.

Monſir, l'y être un petit lettre.

FRANVILLE.

Donnez. (*Il lit.*)

» Monſieur, avec l'envie que j'ai de
» jouer la comédie, ſi la nature m'a-
» voit gratifié de ſix pieds de hauteur
» & de poumons à la romaine, je
» me ſerois jetté à corps perdu dans
» les tyrans ou dans les héros, & je
» choiſirois un autre champ que votre
» théatre pour développer mes talens ;

» mais je ſuis à peu près de la taille
» d'un bel épis de bled de Turquie,
» & ma tige n'a gueres que cinq pieds
» au-deſſus de la terre, cela me déter-
» mine pour les rôles comiques, & je
» vous offre ma médiocrité; j'ai d'ail-
» leurs un aſſortiment de bonne volon-
» té, d'intelligence & de mémoire;
» avec un fond de gaieté & une ex-
» trême envie de rire aux dépens de
» qui il appartiendra. Comme je ſais
» que vous n'aimez pas à acheter chat
» en poche, je vous préviens que je
» vous mettrai à même de m'eſſayer
» avant de conclure, & ſi ma petite
» proviſion peut vous convenir, nous
» paſſerons un bail enſemble.

» J'ai l'honneur, &c.

Du moins il a de la conſcience celui-là, je ſuis curieux de connoître l'écrivain. (*Au Valet.*) Mon ami, dites à votre maître que s'il veut me faire le plaiſir de me venir voir, nous nous arrangerons enſemble.

(*Le Valet le regarde ſans lui répondre.*)

FRANVILLE.

Entendez-vous, mon enfant ?

Le VALET.

Monſir, il parle pour moi ?

FRANVILLE.

Oui, je vous prie de dire à celui qui vous envoie qu'il vienne me voir.... mais dites-moi que fait-il ce Monſieur là?

Le VALET.

Monſir, javre apporté un lettre à chattendre un réponſe.

FRANVILLE.

Eh ! bien, je vous l'ai faite.

Le VALET.

Monſir, ché temante pardon, chê n'ententre pas.

FRANVILLE.

Je vous demande à préſent qui eſt celui qui vous envoie ; ce qu'il fait ?

Le VALET.

Monſir, excuſez-moi, ché n'ententre pas.

FRANVILLE.

Vous n'entendez pas. Cela eſt pourtant clair ; je ne ſaurois m'expliquer mieux.... Je vous demande quel eſt ſon état, ſa profeſſion ?

Le VALET.

Ecrire, Monſir, écrire.

FRANVILLE.

Ah ! il écrit..... Eſt-ce un homme de lettres ? eſt-ce un commis, un ſecrétaire ?

Le VALET.

Ecrire, Monſir, écrire.

FRANVILLE.

Eh ! non, ce n'eſt plus cela que je vous demande ; (*à part*) il ne comprend rien, j'aurai plutôt fait de le

renvoyer ; (*haut*) allez dire à votre maître qu'il vienne me voir, nous causerons ensemble.

Le VALET, *avec impatience.*

Mais, Monsir, est-ce que fous n'ententre pas aussi, chattendre ein réponse depuis trois heures.

FRANVILLE, *de même.*

Mais, morbleu, est-ce que vous êtes ivre ? Voilà vingt fois que je vous la répete.

Le VALET.

Ecrire fous, Monsir.

FRANVILLE.

Mais, je n'ai rien à lui écrire, dites-lui cela. (*Le valet impatienté s'assied sans répondre.*) Ah ! parbleu celui-là est réjouissant ! Vous êtes familier, l'ami.

Le VALET.

Ecrire fous, encore ein coup, écrire, ché n'entendre pas.

FRANVILLE.

Où diable a-t-on déterré un pareil commiſſionnaire ? Comment vous ne comprenez-pas ce que je vous dis ?

Le VALET.

Tarteifle ! fous l'y être fou donc ? quand je dire ché n'ententre pas ; ententre-fous, ou n'ententre pas encore, écrire.

FRANVILLE.

Peſte ſoit de l'animal ! Je crois ; Dieu me pardonne, qu'il eſt ſourd. (*Il lui crie à l'oreille* eſt-ce que vous êtes ſourd ?)

Le VALET.

Ah gouth ! ah gouth ! ïa ſourd.

FRANVILLE.

Le diable l'emporte ! Il y a deux heures que je me caſſe la tête là bien à propos ! écrire, je comprens actuellement..... (*Il lui fait ſigne.*) Attendez un inſtant.

LE VALET.

Ya, ya, écrire fous, écrire.

FRANVILLE (*lui donne le billet qu'il vient d'écrire.*)

Allez, Monſieur écrire, allez.

LE VALET (*va & revient ſur ſes pas.*)

Monſir.

FRANVILLE.

Eh bien ! quoi ? que faut-il ? encore écrire ?

LE VALET.

Fous faire la comédie.

FRANVILLE (*à part.*)

Que veut-il dire ?

LE VALET.

Ché auſſi capable pour faire. Quand fous il donne moi beaucoup l'archent, ché vas chouer pon, beaucoup, pon.

FRANVILLE.

Comment ! mais je crois qu'il parle de jouer la comédie.

Le VALET.

Ecrire fous, ché n'entens pas.

FRANVILLE, (*le pouſſe dehors.*)

Va t-en au diable avec tes écritures.

Le VALET (*revenant.*)

Monſir, je ſonne fort pien du cor.

FRANVILLE (*le pouſſant.*)

Va-t-en, va-t-en.

Le VALET (*revenant.*)

Je connois fort peaucoup la flute.

FRANVILLE.

Eh morbleu, t'en iras-tu ?

Le VALET (*à la porte.*)

Ecrire, Monſir, écrire.

FRANVILLE (*le mettant dehors.*)

Oui, oui, je vais t'écrire la porte sur le nez.

SCENE V.

FRANVILLE, *seul.*

Parbleu, voilà une belle acquisition à faire, & une jolie conversation que je viens d'avoir ! Mais je ne reviens pas de ma simplicité. Voilà deux heures que je ne m'apperçois pas que cet animal est sourd, & je veux lui faire entendre raison ; si je juge du maître par le valet, cela ne m'en donne pas grande idée.

SCENE VI.

FRANVILLE, Le beau LÉANDRE.

LÉANDRE.

Monſieur, c'eſt pour avoir l'honneur de vous ſouhaiter le bon jour.

FRANVILLE.

Je vous ſalue, Monſieur, peut-on ſavoir ce qui vous amene?

LÉANDRE.

Monſieur, je ſuis t'un jeune homme dont auquel vous pouvez faire tout ce qui dépendra de moi.

FRANVILLE.

Je ne comprens pas trop ce que vous me faites l'honneur de me dire.

LÉANDRE.

Je vais t'entrer z'avec vous t'en pourparler, Monſieur. J'ai t'eu une induction proportionnée t'à ma naiſſance, qu'eſt très-honnête, étant le fils d'un pere qu'eſt z'un bourgeois t'honoré dans Paris; mais, comme vous ſavez, Monſieur, un jeune homme ne peut pas demeurer comme un cul de plomb z'en une boutique, c'eſt ce qui fait que je me ſuis t'informé de vous, comme par lequel nous pouvons faire un arrengement z'enſemble.

FRANVILLE.

Mais quelle ſeroit votre intention?

LEANDRE.

Monſieur, mon intention ça dépend de vous. Je n'ai pas d'intention moi.... Quand je dis je n'en ai pas, c'eſt-à-dire, ſi fait. J'en ai bien t'une, mais elle eſt ſubordonnée z'à la vôtre.

FRANVILLE.

Eſt-ce que vous auriez envie de jouer la comédie?

LÉANDRE.

Monſieur, c'eſt poſitivement z'en cette qualité que je viens t'à vous.

FRANVILLE.

Monſieur, la comédie eſt un art bien difficile.

LÉANDRE.

Je n'en ignore pas, la comédie c'eſt une choſe très-difficile..... Quand je dis difficile, c'eſt-à-dire, il n'y a rien de ſi aiſé, il ne faut que de l'interligence pour ça.

FRANVILLE.

De l'interligence, oh! il me paroît que vous n'en manquez pas; avez-vous déjà joué quelquefois?

LÉANDRE.

Non, Monſieur, jamais.... Quand je dis jamais; c'eſt-à-dire, ſi fait.... Je me ſuis eſſayé devant z'une glace qui eſt dans la chambre de mon pere.

FRANVILLE.

La peſte, vous êtes fort avancé ! vous ſavez ſans doute des rôles ?

LÉANDRE.

Oh ! pour ça, oui, beaucoup... Quand je dis beaucoup, c'eſt-à-dire, non, je n'en ſais pas, mais c'eſt égal, il ne faut que de la mémoire pour ça.

FRANVILLE.

Oh bien ! moi je vous conſeille de ne pas prendre cet état là.

LÉANDRE.

A cauſe de pourquoi t'eſt-ce ?

FRANVILLE.

Mais pour bien des raiſons.

LÉANDRE.

Encore, dites-moi z'en t'une, Monſieur.

FRANVILLE (*en appuyant*)

Eh ! mais, par exemple, en voilà t'une très-forte.

LÉANDRE.

Z'en quoi donc, Monſieur ?

FRANVILLE.

Eh ! parbleu, z'en tout.... La premiere choſe que l'on exige au théatre, c'eſt de parler correctement le françois.... & franchement.... vous me paroiſſez avoir un certain accent....

LÉANDRE.

C'eſt z'un rien ça, Monſieur, je m'en vas vous dire d'où c'que ç'a provient ; j'ai t'un peu fréquenté ſur le Boulevard du Temple, où ce que j'ai entendu jouer la parade avec attention, & j'en ai contracté z'une habitude d'appuyer p't'être un peu trop d'ſus la prononciation. Mais avec un peu de négligence, Monſieur, je me remettrai z'au niveau de tout le monde.

FRANVILLE.

C'eſt plus difficile que vous ne penſez, d'ailleurs vous ne ſavez aucun rôle, & vous ne pourriez pas m'être utile.

LÉANDRE.

Monſieur, pardon, excuſe. Quand je dis je ne ſais t'aucun rôle, c'eſt-à-dire ſi fait, j'en ſais bien, mais ce ſont des petites comédies toutes entieres, & ſi vous voulez je vas t'avoir l'honneur de vous en jouer t'une à moi tout ſeul.

FRANVILLE.

A vous tout ſeul ! cela doit être curieux.

LÉANDRE.

Monſieur, je m'en fais fort.

FRANVILLE (*à part.*)

Il n'eſt qu'onze heures ; je n'ai rien à faire juſqu'à midi, amuſons-nous de

ſon extravagance. (*Haut.*) Allons, Monſieur, je vous écoute. (*Il s'aſſied.*)

LÉANDRE.

Eh bien ! Monſieur, voilà que je m'y mets, z'il eſt bon de vous figurer qu'il y a t'une priſon deſſus l'théatre, voilà juſtement z'une table & des chaiſes.... Je ſuis t'un militaire dont auquel ſa maîtreſſe lui a fait z'une infidélité ; au fort de ma colere j'ai défalté : la marichauſſée m'a ratrapé, je ſuis t'enfermé. Je commence la piece par un monologue à moi tout ſeul. C'eſt moi qui parle.

Enfin je ſuis t'en cage....

Ici, je prens une groſſe voix pour faire le ſoldat, parce que c'eſt le zéro de la piece.

FRANVILLE.

C'eſt bien penſé.

LEANDRE (*déclame ridiculement.*)

Enfin je ſuis t'en cage ! ô perfide maîtreſſe !
C'eſt pour votre inutile & cruelle ducheſſe
Que votre amant, bientôt, perdra le goût
du pain !

A préſent, Monſieur la fille entre dans la priſon. Le monologue devient à deux. Elle s'écrie.

Ah ! cher z'amant, hélas !

Vous voyez, Monſieur, que je prens ma voix dans le clair. C'eſt pour imiter la fille.

FRANVILLE.

C'eſt fort bien, Monſieur.

LÉANDRE.

Le ſoldat lui répond d'un air ſévere.

Que cherchez-vous t'ici ?
Venez-vous près de moi faire le bon apôtre ?
Allez, jamais mon œil ne reverra le vôtre.

La fille lui dit z'à ça.

Mon ami, c'eſt mon ch'pere.

Mais le ſoldat lui répond tout net.

Votre ch'pere eſt un ſot, & vous t'une.... ſuffit.

La fille qui commence à ſe piquer, lui dit.

Mais calmez-vous t'un peu,
Je ne ſuis point mariée, & ce n'étoit qu'un jeu.

Le ſoldat tombe des nues.

Qu'un jeu ? ah ! malheureux !

Il ſe jette la tête & les deux mains ſur la table en appuyant bien fort, puis il fait du bruit en cognant, & puis le coup de théatre eſt frappant.

FRANVILLE.

Je le crois.

LÉANDRE.

Ici, Monſieur, le pere entre, le monologue continue toujours, mais il devient à trois perſonnes.

FRANVILLE.

Fort bien.

LÉANDRE.

Je prends une voie caſſée pour le pere, parce que c'eſt z'un invalide... (*Il déclame en tremblant.*)

Mon ami, pour te voir j'ai dans le voiſinage
Viſité les bouchons, couru tout le village.
Enfi je viens t'ici ſans trop ſavoir pourquoi;
Mais je ſuis t'enchanté d'abord que je t'y voi.

Pas du tout, Monſieur, v'là que pour découvrir le pot au noir, la fille qui étoit ſortie, rentre en criant :

Ah ! ciel ! tout eſt perdu ! papa, c'eſt pour quatre heures.

Le pere demande.

Eh quoi, qu'a-t-il donc fait ?

La tante qui eſt venu là auſſi, répond :

C'eſt qu'il a déſalté.

Le pere qu'eſt pus futé qu'eux tous, dit :

Si j'avois le nez fin, je m'en ſerois douté.

Sa tante qui fond en larmes, lui dit :

Pour la derniere fois, embraſſe donc ta

tante, mon enfant. (*Elle tombe ſur lui.*) Le PERE. Mon ami. (*Il tombe ſur lui.*) La FILLE. Cher z'amant. (*Elle tombe ſur lui.*) Le SOLDAT. Chere z'amante. (*Il tombe ſur elle.*)

Et les voilà tous quatre en attitude dans les bras des uns des autres, ce qui forme un tableau ſuperbe ; alors les grenadiers paroiſſent, & l'on entend Poun.

FRANVILLE.

Qu'eſt-ce que cela ?

LEANDRE.

Çà, Monſieur ? c'eſt l'intérêt de la piece ! c'eſt le tambour. Poun. Au ſecond coup, l'amant revient à lui, & dit à la fille.

Adieu, ſéparons-nous, car voici le moment
Qui doit de cette piece hâter le dénouement ;
Reçois cette embraſſade, & s'il faut que je meure,
Crois-moi, mourir n'eſt rien, c'eſt notre derniere heure.

Là-deſſus la fille s'évanouit comme

de raiſon, ainſi que tout le monde ; alors les grenadiers emmenent le ſoldat ; il monte l'eſcalier de bois en ſe retournant trois fois, joignant les mains au ciel, comme pour dire, tout eſt dit. Il s'en va avec un grand courage.... Sitôt qu'il eſt parti, l'invalide ſe releve, & dit aux autres :

Deſevanouiſſons-nous, & courons ſur la place;
Car je viens de rêver qu'il obtiendroit ſa grace.

Et ils partent, tout de ſuite la toile ſe leve, le ſoldat vient d'avoir ſa grace ; il eſt entouré du peuple, la fille les pouſſe à droite & à gauche ; où eſt-il, où ſont-ils ?

Rangez-vous, rendez-moi mon amant,
Que je l'embraſſe en cet heureux moment.

Ici, Monſieur, v'là le coup de théatre, le ſoldat la reçoit dans ſes bras, & leur dit à tous avec dignité :

Vous m'aviez fait z'un tour qui paſſoit raillerie,
Et moi j'avois mal pris votre plaiſanterie,
Ça prouve, mes enfans, que dans ce jeu fatal
Nous avons t'eu tous plus de peur que de mal.

Voilà,

Voilà, Monſieur, de quoi z'y retourne, & la piece eſt finie.

FRANVILLE.

Monſieur, je vous fais mon compliment, & voici une ſcene qui me donne de vous la meilleure idée.

LÉANDRE.

Eh ben ! Monſieur, nous n'avons qu'à faire un petit arrengement z'enſemble.

FRANVILLE (*à part.*)

Je veux m'en amuſer encore. (*Haut.*) Monſieur, je ne puis rien conclure pour le moment. J'attens mon aſſocié, & ſi vous voulez me faire le plaiſir de reſter à dîner avec nous, nous parlerons d'affaires ; il ſera charmé de vous entendre.

LÉANDRE.

Eh ben ! Monſieur, avec plaiſir ;

j'ai z'une petite affaire ici près, j'y vas faire un petit tour, & je reviendrai.

FRANVILLE, *le retenant.*

Oh ! non, je vous en prie, ne sortez pas, nous allons nous mettre à table ; en attendant, voici un cabinet qui donne sur la rue, entrez-y pour vous dissiper ; si vous voulez lire, il y a des comédies.

LÉANDRE, *entrant dans le cabinet.*

Ah ! volontiers, Monsieur, je suis t'affectionné à la lecture.

FRANVILLE *lui parlant de dessus le théatre.*

La bibliotheque est à droite, voyez-vous.

LÉANDRE, *dedans le cabinet.*

Oui, Monsieur, j'ai t'un livre en main.

FRANVILLE.

Si vous voulez répéter quelques ſcenes, il y a une glace auſſi.

LÉANDRE, *du cabinet.*

Oui, Monſieur, j'en ai déjà t'eu l'intention.

FRANVILLE.

Si cependant vous aviez quelques beſoins dehors, il y a une porte qui s'ouvre ſur la rue.

LÉANDRE.

Je vous remercie, Monſieur, me voilà t'avec un livre, & je vous prie de ne plus penſer z'à moi.

FRANVILLE.

Bon! bon! amuſez-vous .... Nous allons bien rire à ſes dépens; mais j'entens quelqu'un, c'eſt ſans doute mon aſſocié. Il ne ſauroit venir plus à propos.

SCENE VII.

M. POINTU, FRANVILLE.

POINTU, *ivre.*

Votre ſerviteur de tout mon cœur.

FRANVILLE (*à part.*)

Quelle diable de viſite eſt-ce là ? Que voulez-vous, Monſieur ?

POINTU.

Mon cher Monſieur, vous voyez un homme accablé d'affliction.

FRANVILLE, (*à part.*)

Il y paroît.

POINTU.

Il m'eſt impoſſible de porter . . .

FRANVILLE (*à part.*)

Tout le vin qu'il a bu.

POINTU.

De porter le quart de mes chagrins, J'ai perdu....

FRANVILLE (*à part.*)

La raiſon.

POINTU.

J'ai perdu la gaieté.... & je ſuccombe ſous le poids de....

FRANVILLE (*à part.*)

Sous le poids de l'ivrognerie.

POINTU.

Sous le poids de ma douleur.

FRANVILLE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur?

POINTU.

Monſieur, j'ai des chagrins domeſtiques. J'ai une ſervante qui me vole.

FRANVILLE.

Il faut la mettre à la porte.

POINTU.

Ce n'eſt rien que cela, Monſieur; j'ai une femme qui eſt mon tourment; quand elle étoit jeune elle me faiſoit; ... (*hoquet*) elle me faiſoit enrager, mais j'en venois à bout parce que j'étois jeune auſſi; à préſent qu'elle eſt vieille, elle ne peut plus; ... (*hoquet*) elle ne peut plus me ſouffrir; elle me reproche tout. Je n'ai qu'une conſolation, c'eſt de boire un petit coup de tems en tems, avec modération; cependant il n'y paroît jamais. Eh bien! Monſieur, je ne ſais pas comment diable elle fait ſon compte. Je ne peux pas avaler un verre de vin qu'elle ne s'en apperçoive auſſi-tôt.

FRANVILLE.

Elle eſt donc bien maligne?

POINTU.

Oh ! c'eſt un démon.... Tenez, Monſieur, par exemple, aujourd'hui, on ne ſe douteroit pas que j'ai bu. Eh bien ! croiriez-vous, je n'oſe pas rentrer à la maiſon. Si-tôt qu'elle va me ſentir ſeulement, elle va me faire un ſabat d'enragé, & cependant je n'ai pas l'haleine chargée du tout, ... tenez voyez plutôt. (*Il lui fait un hoquet ſur le nez.*)

FRANVILLE.

Pouah ! retirez-vous donc, Monſieur.

POINTU.

Non, c'eſt pour vous faire ſentir....

FRANVILLE.

Oh ! parbleu, je le ſens de reſte.

POINTU.

Ce n'eſt rien que tout cela, Monſieur, ça n'attaque que le tempérament ça.... mais ce que je vas vous dire attaque l'honneur.

FRANVILLE.

Ceci devient ſérieux, Monſieur, il y a de l'indiſcrétion à conter ainſi des affaires de cette conſéquence à des gens qu'on ne connoît pas, & je vous prie de me diſpenſer de vous écouter.

POINTU.

Pardonnez-moi, Monſieur, la choſe peut vous regarder, & je vous prie en grace de m'entendre.

FRANVILLE.

Eh bien! Monſieur, parlez donc.

POINTU.

Primo d'abord, Monſieur, il vous faut ſavoir que je ſuis bourgeois de

Paris, établi depuis trente ans à la Butte S. Roch; j'ai passé tous les grades de ma profession, & maintenant je suis syndic de ma communauté; voilà qui met une famille dans une belle passe. Eh bien! Monsieur, j'ai un fils qui est un mauvais sujet, un vaurien, Monsieur.

FRANVILLE.

Voilà qui est fâcheux.

POINTU.

Croiriez-vous, Monsieur, que ce misérable-là, qui est en état d'aller à tout, n'a jamais voulu apprendre de métier. Il s'est mis dans la tête d'étudier pour jouer la parade; il va par les rues avec un habit tout galonné, & il se fait appeller le beau Léandre, plutôt que de se nommer comme son pere Eustache Pointu. Ç'a ne crie-t-il pas vengeance?

FRANVILLE.

Il a tort. Comment, Monsieur,

vous êtes le pere d'un jeune homme qui porte un habit....

POINTU.

Oui, mon cher Monſieur, je ſuis ſon propre pere.

FRANVILLE.

Effectivement, je vous regardois, & je vous trouvois un air de reſſemblance.

POINTU.

C'eſt bien naturel.... Tenez, mon cher ami, dans tout ça je vous regarde comme mon ſauveur. J'ai dans la tête un projet pour punir ce coquin-là, pour me venger de ſa mere, & pour me contenter moi ſans qu'on ait rien à me reprocher.

FRANVILLE.

Eh ! comment cela.

POINTU.

Mon ami, mon fils veut ſe déſhe-

rorer, je l'abandonne à ſon malheureux ſort; ma femme me dit tous les jours de quitter la maiſon, je n'y remettrai pas le pied. Vous êtes Directeur de comédie, vous, eh bien! vous n'avez qu'à m'engager.

FRANVILLE.

Vous engager! ah! parbleu, en voilà une bonne! pour jouer les ivrognes donc?

POINTU.

Pourquoi pas? c'eſt un excellent marché pour vous, j'ai du naturel d'abord; je n'aurai pas d'étude à faire, & je vous promets d'être toujours dans le caractere de mon rôle, qu'en dites-vous? mon cher ami, répondez-moi.

FRANVILLE (*à part.*)

Il me vient une idée. Je veux le mettre tête-à-tête avec ſon fils, & jouir un peu de leur ſurpriſe.

POINTU.

Eh bien ! mon ami, répondez donc.

FRANVILLE.

Monsieur, nous pourrons nous accorder, mais j'attens ici quelqu'un ; faites-moi l'amitié de rester à dîner avec moi. Passez un instant dans ce cabinet, je vais vous y rejoindre, & nous parlerons à notre aise.

POINTU.

Eh bien ! mon ami, ne vous gênez pas. Je vais vous attendre. (*Il entre.*)

FRANVILLE (*à part.*)

Il ne s'attend pas à la rencontre ; écoutons.

SCENE VIII.

FRANVILLE, *seul sur le Théatre.*

(*On entend l'autre qui parle avec différentes voix.*)

EN DEDANS.

Eh ! quoi, c'eſt vous, mon pere.... Comment, coquin, te voilà ici.... Eſt-ce que vous connoiſſez M. le Directeur ?.... Miſérable ! n'as tu pas de honte ?.... Mais mon pere.... Tais-toi, tu es un gueux, un mauvais ſujet.

FRANVILLE.

Je rirois bien s'il alloit lui donner une petite correction paternelle.

EN DEDANS.

Mais, mon pere, quand z'on a t'une inclination.... Coquin, ſi tu me parles encore de cela je te déshérite.

FRANVILLE.

Ah ! parbleu, je ſerois curieux de ſavoir lequel eſt le plus fou des deux. Si le fils ſavoit la propoſition que le pere m'a faite, cela lui fourniroit la replique.... Si mon aſſocié pouvoit venir ! Mais, quelle eſt cette Dame ?

SCENE IX.

Mme. POINTU, *begue*,

FRANVILLE.

FRANVILLE.

Madame, puis-je vous être bon à quelque choſe ?

Mme. POINTU, *en colere.*

Né, né, né, n'êtes-vous pas Mon, monſieur F. F. Fr, Franville ?

FRANVILLE.

Franville, Madame, pour vous obéir;

Mme. POINTU.

Fr, Fr, Franville, oui, ju, ju, juſtement: j'en, j'en, j'embraſſe vos genoux.

FRANVILLE.

Eh ! Madame, que faites-vous ?

Mme. POINTU.

Je me fi, fie à vos bontés.

FRANVILLE.

Que voulez-vous, Madame ?

Mme. POINTU.

Je veux vous faire pi, pi, pi, pitié.

FRANVILLE.

Mais, levez-vous, Madame, & parlez.

Mme. POINTU.

Non, il faut que je me ſoulage en pleurant à vos pieds. Ah, ah, ah, ah ! (*Elle pleure.*)

FRANVILLE.

Ah ! voilà un autre genre de folie.

Mme. POINTU.

Ah ! Monſieur, je ſuis pleine de ça, ça, calamités & de cha, chagrins.

FRANVILLE.

Eh ! que puis-je faire pour vous ?

Mme. POINTU, *ſe relevant.*

Ah ! Monſieur, vous avez des pouvoirs ſuffiſans pour eſſuyer mes, mes larmes.

FRANVILLE.

Eh ? comment, Madame !

Mme. POINTU.

En faisant ca, cas de mes prieres, il faut me rendre le congé de mon fils.

FRANVILLE.

De votre fils ?

Mme. POINTU.

Oui, vous êtes son ca, ca, capitaine.

FRANVILLE.

Moi, Madame ?

Mme. POINTU.

Oui, Monsieur, vous f., f., faites semblant de ne pas m'entendre, mais je sais tout. Voilà la lettre que vous venez de lui écrire.

FRANVILLE *prend la lettre, & lit haut.*

» Monsieur, je ne puis terminer avec » vous sans vous connoître; ainsi faites-» moi l'amitié de passer chez moi de-

» main, & ſi vous pouvez me convenir ;
» je vous ferai votre engagement «.

Mais c'eſt la lettre que j'ai donnée à ce valet Allemand, à ce ſourd.

Mme. POINTU.

Oui, Monſieur, c'eſt pour mon fils.

FRANVILLE.

Ah ! je ſoupçonne quelque choſe. Votre fils, n'eſt-ce pas un jeune homme qui porte un habit couleur de roſe, galonné en argent ?

Mme. POINTU.

Juſtement, Monſieur, un gen, gen, gentilhomme garçon, qui me reſſemble un peu.

FRANVILLE.

C'eſt cela. Et n'avez vous pas un mari qui... ?

Mme. POINTU.

Ah ! Monſieur, mon mari eſt un

co, co, coquin, qui boit toute la journée, & qui tous les ſoirs fait ca, ca, carillon dans la maiſon.

FRANVILLE.

Ah! parbleu! nous y voilà. Vous êtes donc Mme. Pointu?

Mme. POINTU.

Hélas! oui, Monſieur, depuis que M. Pointu m'a fait prendre ce vilain nom là.

FRANVILLE.

Écoutez, Madame, êtes-vous curieuſe de voir tout-à-l'heure M. Pointu le pere, & M. Pointu le fils?

Mme. POINTU.

Ah! Monſieur, je leur arracherois les yeux.

FRANVILLE.

Eh bien! Madame, donnez-vous la

peine d'entrer dans ce cabinet, vous ne tarderez pas à les voir.

Mme. POINTU.

De de tout mon cœur. Mais êtes-vous sûr qu'ils ne tarderont pas? Il y a quelqu'un de mes parens qui m'attend à la porte en ca, ca, carrosse.

FRANVILLE.

Vous allez les voir à l'instant, entrez seulement.

SCENE X.

FRANVILLE, *seul sur le Théatre. On entend plusieurs voix dans le cabinet.*

Comment! ca, ca, canailles, vous voilà donc!.. Allons, Mme. Pointu, de la douceur, qu'est-ce que vous venez faire ici?.. Comment, ma mere, vous venez ici toute seule,

FRANVILLE.

Je crois que l'entrevue va devenir piquante, il n'y manque plus que le valet Allemand.

EN DEDANS.

Ah ! Monſieur le vaurien, je te ferai engager à Saint-Lazare, & toi vilain, ivrogne... Parbleu, ma femme, il faut que vous ayiez bien peu de raiſon ! à peine ſi j'ai mouillé mes levres d'aujourd'hui... Mais mon pere après tout... Taiſez-vous, vous êtes un drôle... Mais ma mere... Ah ! co, co, coquin, tu me perds le reſpect ? Attens, attens. (*Elle frappe avec la bequille.*)... Ahi, ahi, ahi... Allons, ma femme, ça paſſe raillerie... Tiens, tiens, tu en auras.... Ahi, ahi !

FRANVILLE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah, ah ! Parbleu, voilà une excellente matinée pour moi. Si ce pauvre Monſieur de la Rime étoit ici, il me feroit de cela une comédie toute entiere. Ah, ah, ah !

SCENE XI.

FRANVILLE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Monsieur, je vous baise les mains.

FRANVILLE.

Monsieur, qui a-t-il pour votre service ?

L'ABBÉ, *d'un ton précieux.*

Monsieur, je suis venu avec une de mes parentes qui avoit à vous parler pour affaire, & je l'attens à la porte depuis assez long-tems.

FRANVILLE.

Ah ! vous demandez Mme. Pointu, sans doute ?

L'ABBÉ.

Oui, Monſieur, elle m'a dit que vous aviez engagé ſon fils, & je viens joindre mes prieres aux ſiennes, pour obtenir de vous ſon congé.

FRANVILLE.

Monſieur, Mme. Pointu s'eſt trompée, je ne ſuis point militaire, je ſuis Directeur de comédie, & Monſieur ſon fils n'eſt point engagé.

L'ABBÉ

Ah ! Monſieur eſt Directeur de comédie ?

FRANVILLE.

Oui, Monſieur.

L'ABBÉ.

C'eſt une belle choſe que la comédie, & pour laquelle il faut bien des talens. Par exemple, Monſieur, c'eſt un de mes goûts dominans.

FRANVILLE.

Comment, Monsieur, vous aimez la comédie?

L'ABBÉ

Oui, Monsieur, je l'idolâtre, & depuis très-long-tems j'en ai fait une étude particuliere.

FRANVILLE.

Dans quel genre, Monsieur, est-ce pour la jouer vous-même, ou pour composer des pieces?

L'ABBÉ.

Monsieur, j'aurois beaucoup aimé à la jouer moi-même, mais j'ai les passions si fortes & la poitrine si délicate, qu'elle n'auroit jamais pu suffire à la vivacité de mes expressions. J'aurois pu de même m'adonner à la composition, mais malheureusement je viens trop tard. Je trouve dans Moliere & dans Corneille à peu près ce que je pense tous les jours, & je ne peux pas écrire.

Nos

Nos esprits étant formés sur le même modele, je ressemblerois nécessairement.

FRANVILLE.

Voilà qui est fâcheux, le public y perd beaucoup.

L'ABBÉ

Sans doute. Mais pour le dédommager, & pour avoir en même tems le mérite de la nouveauté, j'ai donné dans un genre sur lequel personne n'a encore travaillé.

FRANVILLE.

Lequel donc, Monsieur ?

L'ABBÉ.

C'est celui des spectacles, à la muette; c'est pour pouvoir exprimer toutes les passions sans paroles. Oui, Monsieur, après de longues recherches sur le jeu des meilleurs acteurs de la capitale & des provinces, je viens de composer un traité complet sur la pantomime, & je vais le proposer par souscription à tous les Directeurs.

FRANVILLE.

Cela doit faire un ouvrage fort curieux.

L'ABBÉ.

Je vous en répons; ſi vous voulez, je vous en réſerverai quelques exemplaires.

FRANVILLE.

Vous me ferez le plus grand plaiſir, & ſi je ne craignois d'abuſer de votre complaiſance, je vous prierois de m'en donner d'avance une petite idée.

L'ABBÉ.

Très-volontiers, Monſieur; nous n'aurions pas le tems d'entrer dans le détail des préceptes, mais je vais vous donner quelques exemples qui vous rendront les effets plus ſenſibles. Souvenez-vous qu'il n'y a pas de paroles dans ce ſpectacle là, & qu'il faut y ſuppléer par les attitudes.

FRANVILLE.

J'y ſuis, Monſieur, j'y ſuis.

L'ABBÉ.

Figurez-vous donc, Monſieur, deux armées en préſence, les deux chefs en tête de leurs troupes, & exprimez-moi le premier mouvement d'indignation qui ſe paſſe entre eux. C'eſt le défi d'Achile, Monſieur; voyez-le.

Portez votre jambe en arriere; mettez vivement vos deux poings dans la poche gauche, & tournez la tête à droite avec un œil farouche. Le voici.

(*Il fait le geſte.*)

Ils ſe battent, Monſieur; l'un des deux chefs eſt déſarmé par l'autre; exprimez-moi ſon déſeſpoir?

Frappez un grand coup de poing de la main droite ſur le cœur, couvrez-vous le front de la main gauche, renverſez la tête en arriere, les yeux fermés, & reſſerrez les épaules en avant. Le voilà. (*Il fait le geſte.*)

A ce mouvement là, Monſieur, ſon caſque eſt tombé, ſa tête ſe découvre, & ſon vainqueur le reconnoît. C'eſt ſa maîtreſſe, c'eſt ſon pere, ſon fils, tout ce que l'on voudra. Jugez du grand étonnement. Le voici, Monſieur.

Renverſez-vous, & ployez ſur la partie gauche, tendez les deux mains en avant, & reſtez la bouche ouverte.

(*Il fait le geſte.*)

Eh! quoi, c'eſt vous.

L'autre qui le reconnoît alors, lui pardonne ſa victoire, & exprime l'amour, la tendreſſe qui étouffe la rancune; & le voici.

Portez les deux mains ſur votre cœur; hauſſez les épaules, balancez vivement la tête, élancez-vous en l'air en détachant les mains, & reſtez ſur la pointe du pied.

Ah trop cher ennemi, je vous pardonne tout.

Alors les deux armées ſe mettent à danſer pour célébrer la fête. Voilà le ballet. Les deux chefs s'embraſſent, & cette pantomime là, par exemple, tout le monde la ſait.

FRANVILLE.

C'eſt ſuperbe, Monſieur, je ſens toute l'utilité d'un travail auſſi précieux.... Mais pardon, cela vous fatigue trop, &....

L'ABBÉ.

Non, au contraire.... Tenez, un exemple dans le grand tragique....

» Sous mes pas chancelans je ſens trembler la terre !
» J'entens partir la foudre & gronder le tonnerre !
» Un ſerpent venimeux me déchire le cœur !
» Dieux ! quels affreux tourmens, je ſuccombe.. je meur. (*)

(*) En diſant ces vers, l'acteur roule des yeux égarés, marche a grands pas précipités, ou s'arrête tout-à-coup, ſe tord les bras, & termine tous ces mouvemens convulſifs par ſe jetter dans un fauteuil.

Et en voici d'un genre plus tranquille... Si vous aviez à jouer la tragédie de Mithridate en pantomime, comment vous y prendriez-vous ?

FRANVILLE.

Mais je ſerois fort embarraſſé, & vous ?

L'ABBÉ.

Moi, Monſieur, point du tout.... Tenez, écoutez le commencement ; c'eſt Zipharès qui parle à ſon confident, lorſqu'il croit Mithridate mort, il lui dit : (*)

Ainſi ce roi (1) qui ſeul (2) & pendant quarante ans (3)
Laſſa tout ce que Rome eut de chefs importans,

(*) En déclamant ce morceau, l'acteur fait des geſtes ridicules, mais cependant analogues aux vers qu'il débite, & il les explique à meſure au Directeur qui ne les comprend pas.

(1) Il tourne ſa main ſur ſa tête pour indiquer la couronne.

(2) Il montre ſon pouce.

(3) Il préſente quatre fois ſes dix doigts ouverts.

Et qui dans l'Orient (1) balançant la fortune,
Vengeoit de tous les rois (2) la querelle commune,
Meurt & laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils (3) infortunés qui ne s'accordent pas (4).

Croyez-vous que ce petit traité là aura quelque succès ?

FRANVILLE.

Comment, Monsieur, je vous garantis que cet ouvrage vous fera le plus grand honneur : quant à moi, j'en retiens plusieurs exemplaires ; & j'en veux fournir à chaque comédien que j'engagerai ; mais il est tard, faites-moi l'amitié de dîner avec moi, nous

(1) Il fait avec ses deux mains l'image de la bascule.

(2) Il tourne plusieurs fois ses deux mains sur sa tête pour indiquer (dit-il) les couronnes au pluriel.

(3 & 4) Il montre les deux premiers doigts de chaque main, & les croise comme quand on excite les chats ou les chiens à se battre.

parlerons plus amplement de votre ouvrage.

L'ABBÉ

Vous êtes bien honnête, Monsieur, mais ma tante.

FRANVILLE.

Ah ! Madame votre tante, je n'y pensois plus, c'est le plaisir que j'ai à vous entendre qui me la fait oublier; donnez-vous la peine d'entrer dans ce cabinet, vous allez y trouver compagnie. Je vais vous y rejoindre.

L'ABBÉ.

Ma tante y est donc, Monsieur ?

FRANVILLE.

Oui, Monsieur, & d'autres personnes de votre connoissance.

(*L'Abbé entre.*)

⁂

SCENE XII.

FRANVILLE, *seul.*

Ah ! parbleu, nous allons faire un petit dîner de famille qui, j'eſpere, ſera réjouiſſant. Voyons un peu comment on le reçoit. Ecoutons.

(*Il va pour écouter à la porte.*)

SCENE XIII.

FRANVILLE, un FIACRE.

Le FIACRE, *d'une voix enrouée.*

Parlez donc, Monſieur, eſt-ce qu'on ſe gobarge de moi donc, de me faire reſter comme une enſeigne par le tems qu'il fait ?

FRANVILLE.

Que demandez-vous, mon ami ?

Le FIACRE.

Par la ventregué ! je demande une vielle béquillarde avec un farluquet d'abbé qui m'avont planté là comme pour raverdir.

FRANVILLE.

Il faut attendre un inſtant, mon enfant.

Le FIACRE.

Ah ! jarnonbille ! attendre, & mes chevaux qui n'ont rien dans le ventre. Prenez-vous par vous-même. Faut-il pas que ces pauvres animaux mangent ?

FRANVILLE.

Vous avez raiſon, mon ami ; je vais vous faire parler à M. l'Abbé.

Le FIACRE.

Ah ! morgué, parler, je n'ons pas beſoin de parlemantage. C'eſt de l'argent qu'il me faut.

FRANVILLE *entre dans le cabinet.*

Le FIACRE *ſur le devant du théatre.*

Oui, cherche; va, tu les trouveras... Ah! M. le Directeur, vous voulez eſſayer les gens.

FRANVILLE, *ſortant du cabinet.*

Ah! morbleu, il n'y a plus perſonne, ils ſont ſortis par derriere. (*Il appelle*). La Pierre! hola! La Pierre! ce drôle là eſt à courir depuis le matin.

Le FIACRE.

Eh! ben, Monſieur, où eſt-ce qu'eſt donc ſt'Abbé?

FRANVILLE.

Ma foi, mon ami, je n'en ſais rien.

Le FIACRE.

Comment, morgué, vous ne ſavez pas? & ſte vielle, ſans dents, eſt-ce qu'alle eſt fondue auſſi?

FRANVILLE.

Ils étoient dans ce cabinet qui donne ſur la rue; ils s'en ſeront allés pendant que vous êtes entré.

Le FIACRE.

Ah ! ventregué, je ne donnons pas dans ce godan là, vous les avez cachés quelque part ; mais ſarpejeu je ſerons payés, ou j'allons faire un beau ſabat !

FRANVILLE.

Que veut dire ce drôle là ? Je les ai fait cacher ! allons, va attendre ton monde à la porte, & ne fais pas l'inſolent.

Le FIACRE.

Allons donc, note bourgeois ; ne faites donc pas comme çà le gauſſeur ; mettez la main à la poche, croyez-moi, c'eſt vote plus court.

FRANVILLE.

Allons, ſors d'ici, tout à l'heure.

LE FIACRE.

Qu'appellez-vous, ſors d'ici! je ne démare pas que je n'ayons de l'argent déjà primo.

FRANVILLE.

Et moi je te conſeille de t'en aller au plus vite ; ſinon je vais te faire étriller.

LE FIACRE.

Oui, Monſieur le Directeur; vous prenez le mors aux dents ; ah! ben, ben, je vas vous faire cabrer, moi.

FRANVILLE *appelle.*

La Pierre ! oh ! La Pierre !

LE FIACRE.

Ah ! palſangué, je me ris de La Pierre & de la butte comme de Colin tampon ; mais morgué, j'allons voir ſi vous vous rirez du Commiſſaire, vous, Monſieur le débaucheur; j'allons voir çà.

FRANVILLE, *le pouſſant.*

Oui, oui, ſors d'ici, toujours.

Le Fiacre.

Ah ! ventrebleu, ne nous pouſſez pas ; car je ſommes retifs, je vous en avertis, & je pourrions vous lâcher une ruade en maniere de ſalut.

Franville, *appellant toujours.*

La Pierre ! viendras-tu donc, maraud ?

Le Fiacre.

Eh ! donc ! eh ! donc note bourgeois. (*Il fait comme quand on veut retenir des chevaux.*) Dia, dia, bride en main. Le Commiſſaire demeure ici devant. J'allons ſavoir la définition de çà. (*Il s'en va.*)

SCENE XIV.

FRANVILLE, *ſeul.*

Au diable ſoit le maudit homme ! & ce coquin de La Pierre, tenez, qui me laiſſe ſeul ici depuis ce matin, pour me faire une commiſſion. Mais je n'en reviens pas qu'ils ſoient partis tous, comme cela, ſans me rien dire ! Ils ſe ſont trouvés quatre, ils auront voulu profiter du Fiacre pour s'en aller enſemble, ils ſont peut-être en bas dans ſon carroſſe ; je m'en vas voir.

(*Comme il va pour ſortir, il eſt arrêté par le Commiſſaire qui entre.*)

SCENE XV, & *derniere.*

FRANVILLE, un COMMISSAIRE, *en robe.*

Le COMMISSAIRE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc, Monſieur; qu'eſt-ce que c'eſt donc ? l'on me fait des plaintes contre vous.

FRANVILLE.

Contre moi, Monſieur, à quel ſujet, s'il vous plaît ?

Le COMMISSAIRE.

A quel ſujet ! mais à pluſieurs ſujets; Monſieur, l'accuſation eſt grave.

FRANVILLE.

Quoi, Monſieur, vous écoutez un coquin de Fiacre !

Le COMMISSAIRE.

Non, non, Monſieur; je n'écoute point un coquin de Fiacre, il s'eſt bien venu plaindre à moi; mais ce n'eſt pas là-deſſus que je vous interpelle de répondre, Monſieur. Il s'agit d'une affaire de plus grande importance.

FRANVILLE.

Mais, Monſieur, je ne crois pas....

Le COMMISSAIRE.

Silence, Monſieur, laiſſez-moi parler ' vous ne croyez pas .. Vous débauchez des jeunes gens, & j'ai reçu des plaintes contre vous de toute une famille.

FRANVILLE.

De toute une famille.

Le COMMISSAIRE.

Oui, Monſieur, de toute une famille. C'eſt au ſujet du nommé Euſtache Pointu; vous remettez-vous cela, Monſieur ?

FRANVILLE.

Eh ! Monſieur, l'on vous a trompé. M. Euſtache Pointu le fils eſt un nigaud qui n'eſt bon à rien. Son pere eſt un ivrogne, ſa mere une ridicule, & M. l'Abbé, leur digne couſin, eſt un fou fieffé.

Le COMMISSAIRE.

Monſieur, Monſieur ; ne dites pas de mal de cette famille là, je vous prie.

FRANVILLE.

Eſt-ce que vous y prenez intérêt, Monſieur ?

Le COMMISSAIRE.

Oui, Monſieur, beaucoup, exceſſivement, Monſieur.

FRANVILLE.

Mais, M. le Commiſſaire, ne ſeriez-vous pas un peu parent ? Je vous trouve un certain air de reſſemblance

Le COMMISSAIRE.

Trouvez-vous cela, Monſieur ?

FRANVILLE.

Ma foi, Monſieur, l'on ne peut davantage.... Je ne ſais ſi je vois trouble aujourd'hui, ou ſi j'ai l'œil enſorcelé ; mais tous ceux que j'ai vu ce matin m'ont paru ſe reſſembler.... Il n'y a pas juſqu'à ce maudit Fiacre à qui j'ai trouvé un air de....

Le COMMISSAIRE.

Monſieur, Monſieur, tout cela eſt bon pour la plaiſanterie. Mais l'affaire eſt grave. Je vous en avertis, la famille inſtruit contre vous, & je vous conſeille d'arranger cela.

FRANVILLE.

Mais, Monſieur, je n'ai aucun tort ; il m'eſt aiſé de vous en convaincre ; ils ſont tous venus me voir ce matin les uns après les autres, & je n'ai pris avec eux d'autre arrangement que de les inviter à dîner.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien ! Monſieur, pour vous donner les moyens de prouver votre innocence, je vais reſter auſſi, & nous dînerons tous enſemble.

FRANVILLE.

Ah ! Monſieur, de tout mon cœur, mais où les prendre actuellement ?

LE COMMISSAIRE.

Oh ! oh ! je les ferai bien retrouver, moi Préparez-vous ſeulement à ſoutenir la confrontation.

FRANVILLE.

Ma foi, Monſieur, quand on voudra, je ſuis tout prêt.

LE COMMISSAIRE.

Eh ! bien, Monſieur, attention : vous voyez d'abord le Commiſſaire. (*Il ôte ſa robe & ſa perruque, il paroît ſous*

la capote de Fiacre. Il change ſa voix à meſure.) V'là le Fiacre not bourgeois. (*Il jette la capote.*) Voici M. l'Abbé. (*Il tire d'une des poches la perruque de Pointu.*) Voici Monſieur Euſtache Pointu le pere. (*Il tire de l'autre poche un mantelet.*) Voilà Mme. Poin, Pointu, la mere. (*Il déboutonne l'habit d'Abbé, & laiſſe voir la veſte du beau Léandre.*) Monſieur, je ſuis le jeune homme dont auquel. (*Il ouvre la veſte, on voit le gillet de l'Allemand.*) Ly être la commiſſionnere de la lettre, Monſir. (*Il tire de ſon gouſſet la contre-marque du Soufleur.*) Je viens, Monſieur, vous repréſenter le billet d'entrée que vous m'avez fourni pour ſavoir, Monſieur, ſi vous aviez beſoin de mon petit ſervice.

FRANVILLE.

Comment, Monſieur, c'eſt vous qui m'avez ainſi promené toute la matinée ? J'en ſuis enchanté ! J'ai penſé vingt fois me douter de la plaiſanterie.

LE JEUNE HOMME.

Pardon, Monſieur. Mais l'extrême envie que j'ai de jouer la comédie m'ayant déterminé à m'adreſſer à vous, j'ai voulu, comme je vous l'annonçois dans ma lettre, vous mettre à même de m'eſſayer avant de conclure; en conſéquence je ſuis venu, avec ma proviſion d'habits dans une voiture, m'établir à votre porte. Je me ſuis préſenté, & vous m'avez facilité vous-même mes traveſtiſſemens, en me logeant dans ce cabinet qui s'ouvre ſur la rue; je ſuis revenu alternativement ſous différentes formes; c'eſt maintenant à vous de juger ſous laquelle je pourrai vous convenir.

FRANVILLE.

Monſieur, je ſuis charmé de vous connoître; allons d'abord nous mettre à table, nous terminerons notre affaire enſuite, & j'eſpere que nous aurons ſujet d'être contens tous deux.

Le JEUNE HOMME.

Monſieur, ſi le talent chez moi ne répond pas à la bonne volonté, ſouvenez-vous toujours du proverbe : *On fait ce qu'on peut, non pas ce qu'on veut.*

FIN.

TROP

TROP EST TROP,

PROVERBE DRAMATIQUE.

Par M. COLLÉ.

ACTEURS.

Le Dieu du GOUT.

THALIE, *jouant auſſi le rôle de la Marquiſe.*

La Fauſſe MELPOMENE, *jouant auſſi le rôle de Lucrece.*

Un HOMME DE LA COUR, *jouant auſſi un Marquis ivre.*

Le CHEVALIER.

FÉLICITÉ, *Femme de Chambre.*

La Fauſſe THALIE, *jouant auſſi le rôle de Conſtance.*

Le Comte de COMINGES, *Grand-Pere du Comte de Châteaufort.*

Le Comte de CHATEAUFORT, *Petit-Fils du Comte de Cominges.* (Ce rôle doit être joué par un homme puiſſant, & qui ait cinquante ans. Il doit avoir un habit, couleur de roſe, très-élégant, & le nœud d'épaule.

La Scene eſt au bas du Parnaſſe.

TROP EST TROP,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Le Dieu du GOUT, THALIE.

Le Dieu du GOUT.

Quoi ! c'eſt vous, divine Thalie ! c'eſt une nouveauté que de vous voir au Parnaſſe ! Peut-on vous demander ce que vous y cherchez ?

THALIE.

Vous êtes le Dieu du Goût, & vous me demandez ce que j'y cherche ! Eh mais ! c'eſt vous-même à qui j'en veux.

Le Dieu du GOUT.

Vous me ſurprenez, Madame ! il eſt bien rare que l'on s'adreſſe à moi actuellement ; je ſuis un Dieu, ou un ſaint ſi peu fêté à préſent, que....

THALIE, *l'interrompant.*

Oh ! je vous fêterai toujours, moi. Et comme je n'ai plus d'auteurs comiques qui travaillent pour mon théâtre, je viens vous prier de m'en faire une recrue. J'en aurois beſoin pour un *Bouquet dramatique*, que je veux donner *à une de mes éleves ;* une excellente actrice, qui eſt le ſoutien de Thalie, qui joue la comédie avec une intelligence, une gaieté, une fineſſe ; enfin qui ſait créer ſes rôles, & qui....

Le Dieu du GOUT, *l'interrompant.*

Oh ! je ſais de qui vous voulez me parler ; je la connois. Eſt-ce que vous ignorez que c'eſt le Dieu du Goût, que c'eſt moi-même qui l'inſpire ? C'eſt moi qui lui fais répéter ces rôles dont vous parlez.

THALIE.

Je ne le savois pas ; mais je l'ai bien senti ; je m'en suis doutée. J'ai bien vu qu'il y avoit quelque chose là-dessous. En ce cas-là, vous ne pouvez pas me refuser quelques bagatelles pour sa fête.

Le Dieu du GOUT.

Oui ; mais, c'est que vous me demandez du *dramatique* ; vous voulez une fête qui se passe sur un théatre ? ce n'est pas-là une chose aisée au moins ; mais je m'en tirerai comme je pourrai. Je vais en parler à plusieurs joyeux parodistes de profession, & à quelques amateurs qui ne sont pas du métier ; je les trouverai quelque part dans ces sentiers obscurs, qui sont au bas du Parnasse ; & je vous enverrai ici les acteurs, & peut-être même les auteurs. Vous n'avez qu'à les attendre en ce lieu, de pied ferme.

THALIE.

Mille & mille remerciemens ! je sa-

vois bien que je trouverois une reſſource en vous.

LE DIEU DU GOUT.

Ma foi, Déeſſe, la reſſource que vous aurez-là n'eſt pas trop brillante ; mais, en tout cas, vous pourrez toujours réparer la mauvaiſe beſogne qu'ils vous préſenteront, par une ſcene d'ariettes. C'eſt le goût dominant d'aujourd'hui ; ce n'eſt pas le mien ; mais cela prendra sûrement. La muſique nouvelle fera trouver les ariettes excellentes, en dépit même des terribles paroles que l'on pourra mettre ſous cette muſique-là. Je vous réponds du ſuccès.

THALIE.

Allez donc, Seigneur Dieu, j'attends ici vos gens à talens.

SCENE II.

THALIE, *ſeule.*

Le Dieu du Goût ne me paroît pas trop ſûr des préſens qu'il veut me faire. Tout coup vaille. J'ai pour cette fête une autre idée qui peut réuſſir. Mais qu'eſt-ce que cette actrice armée d'un poignard ? C'eſt la fauſſe-Melpomene, apparemment.

SCENE III.

La Fauſſe MELPOMENE, THALIE.

La Fauſſe MELPOMENE, *coëffée en brune.*

Déeſſe, permettez que la Muſe tragique,
Qui donne, à l'univers, le ſpectacle héroïque,
Des Grecs reſſuſcités, des Romains renaiſſans,
Egaie ici vos yeux, votre eſprit & vos ſens,

Par ſes jeux pleins d'horreurs, pleins d'affreuſes vengeances ;
Que couſant un oracle à deux reconnoiſſances,
Son art, pour vos plaiſirs, préſente à vos regards
L'incendie & la mort, les poiſons, les poignards ;
Vous peigne une ombre errante, effrayant vos ancêtres,
Des héros, des tyrans, des prêtres & des traitres ;
Muſe aimable, ſouffrez !....

THALIE, *l'interrompant.*

Non, c'eſt aſſez ſouffrir.

(*Chantant*) : Ce ton me fait, belle brunette,
Ce ton me fait mourir.

Quel cruel préambule ! paſſe encore, Madame, ſi vous étiez en ſcene.

La fauſſe MELPOMENE.

En ſcene ? Oh ! très-volontiers. Je vais y entrer, Déeſſe ; & pour cet effet, imaginez-vous ſeulement que je ſuis Lucrece, & que je viens d'être violée.

THALIE, *en riant.*

Tout de bon ? vous venez d'être violée ? cela eſt toujours bien gracieux, Madame.

La fauſſe MELPOMENE, *très-ſérieuſement.*

Cela eſt hiſtorique, Madame ; voilà ce que cela eſt.

THALIE.

Je le ſais, mon Dieu ! je le ſais bien, Mais, voyons donc, Madame, ce que vous dites, quand vous êtes violée.

La fauſſe MELPOMENE, *reprenant vivement.*

Les plus belles choſes du monde ; je ne puis pas faire autrement. Se trouver violée eſt la ſituation du monde la plus heureuſe dans une tragédie ! Je crois que vous avez ſenti cela comme moi, Madame ?

THALIE.

Moi ! point du tout, Madame ; mais voyons toujours.

La fauſſe MELPOMENE.

Ce n'eſt qu'un ſimple monologue de Lucrece, après la petite gaieté de Tarquin. Cela ne ſera pas long.

THALIE.

Oh ! tant pis ! car cela doit être ſuperbe.

La fauſſe MELPOMENE.

Ne penſez pas rire, Déeſſe ; ce monologue eſt très-beau ; & il eſt bien dans la nature. Vous allez en juger. — Permettez auparavant que je paſſe mes doigts dans mes cheveux. (*Elle hériſſe ſes cheveux.*) Il faut que je dérange ma coëffure, pour paroître un peu chiffonnée ; cela donnera à ma ſcene le coſtume théatral, qui lui convient. — Suis-je bien, Madame ?

THALIE.

A merveille ! vous avez l'air d'une furie, Madame.

La fauſſe MELPOMENE.

En ce cas là, écoutez-moi, c'eſt Lucrece qui parle :

Qu'ai-je dit !.... Ah, Tarquin !... que la mort la plus prompte...
Hélas !.. mes cris perçans ont dévoilé ma honte !....
O crime ! ô déſeſpoir ! ô tendreſſe ! ô pudeur !...
Ah ! monſtre ! où t'a plongé ta déteſtable ardeur ?
Exécrable Tarquin !... Toi que j'aimois peut-être !....
Qu'ai-je vu ?... Qu'a-t-il fait ?... Eh ! comment reparoître !
Comment, ſur les Romains, mon viol a-t-il pris ?...
Rome croit, encor moins, au viol, qu'aux eſprits....
Mon opprobre eſt certain ; rien ne peut m'y ſouſtraire.
Mais n'ai-je point auſſi de reproche à me faire ?
Quelle fut ma défenſe ?... Ah ! machinalement,
Ai-je mal combattu les fureurs d'un amant ?
De ſon crime, en ſecret, ſerois-je la complice ?....
Oui, je la ſuis. Mourons ; ma mort eſt ſon ſupplice.
Oui, me rendant l'honneur, ma mort ſeule, en effet,

Pourra punir Tarquin du plaiſir qu'il m'a fait.

Elle reſte ſans rien dire, la main levée pour ſe frapper du poignard.

THALIE, *après un moment de ſilence.*

Eh ! bien, Princeſſe ?

La fauſſe MELPOMENE.

Eh ! bien, Déeſſe, ma ſcene eſt finie. *Elle ſe frappe.* Je me tue, & je cours encore. *Elle ſe retire en courant.*

SCENE IV.

THALIE, *ſeule.*

Quelle folie ! cela eſt bien mauvais ; aſſurément ; malgré cela, j'aime pourtant encore mieux la fauſſe Melpomene que la véritable ; celle d'aujourd'hui, j'entends. — Mais quelle eſt cette jolie perſonne ?

SCENE V.

THALIE, la Fauſſe THALIE, *un mouchoir à la main, & s'eſſuyant les yeux.*

THALIE.

Eh ! mon Dieu, qui-êtes vous donc, ma belle & triſte Demoiſelle ?

La fauſſe THALIE, *ſoupirant triſtement.*

Je ſuis la comédie larmoyante, Déeſſe.

THALIE

Ah ! oui ; je me rappelle à préſent vos petits traits & vos petites douleurs. C'eſt vous qui pleurez, & qui ne faites pleurer perſonne.

La fauſſe THALIE.

J'eſpere pourtant bien, Déeſſe, vous faire répandre des larmes, quand je

vous aurai mise au fait de mes malheurs, de mon amour, & de mes fautes.

THALIE, *fouriant d'un air moqueur.*

Votre amour, & vos fautes! auriez-vous auſſi été violée, Mademoiſelle?

La fauſſe THALIE, *d'un air naïf.*

Hélas! Madame! je n'ai point eu cet honneur-là.

THALIE.

Quelles ſont donc ces fautes, cet amour & ces grands malheurs qui doivent tant m'intéreſſer?

La fauſſe THALIE, *d'un ton douloureux.*

Je vais vous en préſenter le cruel tableau, Déeſſe, & vous en faire un long expoſé, auparavant que de vous en jouer les ſcenes les plus touchantes.

THALIE.

Un long expoſé? Eh! ne pourriez-

vous pas vous reſſerrer un peu, Mademoiſelle, dans le récit de vos infortunes ?

La fauſſe THALIE.

Oh ! non, Déeſſe ; il eſt impoſſible que ce récit ne ſoit pas un peu long ; mais il ſera bien écrit. — Apprenez donc d'abord :

Pour commencer l'expoſition de mon ſujet :

Que je m'appelle *Conſtance* ; que je ſuis une pauvre fille de qualité du Comtat. Le jeune marquis de *Cominges* me vit à Avignon, il y a dix-huit ans, j'en avois alors quatorze ; il devint amoureux de moi, & m'épouſa, malgré le comte de *Cominges*, ſon pere, qui en fut furieux, & qui depuis ces dix-huit ans, n'a jamais voulu nous voir, ni le marquis, ni moi, ni le comte de *Châteaufort*, notre fils, dont j'accouchai la premiere année de notre mariage. — Pour mettre fin à nos infortunes, j'ai entrepris de réconcilier mon époux avec ſon pere ; ... & c'eſt ici que commence la ſcene & l'intérêt.

THALIE, *du ton de l'impatience.*

Ah ! je reſpire ! Commencez donc au plus vite, ma chere Demoiſelle.

La fauſſe THALIE.

Oui, mais auparavant, il eſt encore néceſſaire que vous ſachiez, que pour ménager ce raccommodement, la comteſſe de *Canaples*, amie de mon mari, nous a reçus tous deux dans ſa terre; que nous y ſommes; que mon époux s'y tient caché, lui, parce que le comte ſon pere y eſt auſſi depuis quatre mois; que je ne ſuis connue de ce dernier, que ſous le nom de *Conſtance*; & que, ſous ce nom ſuppoſé, j'ai employé ce tems à gagner les bonnes graces de mon cruel beau-pere, qui ignore ce que je lui ſuis. — Je voulois, auparavant de lui déclarer que je ſuis ſa belle-fille, lui voir prendre de l'eſtime pour moi; ... mais il a pris de l'amour; & même un amour ſi violent, qu'il eſt ſur le point de me propoſer ſa main.

THALIE, *d'un air railleur.*

En ſorte qu'après avoir épouſé le fils, il ne tient qu'à vous encore d'épouſer le pere; voilà qui eſt tout-à-fait vraiſemblable.

La fauſſe THALIE, *d'un air d'impatience.*

Oh! Madame! dans le genre lar-

moyant, l'on ne s'embarraſſe pas qu'un fait ſoit vraiſemblable, pourvu qu'il ſoit intéreſſant; & cette ſituation l'eſt; & vous pleurerez, car j'y ai regardé. Aſſeyez-vous là ſeulement, & écoutez mes ſcenes, vous fondrez en larmes.

THALIE, *en s'aſſeyant ſur un ſiege de gazon.*

Ecoutons donc.

La fauſſe THALIE.

L'action ſe paſſe dans l'appartement de Conſtance; chez Mme. de Canaples. Je ſuis Conſtance, & voici le comte de Cominges, mon beau-pere. Il faut vous épargner la déclaration d'amour qu'il me fait; celle d'un vieillard n'eſt jamais bien appétiſſante: ainſi, Monſieur, paſſez aux deux derniers vers de votre couplet.

L'ACTEUR, *qui joue le comte de Cominges.*

Oh! très-volontiers! auſſi-bien le commencement n'eſt-il que du rempliſſage. Voici donc mes deux derniers vers:

Si vous souffrez mes feux, Madame, dès demain
Je vous offre & mes biens, & mon cœur, & ma main.

CONSTANCE, *avec dignité, & très-lentement.*

Rien ne doit m'arrêter, Comte; la mienne est prête....
Mais, vous, n'avez-vous rien, Monsieur, qui vous arrête ?
Oubliez-vous un fils ?...

LE COMTE.

Oh ! non, je m'en souviens ;
J'ai privé ce fils de mes biens ;
Ce fils digne de ma colere,
Ce fils contre moi révolté,
Ne m'arrêtera point.... je ne suis plus son pere.

CONSTANCE.

Quoi ! plus injuste encor, que vous n'êtes sévere,
Quoi ! vous l'auriez abandonné ?....

Ici Thalie commence à marquer par différens signes d'impatience, en ricanant & en bâillant, l'ennui qu'elle éprouve.

Quel fut le crime, hélas ! de cet infortuné ?

Un amour violent, ſenti dans ſa jeuneſſe,
Qu'avec rigueur vous avez condamné ;
Quand vous-même, en votre vieilleſſe,
Par le même penchant vous êtes entraîné.

LE COMTE.

La différence eſt grande, à ce que j'imagine ;
Moi, Madame, j'adore un objet vertueux ;
Je vous aime. — Mais, lui.... cet homme impétueux....
Mais, ce fils peu reſpectueux,
S'amourachant d'une coquine,
A fait, malgré ſon pere, un hymen monſtrueux.

En cet endroit Thalie fermera les yeux de tems en tems, & paroîtra s'aſſoupir malgré elle, & s'endormira à la fin.

CONSTANCE.

Vous parleriez autrement de Conſtance,
Monſieur, ſi vous la connoiſſiez.
Oui, cette bru que vous diſgraciez,
Conſtance a des vertus, une honnête naiſſance,
Adore votre fils.... vous aime.... eſt ſans défenſe....
Elle implore votre clémence ;
Vous voyez Conſtance à vos pieds.

Elle s'y jette.

LE COMTE, *reculant d'horreur & d'une façon outrée.*

Vous, ma bru !

CONSTANCE.

Je la ſuis.

LE COMTE, *outrant toujours.*

Levez-vous. Vous, Conſtance !
Vous ma bru ! vous !....

CONSTANCE, *ſe relevant & baiſſant les yeux.*

Mon pere, oui, je la ſuis.

LE COMTE, *s'éloignant d'elle & outrant toujours.*

Moi, vôtre pere ! — Après avoir ſéduit mon fils,
Vous penſiez me ſéduire, en allumant, cruelle,
Dans mon ame, pour vous, la flamme criminelle,
Qui met le comble à mes mortels ennuis !

Ici Conſtance tirera ſon mouchoir, s'avancera vers le Comte, en pleurant, & s'eſſuyant les yeux.

Je ne me laiſſe point attendrir par vos larmes ;
Et puiſqu'il faut renoncer à vos charmes,

Je reprends aujourd'hui ma réſolution
De laiſſer par dévotion,
Tout mon bien au couvent des Carmes ;
Et je donne à mon fils ma malédiction.

La fauſſe THALIE, *interrompant l'action, & réveillant Thalie qui s'eſt endormie.*

Mais vous dormez, Déeſſe, vous dormez.

THALIE, *en étendant un peu les bras, & ſe frottant les yeux.*

Non, non ; point du tout, je ne dors pas. Je vais me tenir debout. J'ai bien entendu la reconnoiſſance ; j'ai fermé les yeux ſeulement pour être moins diſtraite ; je ne dors pas ; le pere m'a preſque réveillée, de la force dont il a crié ſa malédiction à ſon fils. Continuez, continuez.

Le fauſſe THALIE.

Eh bien, voici ce que je lui réponds :

Reprenant le rôle de CONSTANCE, *& s'adreſſant au Comte.*

Pere cruel ! pere farouche !

Toi, qu'aucun ſentiment ne touche,
Ajoute une victime au ſacrifice affreux,
Tigre, que ton cœur fait de ton fils mal-heureux !
Sur le nôtre, étends ta colere :
Viens, mon fils!... paroiſſez, comte de Châteaufort.

SCENE VI.

CONSTANCE, le Comte de COMINGES, le Comte de CHATEAUFORT.

CONSTANCE, *continuant.*

Tombe aux genoux du pere de ton pere !
Et, pour finir notre miſere,
Demande-lui notre grace, ou la mort.

Le Comte de CHATEAUFORT, *ſe jettant aux pieds du comte de Comminges; d'un air mauſſade, & groſſiſſant ſa voix.*

Mon grand papa, la mort.

Le Comte de COMINGES, *relevant son petit-fils, en pleurant*

Viens, viens que je t'embraſſe!
O nature! ô puiſſant reſſort!
Sois, cher petit-fils... ſois la cauſe de la grace
Qu'à tes parens j'accorde avec tranſport!
L'aimable enfant! qu'il eſt gentil! quel port!
Ciel! ſe peut-il, qu'en un ſi court eſpace,
Que pour ſon âge, il ſoit ſi fort!
Il paroît bien ſeize ans?

CONSTANCE.

O! mon pere, il les paſſe;
A la Saint Jean, il en aura dix-ſept.
Voilà, Madame, ce que c'eſt.

La fauſſe THALIE, *s'interrompant elle-même.*

Mais, Madame, vous avez marqué tant d'impatience & d'ennui aux plus beaux endroits de nos ſcenes, qu'il faut vous épargner le reſte du dénouement. Vous ne faites que bâiller, Déeſſe.

THALIE, *étouffant de bâillemens.*

Pardonnez-moi... l'enfant... j'ai étouffé mes bâillemens de mon mieux; & je vous jure....

LA fausse THALIE, *avec aigreur.*

Ce que vous me dites-là encore est tout-à-fait agréable. — Allons, mon pere; allons, petit-fils, allons réussir à la comédie françoise. Sortons, sortons. *Elle sort avec ses acteurs.*

SCENE VII.

THALIE, *seule en riant.*

Vers la fin pourtant, le petit-fils m'a un peu égayée, il le faut avouer. Ma foi, sans le petit-fils, je succombois à l'ennui que m'a même causé la parodie critique de ce genre de comédie bâtarde, &....

SCENE

SCENE VIII.

THALIE, un HOMME DE LA COUR.

L'HOMME DE LA COUR, *frappant sur l'épaule de Thalie, l'interrompant d'un air noble & avec les plus grands airs.*

Eh ! vous n'admettez donc, Déesse, que la comédie qui fait rire ? celle qui peint, & qui joue les ridicules des hommes ? En ce cas là, ma bonne Déesse, adressez-vous à moi.

THALIE (*à part.*)

Mais, c'est un homme du monde ; que cet homme-là. *Haut.* Quoi ! contre toute apparence, Monsieur seroit-il un auteur ?

L'HOMME DE LA COUR, *en ricanant, & d'un air de fatuité.*

Un auteur.... moi!... moi, un auteur! au contraire, ma petite.

THALIE.

Au contraire?... Oserois-je demander à Monsieur, ce que c'est que le contraire d'un auteur?

L'HOMME DE LA COUR, *d'un air encore plus fat.*

Eh! mais, le contraire d'un auteur; Déesse de mon ame, c'est un homme de ma qualité;... un homme de la cour;... un homme à femmes, comme moi.

THALIE.

Ce sont donc, Monsieur, les comédies des autres?... Ce n'est donc pas vous qui composez?....

L'HOMME DE LA COUR, *l'interrompant, & traînant sa voix.*

Eh! mais, pardonnez-moi, je com-

poſe.... Je compoſe comme çà;... voici comme je compoſe : je fais des ſcenes plaiſantes de toutes les aventures ridicules qui m'arrivent avec les femmes;... &, c'eſt ſans fin, comme vous croyez bien. — Je donne enſuite ces ſcenes à coudre, dans un plan, à quelque auteur de profeſſion... J'ai... des negres pour cela; voilà comme je compoſe.

THALIE.

Ah! j'entends à préſent. Eh! pourroit-on voir, Monſieur, quelques-unes de ces ſcenes ſi plaiſantes?

L'HOMME DE LA COUR.

Vous me demandez-là juſtement, mon cœur, ce que je venois vous offrir. J'ai amené avec moi les acteurs, tout l'attirail qui m'eſt néceſſaire pour exécuter ces ſcenes; j'y joue, moi;.. & je n'y joue point mal;... je veux auſſi, Déeſſe, que vous y jouiez... & le rôle principal, qui plus eſt... la Muſe de la comédie ne ſera pas embarraſſée,

je crois, de jouer un impromptu, quand je lui aurai donné ſon *ſcénario*.

THALIE.

Aſſurément.

L'HOMME DE LA COUR, *le lui donnant.*

Eh ! bien, le voici. Liſez.

THALIE, *liſant.*

CANEVAS DE SCENES. La ſcene eſt à Paris, dans la chambre à coucher de la Marquiſe. Il eſt trois heures du matin. Monologue de la Marquiſe, qui attend le Chevalier ſon amant. Scene ſeconde ; la Marquiſe & le Chevalier. Scene troiſieme ; Félicité, une des femmes de la Marquiſe, vient annoncer l'arrivée du mari, du Marquis, qui eſt chaud de vin & de punch. On cache le Chevalier. Scene quatrieme ; la Marquiſe & le Marquis un peu gris.

L'HOMME DE LA COUR, *l'interrompant.*

En voilà aſſez, Déeſſe. Je vous con-

duirai au dénouement, & au fond de mes ſcenes, par mon dialogue même ; vous allez voir que ce ſeront des ſcenes vraies & piquantes.

THALIE.

Piquantes ?.... Mais, ne le ſeront-elles pas trop ?

L'HOMME DE LA COUR.

Ne craignez rien ; nous adoucirons, nous adoucirons.

THALIE, *ſouriant.*

Ecoutez donc : ſi cela devient trop fort, je laiſſerai-là vos ſcenes piquantes, au moins ; je vous en préviens, mon cher ſeigneur.

L'HOMME DE LA COUR.

N'ayez pas peur, vous dis-je. Je ſerai preſque décent. Commencez ſeulement, je me retire. *Il entre un moment dans la couliſſe.*

THALIE, *ſeule un inſtant.*

Allons, je vais commencer; je ſuis curieuſe de voir ſes ſcenes.

L'HOMME DE LA COUR, *rentre.*

Pendant qu'il parle à Thalie, l'on apporte deux chaiſes à dos élevé, une table, ſur laquelle il y aura deux bougies allumées, & une pendule prête à ſonner trois heures.

C'eſt bon, l'on a apporté-là tout ce dont nous avons beſoin... Ah! j'avois oublié de vous dire, qu'il faut que le ſpectateur imagine que vous êtes en un déshabillé de nuit, très-élégant; dans le négligé le plus galant, & prête à vous mettre au lit.

THALIE, *en riant.*

C'eſt apparemment pour donner à vos ſcenes plus de décence?

L'HOMME DE LA COUR.

Eh non! que vous êtes enfant! c'eſt

pour leur donner un plus grand air de vérité. Commencez donc. *Il ſe retire.*

THALIE, *ſeule.*

Volontiers. Voyons où cela ira. Faiſons mon monologue. Mettons-nous bien dans la ſituation d'une femme de qualité galante, & qui attend ſon amant. En rendant cela avec vérité, donnons-lui, s'il eſt poſſible, le ton de la bienſéance. Eſſayons.

SCENE IX.

La MARQUISE, *ſeule.*

Le Chevalier n'arrive pas. — Il eſt impatientant ce petit homme-là !... Il me dit qu'il partira de Verſailles à minuit... & il eſt trois heures... & il n'eſt pas ici !... Cela eſt d'une impertinence !... Voilà les grandes manières !... Oh ! cela eſt d'une impertinence ! *d'un ton de colere.* M. le Che-

valier !... M. le Chevalier !... vous me forcerez à me lier avec quelqu'un de plus exact... je vous en avertis.

SCENE X.

La MARQUISE, le CHEVALIER.

La MARQUISE, *d'un ton de dépit.*

Ah ! vous voilà, M. le Chevalier !... Quelle diligence, revenir de Verſailles en trois heures ! N'avez-vous point crevé vos chevaux ?

Le CHEVALIER, *d'un ton léger.*

Ah çà ! belle Marquiſe, allez-vous gronder ?.... d'honneur, je n'ai fait que manger un morceau à minuit, après le ſouper du roi, chez notre jeune maréchale ; & comme nous n'étions que nous deux, nous n'avons pas tenu table un bon quart-d'heure ; un bon gros quart-d'heure au plus.

La MARQUISE.

Comment, Monſieur, vous étiez tête-à-tête ?

Le CHEVALIER.

Eh ! mais, oui : qu'y a-t-il donc de ſingulier à cela ?

La MARQUISE.

Vous êtes charmant ! vous allez être tout-à-fait brillant ! je m'attends à cela.

Le CHEVALIER.

Ah ! n'ayez aucune appréhenſion, Marquiſe ; & de grace mettez de côté tous ces ſoupçons... tous ces reproches ... toutes ces miſeres-là. — Ah çà ! allez-vous perdre à me tarabuſter un tems que vous pouvez employer à vous rendre heureuſe ?.... Cela ſeroit fou, au moins.

SCENE XI.

FÉLICITÉ, la MARQUISE, le CHEVALIER.

FÉLICITÉ, *accourant hors d'elle-même.*

Ah ! Madame !... Ah, ciel !... Ah ! M. le Chevalier !... Ah Madame !

Le CHEVALIER, *embraſſant Félicité.*

Eh ! qu'as-tu donc, ma chere Félicité ?

La MARQUISE.

Qu'avez-vous donc, Mademoiſelle, vous voilà bien effarouchée ?

FÉLICITÉ, *toute troublée.*

C'eſt, Madame.... c'eſt que Monſieur eſt là.... il eſt là qui veut entrer.

LA MARQUISE.

Qui, mon, mari ?

FÉLICITÉ.

Oui, Madame, lui-même. Monsieur est là. Il est un peu échauffé de vin & de punch, à son ordinaire. Ma camarade lui a dit que vous alliez vous mettre au lit; mais il n'entend rien. Elle fait tout ce qu'elle peut pour le retenir dans votre anti-chambre; malgré cela, il veut entrer chez vous.

LA MARQUISE, *avec le plus grand sang-froid.*

Eh! mais, n'est-il pas le maître, donc? Qu'y a-t-il donc là de si effrayant?.... J'ai cru, moi, à votre air, que le feu étoit dans l'hôtel... Allez, Mademoiselle, allez le faire entrer. *Félicité sort.*

SCENE XII.

Le CHEVALIER, la MARQUISE.

La MARQUISE, *continuant.*

Eh vous! Chevalier, paſſez un moment dans mon cabinet de toilette. — C'eſt bien jouer de bonheur à vous, mon petit agréable, que mon mari vous arrive, pour vous ſauver la ſortie ſinguliere que j'allois vous faire.

Le CHEVALIER.

Quelle folie! Mais peut-on être grondeuſe comme ça?

La MARQUISE.

Allez, allez vîte vous cacher là-dedans, mauvais ſujet. *Le Chevalier ſe retire.*

SCENE XIII.

La MARQUISE, *seule.*

Qu'il eſt aimable !.. Il a des graces !.. une tournure !... l'on ne ſauroit ſe fâcher contre un auſſi joli enfant.

SCENE XIV.

La MARQUISE, le MARQUIS, *en déſordre, défriſé ; & barbouillé de tabac d'Eſpagne.*

La MARQUISE.

Comment ! c'eſt vous, M. le Marquis ! à ces heures-ci chez moi !... à ces heures-ci ! cela ne vous étoit point arrivé depuis la premiere année de notre mariage.

Le MARQUIS, *les dents fort mêlées.* (1)

Cela eſt vrai, Mme. la Marquiſe... Auſſi vous dois-je, d'abord... une politeſſe.... des excuſes.... ſur la liberté que je prends... de vous faire une viſite ſi tard. — Je vous interromps, peut-être?

La MARQUISE.

Vous ne m'interrompez pas, Monſieur; mais vous me ſurprenez beaucoup. — Qu'avez-vous donc de ſi preſſé à me dire? Auriez-vous reçu ce ſoir la nouvelle que votre gouvernement étoit accordé; & qu'on vous donnoit à la place, celui que vous demandiez?

Le MARQUIS.

Eh non! Madame; il n'eſt point

(1) Les points qui ſe trouvent dans le rôle du Marquis, marquent les pauſes qu'un homme, pris de vin, fait à chaque inſtant, lorſqu'il parle.

queſtion... de mon gouvernement.... c'eſt du vôtre avec le Chevalier.... dont j'ai à vous parler, Madame;... & tout-à-l'heure, parce que je ne veux point perdre mes idées;... c'eſt qu'il m'en eſt venu de très-bonnes ... ſur la fin du ſouper... là-deſſus;... & comme je vous dis..... je ne veux point les perdre... Aſſeyons-nous, s'il vous plaît... Aſſeyons-nous. *Il s'aſſied.*

La MARQUISE, *à part, avant de s'aſſoir.*

Il n'eſt point tout-à-fait ivre; il lui reſte encore beaucoup de raiſon; cela me fait peur. *Haut, en s'aſſeyant.* Comment, Monſieur, des idées ſur le Chevalier! me feriez-vous l'honneur d'en être jaloux? donneriez-vous dans cette frénéſie-là?

Le MARQUIS.

Moi, jaloux, Madame!.... Vous plaiſantez apparemment?.... Vous croyez parler à quelque mari de la rue des Bourdonnais, ſans doute!... Exiger de la jalouſie d'un homme de la cour!.... Celui-là eſt un peu fort!....

Vous devriez ſavoir, Madame, que nous ne donnons pas dans cette âne-rie-là... nous autres.

La MARQUISE.

En ce cas-là, Monſieur, que prétendez-vous dire ?

Le MARQUIS.

Je veux dire, Madame, que ſur votre dernier arrangement.... qui eſt ſu de tout le monde, avec le Chevalier.... j'ai fait, moi, des réflexions.... très-ſenſées.... très judicieuſes.... pour vous; mais, pour vous ſeule, Madame;... car, d'ailleurs, vous devez ſentir que cela ne me regarde point...., cela ne me regarde point du tout.

La MARQUISE, *très-vivement & avec colere même.*

Eh mais! cela me regarde encore moins; je ne ſais où vous avez été ramaſſer les belles imaginations que vous

avez-là, ſur le Chevalier & ſur moi; cela n'a ni vérité, ni vraiſemblance. Cela me paſſe, Monſieur, cela me paſſe.

Le MARQUIS.

Oh mais! Madame, je veux pourtant... que cela aille juſqu'à vous, quoique cela vous paſſe.... & je vous répéte qu'ils diſent tous que vous avez pris le Chevalier.... ils n'en veulent pas démordre.

La MARQUISE, *avec impatience & fureur.*

Et rien n'eſt plus faux, Monſieur; rien n'eſt plus faux! C'eſt l'homme du monde avec lequel je voudrois le moins vivre, ſi j'avois à vivre avec quelqu'un.

Le MARQUIS.

Quoi qu'il en ſoit, Madame, l'amitié... la grande amitié que j'ai toujours eue... pour Monſieur votre frere.... m'oblige de vous avertir... que votre Chevalier eſt attaché depuis

long-tems.... à une femme de finance;... qu'il y a trois ſemaines qu'elle a vendu ſes diamans.... & que dans le monde, l'on met cette plaiſanterie-là... ſur le compte de votre Chevalier... A notre ſouper, ils ſont tous convenus que c'étoit lui;... & ils l'ont barbouillé de toutes les manieres.

La MARQUISE, *avec une fureur aigre.*

Eh bien! Monſieur, s'il vit avec cette petite financiere, s'il la ruine, le Chevalier n'a donc rien de commun avec moi; & je ne vois pas pourquoi vous venez m'étourdir, m'aſſommer des calomnies & des horreurs..... qu'il n'y a que des femmes qui puiſſent débiter contre ce jeune homme-là; & dont, en vérité, je ne le crois point du tout capable, ſi vous voulez que je vous parle naturellement.

Le MARQUIS.

Eh, mon Dieu! avec quelle chaleur vous le défendez!... Je ne viens point

ici dans le deſſein prémédité.... de vous dire du mal de votre amant.... je ne ſuis point aſſez gauche... & aſſez impoli pour cela;... je vous dis ſeulement moi,... tout ce que le public dit.

La MARQUISE, *impétueuſement.*

Eh! il n'eſt point mon amant, Monſieur! que ce public & vous ſe tranquilliſent là-deſſus.

Le MARQUIS.

Oh! moi, je ſerai toujours très-tranquille ſur vos amans.... quand je vous verrai faire des choix convenables;... mais je veux qu'une femme ſe reſpecte.... dans ſes goûts.

La MARQUISE.

Eh mais! où avez-vous vu que je me ſois jamais manquée?

Le MARQUIS.

Non pas juſqu'à préſent.... je vous

rends juſtice, Madame ;... auſſi, ne vous ai-je rien dit... quand je vous ai vu prendre ſucceſſivement le Vicomte de Bernay.... le Duc de Leutry.... le Marquis du Lauret.... notre bon Maréchal.... Milord Singletton.... le Préſident.... même ;.... je ne vous ai rien dit ſur le Préſident.... voyez juſqu'où je pouſſe l'indulgence !

La MARQUISE, *avec une colere vive.*

Juſte ciel, Monſieur, quels contes affreux venez-vous me faire-là !

Le MARQUIS.

Ce ne ſont point-là des contes, Madame ;... ce ſont des faits ;... j'ai ſuivi votre conduite, moi ;... & juſqu'ici, à la vérité.... il n'y a que votre Chevalier.... pour lequel je me ſois ſenti, dès.... le commencement.... une répugnance, dont je ne pouvois pas me rendre raiſon ;... mais ſa belle hiſtoire... juſtifie mon averſion pour lui.

La MARQUISE, *hors d'elle-même.*

Eh ! je vous dis, Monſieur, que c'eſt une noirceur qu'on lui fait ; je vous le répéte.

Le MARQUIS.

Il ſuffit, Madame, qu'il ſoit ſoupçonné ;... cet homme-là ne vous convient plus, dès-lors.... le ſeul ſoupçon jette ſur vous un ridicule inſoutenable ;... & quoique je ſache très-bien que c'eſt vous qui êtes chargée des ridicules de votre amant... ; & que c'eſt lui, ré.... ci... réciproquement, qui répond des vôtres.... & non pas moi ;... cependant, quand ces ridicules paſſent de certaines bornes.... il n'eſt pas dit alors que le mari ne les partage point, entendez-vous bien ?

La MARQUISE, *avec fureur.*

Je n'entends rien ; & une femme comme moi, Monſieur, ne peut rien entendre à tout ce que vous dites-là.

Le MARQUIS.

Eh mais ! tâchez de n'être pas une femme comme vous, Madame ; & vous n'en ſerez que mieux ; & alors.... vous entendrez que votre conſidération.... dans le monde... tient à celle de votre amant.... vous verrez...

La MARQUISE, *l'interrompant avec fureur.*

Continuez, Monſieur, je ne vous interromprai plus. Voilà une ſcene charmante que vous me faites-là !

Le MARQUIS.

Mais, ne prenez donc pas cela.... pour une ſcene... je vous parle de ſang-froid.... c'eſt en ami.... de Monſieur votre frere.... qui... m'a prié de vous en dire un mot.... Et croyez-moi.... rompez avec le Chevalier... auſſi-tôt que vous le verrez.... Je vous donne là un conſeil ſage.

La MARQUISE.

Fort bien, Monsieur, fort bien !

Le MARQUIS.

Ou plutôt, ne le revoyez plus;.. faites-lui fermer votre porte.

La MARQUISE, *outrée.*

Poursuivez, Monsieur, poursuivez.

Le MARQUIS, *clignotant les yeux, & le sommeil le gagnant.*

Songez, Madame, qu'une femme.. à se doit des égards.... à elle-même... d'abord... si elle veut... qu'on en ait.... pour elle.

Il ferme les yeux, & s'assoupit un peu.

La MARQUISE, *à part, & en souriant.*

Oh ! oh ! cela commence à devenir plaisant : il s'assoupit.

Le MARQUIS, *ſans ouvrir les yeux & tout en dormant.*

Il faut qu'il y ait de la décence... j'oſe dire même... une ſorte de dignité.... dans le choix de.... ſes amans. *Il retombe ſur ſon ſiege.*

La MARQUISE (*à part.*)

Il a les yeux fermés; il dort ſûrement.

Le MARQUIS, *ſe relevant un peu, & parlant endormi.*

..Et dans une matiere... auſſi délicate.... une femme doit être d'autant plus ſcrupuleuſe... ſur les bienſéances... extérieures... qu'elle ſait bien.. intérieurement que... dans le fait.... elle les viole toutes. *Il retombe endormi.*

La MARQUISE.

Oh! ſûrement; il va tout-à-fait s'endormir.

Le

Le MARQUIS, *faiſant un mouvement violent, comme s'il ſe réveilloit, & cependant dormant toujours.*

Eh ! non, Madame, cette morale ne doit pas vous endormir.... primò.... cette morale-là.... cette morale-là.... n'eſt point ſévere.... ce n'eſt point de la pé... pé... pédanterie, je ne ſuis point pédant ; *il ronfle*, pédant. *Il ronfle encore, & s'endort abſolument.*

La MARQUISE, *en riant.*

Ah ! comme il ronfle ! grands Dieux ; comme il ronfle ! Pour ce coup-ci, ſûrement il eſt entiérement endormi. Faiſons-le vîte enlever d'ici. Félicité ! Félicité !

SCENE XV.

FÉLICITÉ, la MARQUISE, le MARQUIS.

FÉLICITÉ, *accourant.*

Que veut Madame ?

La MARQUISE.

Monſieur a-t-il là quelqu'un de ſes gens ?

FÉLICITÉ.

Oui, Madame ; ſon valet-de-chambre & ſon premier laquais ſont-là.

La MARQUISE.

Faites-les entrer. *Félicité ſort. La Marquiſe, en riant.* En vérité, voilà une ſcene qui en même tems me divertit, & m'afflige prodigieuſement !

SCENE XVI.

Le MARQUIS, la MARQUISE, les gens du MARQUIS.

LA MARQUISE, *aux gens du Marquis.*

Tenez, vous autres: emportez votre maître; allez le coucher & ſans le réveiller. Cela ne ſera pas bien difficile, car il ſe meurt de ſommeil *On emporte le Marquis ſur la chaiſe où il eſt.*

SCENE XVII.

La MARQUISE, FÉLICITÉ, *ſortant du cabinet de toilette avec le* CHEVALIER, *qui eſt en pantouſles, en robe-de-chambre & en bonnet de nuit.*

FÉLICITÉ.

Madame aura-t-elle beſoin de moi?

La MARQUISE, *appercevant l'accoutrement du Chevalier, & redevenant* THALIE, *à cet acteur.*

Comment, Monſieur! en robe-de-chambre, en pantouſles & en bonnet de nuit! Oh! je ne ſais point jouer de ces ſortes de ſcenes-là; je redeviens Thalie. Allez, Monſieur; allez dire au joli ſeigneur qui vous a amené ici, que je n'admets point ce genre de comédie-là. Il eſt trop vrai. Oh!

ce genre-là eſt auſſi trop dans la nature ! *Trop eſt trop.* Allez, allez, Monſieur ; je vous mets dehors par les épaules.

(*Elle le pouſſe effectivement hors du théatre : il ſort, & Félicité le ſuit.*)

SCENE XVIII, & *derniere.*

THALIE, *ſeule.*

Cet homme du monde-là eſt charmant ! mais voyez donc quelle jolie ſcene de dénouement il me préparoit là ! — C'eſt ſûrement un perſifflage de ſa part.

FIN.

CE QUE DIEU GARDE EST BIEN GARDÉ;

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Mme. la COMTESSE de SAINT-TOQUAI.

M. le COMTE de SAINT-TOQUAI, *ſon Mari.*

Un EXEMPT.

M. MI-CLOS, *faux dévot.*

M. le CHEVALIER des COURTINES, *Homme de la Cour.*

M PÉZÉNAS, *Chirurgien Gaſcon.*

SAINT-PIERRE, *Valet-de-Chambre.*

La Scene eſt dans l'appartement de la Comteſſe.

CE QUE DIEU GARDE EST BIEN GARDÉ,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

La COMTESSE, *ſeule, chiffrant & calculant.*

Trente-trois & ſept ſont quarante, poſe zéro, & retient quatre... Quatre mille deux cens ſoixante-quatorze livres, à quoi monte la dépenſe?... La recette eſt de quatre mille cinq cens livres... Qui de ſoixante-dix pâie quatre, reſte ſix.... *Elle calcule le reſte en marmotant des chiffres.* Ainſi, ſuivant ce compte, que m'a remis la tréſoriere des pauvres de notre paroiſſe,

la recette excede la dépenſe de deux cens vingt-ſix livres ; cela eſt bon ; en y ajoutant à peu près huit cens livres, je ſerai en état, au moyen de ces cens piſtoles-là, de relever le commerce de ce petit clincailler, qui alloit faire banqueroute, & qui a cinq enfans ; cela fait trembler ! je ſuis bienheureuſe d'avoir trouvé mes longueurs pour empêcher ſa faillite. *Appellant ſes gens.* Saint Pierre, êtes-vous-là ? .... il faut que je ſache ſi mon mari eſt rentré.

SCENE II.

La COMTESSE, SAINT-PIERRE.

SAINT-PIERRE.

Madame ne m'a-t-elle pas appellé ?

La COMTESSE.

Oui. Je voulois vous demander ſi Monſieur eſt revenu ?

SAINT-PIERRE.

Non, Madame, il n'eſt point encore de retour.

La COMTESSE.

Cela eſt bon : laiſſez-moi.

SCENE III.

La COMTESSE, *ſeule.*

Il a dîné chez ce commandeur. Je crains fort qu'il n'y ait du punch & du vin ſur jeu ;... c'eſt l'ordinaire. — C'eſt ce vieux libertin, qui le fait, lui ſeul, à préſent, donner dans ces excès, dont je l'ai vu tout prêt à revenir .... dont il étoit même revenu. — Pourvu qu'il ne lui ſoit point arrivé d'accident !... Je ſuis toujours dans des frayeurs mortelles, ou pour ſa vie... ou pour ſa fortune. — Quand je penſe qu'avant-hier, ce vilain commandeur, après les avoir vu jouer à

la paume, leur donna à dîner chez un traiteur de cette rue de Buſſy ;... qu'il enivra mon mari ;... & que le garçon de ce même traiteur me rapporta, le ſoir, ſon porte-feuille, où il y avoit pour quarante mille écus de billets des fermes ;... ah ! mon Dieu ! — *en ſoupirant.* Il faut ſoumettre tout cela à la Providence.

SCENE IV.

SAINT-PIERRE, la COMTESSE.

SAINT-PIERRE.

Il y a là un homme habillé de rouge, & que je ne connois pas, qui deſireroit parler à Madame. Puis-je le faire entrer ?

La COMTESSE.

Pourquoi pas ? Sachons ce qu'il veut.

SAINT-PIERRE.

C'eſt qu'il a refuſé de ſe nommer.

La COMTESSE.

N'importe! entrez, Monſieur, entrez.

Saint-Pierre ſort, & reſte en-dehors de la porte.

SCENE V.

La COMTESSE, un EXEMPT.

La COMTESSE.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur? faites-moi la grace de me dire qui vous êtes, & ce que vous me voulez.

L'EXEMPT, *de l'air du plus grand reſpect, dit à la Comteſſe qu'il vient de la part des* MAGISTRATS *chargés de veiller à la ſûreté publique, lui faire ſavoir que M. le Comte de Saint-Toquai avoit penſé être aſſaſſiné, la ſemaine*

derniere, par deux hommes apoſtés; que ces deux ſcélérats étoient arrêtés, & alloient être punis; qu'elle n'avoit plus rien à craindre de la ſuite de ce crime; mais que c'étoit un avertiſſement que l'on donnoit à M. le Comte, pour qu'à l'avenir, il ſe prît moins de vin, attendu que l'état où il s'étoit mis, lui avoit fait tenir des propos très indiſcrets contre la réputation d'une femme de la plus grande qualité, qui avoit voulu s'en venger, &c. &c. (1)

(1) Cette ſcene avoit un piquant pour une ſociété particuliere, & un ſel qu'il eſt impoſſible de faire paſſer au public.

SCENE VI.

La COMTESSE, *ſeule, fait en deux mots, une courte réflexion ſur la bonté & l'humanité de ces magiſtrats, qui ne lui donnent un pareil avis, que lorſque le danger eſt abſolument paſſé, que l'affaire eſt arrangée; & qu'elle ne peut plus en avoir la moindre inquiétude; & tout de ſuite, elle dit:*

Mais j'entends un carroſſe. C'eſt mon mari;.... c'eſt M. le Comte qui rentre... c'eſt lui même. Le voilà encore bien accommodé.

SCENE VII.

Le COMTE, la COMTESSE.

Le COMTE, *ivre, entre en chantant ſur l'*AIR : *Dans le fleuve d'Oubli, biribi, je veux boire.*

De quéqu'façon qu'on s'y prenne,
Malgré nous, chaque jour,
C'chien d'amour
Nous entraîne.

Ah ! Madame ! vous êtes.... (1) bien ſeule !... je croyois trouver ici... le petit couſin.... le Chevalier des Courtines, que... que... je vous ai donné à former... ou à réformer ;... car il eſt bien déformé.

(1) Les points qui ſe trouvent dans le rôle du Comte, ſervent à marquer les repos & les pauſes que fait un homme ivre, lorſqu'il veut parler.

La COMTESSE, *d'un air de douceur.*

Ah ! Monſieur ! perſonne n'en viendra, je crois, à bout ! il manque par les principes ; il devient de jour en jour plus fat : s'il n'étoit pas votre proche parent & votre héritier, je vous prierois bien fort d'éloigner cette eſpece-là de chez moi.

Le COMTE.

Vous n'en êtes donc pas contente ? tant pis !... tant mieux !... Mais vous ſortiez, Mme. la Comteſſe... j'ai vu, là-bas, en entrant..... vos triſtes chevaux..... mis à votre triſte voiture.

La COMTESSE.

Il eſt vrai que j'avois deſſein d'aller à Trénelle, à un ſalut en muſique ; mais le premier de mes devoirs, en l'état où vous êtes...

Le COMTE, *l'interrompant.*

Mais je ne ſuis point dans l'état... que vous imaginez... & je ne veux

plus même m'y trouver... c'eſt ce diable de commandeur.... ſon vin de Hongrie.... ſon punch;... il n'y a plus que lui que je ne ſaurois refuſer!... auſſi je ne veux plus le voir... Mais que cela ne vous gêne pas.... dans votre dévotion mu... mu... muſicale... allez entendre chanter... votre ſalut. Je viens d'entendre chanter auſſi.... moi, qui vous parle... Oh! j'ai retenu, entr'autres choſes.... un couplet de leurs parades.... il faut que je vous le diſe....

La Comtesse, *l'interrompant.*

Oh! non, de grace, épargnez-moi.

Le Comte.

Eh! non, non, laiſſez-moi donc le retrouver!... Je le chantois en entrant ici... *Il fredonne l'air:* Ah le voici! le voici!

La Comtesse.

Eh! Monſieur! allez plutôt vous repoſer...

Le Comte.

Ah! çà, allez-vous me le faire per-

dre ?... écoutez-le donc ; & tâchez de le retenir... il eſt précieux... il faut que vous ſachiez auparavant.... que c'eſt dans une parade.... un *GILLE* qui le chante.

AIR : *Dans le fleuve d'Oubli, biribi je veux boire.*

L'amour, dans ma famille,
Rend tous les amoureux....
Malheureux. —
Ma mere eſt morte fille,
A ſon ſeptieme enfant....
L'cœur m'en fend....
De quéqu'façon....

La COMTESSE, *l'interrompant.*

Quelle pauvreté ! quel mauvais ton ! quelle platitude !

Le COMTE.

Mauvais ton ?... platitude ? *le cœur m'en fend ?* C'eſt que... le cœur m'en fend : cela n'eſt que ſublime.

La COMTESSE, *avec un air d'intérêt.*

Oui, oui, Monſieur ; mais croyez-moi, paſſez dans votre appartement ;

& tâchez d'y dormir quelques heures ; l'on vous tiendra du thé tout prêt à votre réveil.

Le Comte, *lui baisant la main.*

Eh ! bien, ma chere Comteſſe !... je vais dormir, par complaiſance pour vous ;... pour vous faire plaiſir.... parce que vous l'exigez de moi...

Il déclame.

Zaïre, enfin de moi, n'aura pas un refus.

Il ſort en chantant.

Ma mere eſt morte fille,
A ſon ſeptieme enfant ;...
L'cœur m'en fend.

SCENE VIII.

La COMTESSE, *ſeule.*

Reſtons ; je ne dois pas le laiſſer à la merci de ſes gens. — Hélas ! ne reviendra-t-il jamais de tous ſes égaremens ? — Saint-Pierre, êtes-vous-là ?

SCENE IX.

La COMTESSE, SAINT-PIERRE.

SAINT-PIERRE.

Que ſouhaite Madame ?

La COMTESSE.

Dites au cocher, d'ôter mes chevaux ; je ne ſortirai pas. Et faites dire auſſi à l'office, que l'on tienne de l'eau chaude pour l'inſtant où Monſieur de-

mandera du thé. Recommandez encore à ſon valet-de-chambre, de ne le pas laiſſer ſeul, & d'être toujours là.

SAINT-PIERRE.

Cela eſt bon, Madame; mais pendant que vous étiez avec Monſieur, j'ai fait attendre une perſonne, que je ne connois pas, & qui voudroit avoir l'honneur de vous parler.

La COMTESSE.

Eh bien! annoncez-là. (*A part.*) Il ne ſait pas qui c'eſt. A ces heures-ci, il ne me vient pas ordinairement des gens que Saint-Pierre ne connoiſſe pas.

SCENE X.

La COMTESSE, SAINT-PIERRE, M. MI-CLOS, *en habit noir, une cravate & une perruque très-courte* (1).

SAINT-PIERRE, *à M. Mi-clos à la porte.*

Ayez la bonté, Monsieur, de me dire votre nom, si vous voulez que je vous annonce.

M. MI-CLOS, *d'un air recueilli.*

Mon ami, je m'appelle *Mi-clos.*

SAINT-PIERRE, *annonçant.*

M. Mi-clos.

La COMTESSE.

M. Mi-clos; je ne connois point cela.

Saint-Pierre se retire.

(1) Ce rôle de M. Mi-clos peut être joué par l'abbé Madrigal même, sans qu'il se donne la peine de changer d'habit.

SCENE XI.

La COMTESSE, M. MI-CLOS.

M. MI-CLOS, *les yeux baiſſés & d'un air d'hypocrite.*

Peut-être, Madame.... (& je m'en flatte)... que mon nom vous ſera moins inconnu que ma perſonne;... car j'ai donné, ces jours-ci, un livre qui a déjà une très-grande réputation, & qui a fait une ſenſation prodigieuſe.

La COMTESSE.

Quel livre, Monſieur? ſon titre?

M. MI-CLOS.

Les véritables Réflexions morales; Madame.

La COMTESSE.

Je n'en ai point entendu parler, Monſieur.

M.

M. MI-CLOS.

Cela m'étonne, Madame! Vous m'en voyez confondu! Pieuſe, comme vous êtes, vous ne ſavez rien du bruit que mon livre a fait?... Je n'en reviens point! — Ce n'eſt pas que je mette aucun amour-propre mondain à cela?... & je ne vous parle du ſurprenant ſuccès de mon ouvrage, que pour en venir à vous dire, Madame, que ce livre a achevé de me gagner la confiance de la partie du public la plus eſtimable; & que cette confiance des gens de bien me met, aujourd'hui, dans le cas d'avoir l'honneur de vous apporter, Madame, & à M. votre mari, les deniers d'une reſtitution aſſez conſidérable que l'on m'a remis pour vous les rendre.

La COMTESSE, *avec étonnement.*

Une reſtitution!... & aſſez conſidérable!... Je crains que vous ne vous trompiez, Monſieur, & jamais perſonne...

M. MI-CLOS, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi, Madame ! M. le Comte de Saint Toquai ne joue-t-il pas fréquemment assez gros jeu, au Quinze & au Witchs ?

La COMTESSE.

Rarement, Monsieur ; mais cela peut lui être arrivé.

M. MI-CLOS, *d'un air douloureusement cafard.*

Eh ! ne lui arrive-t-il pas souvent aussi de se livrer au vin, plus qu'il ne convient à un honnête-homme, & à un bon chrétien ?

La COMTESSE, *d'un air embarrassé.*

Je suis forcée de convenir, Monsieur, qu'il pousse quelquefois un peu trop loin les plaisirs de la table.

M. MI-CLOS.

Eh bien ! Madame, c'est en sortant de table, un peu trop bien conditionné

né, qu'on l'a une fois chambré ; & qu'on l'a fait jouer de malheur. La grace a touché ceux qui lui avoient fait cette injuſtice, & ils m'ont chargé de vous rendre, à vous, Madame, ou à Monſieur votre époux, les quatre cens louis qui ſont comptés dans cette bourſe. *Il la lui préſente avec un papier.* En voici la note.

LA COMTESSE.

Il y a cinq cens louis ſur la note... tenez, Monſieur : voyez donc ! *Elle lui rend le papier.*

M. MI-CLOS, *un peu embarraſſé d'abord ; ſe remettant petit-à-petit, & finiſſant par être intrépide.*

Oh ! c'eſt.... c'eſt... c'eſt une étourderie de leur part !... Ils ont été mettre, comme des bêtes.... un cinq pour un quatre... Les hommes ſont ſi mal-adroits ! Ces gens ne m'ont remis que cinq cens louis.... que quatre cens louis, je veux dire ; & une preuve de cela, c'eſt qu'il n'y a que quatre cens louis dans cette bourſe, qui eſt

comme on me l'a donnée. Madame peut les compter elle-même,

La Comtesse, *d'un air tranquille & doux.*

Je ne compterai point après vous, Monsieur ; je crois tout ce que vous me dites ; *tirant dix louis de la bourse :* & voilà dix louis *de plus*, que je vous charge de distribuer en aumônes.

M. Mi-clos, *s'inclinant profondément.*

Ah ! Madame.

SCENE XII.

La COMTESSE, M. MI-CLOS, le CHEVALIER des COURTINES.

SAINT-PIERRE, *annonçant, & ſe retirant ſur le champ.*

Mr. le Chevalier des Courtines.

Le CHEVALIER, *d'un air étourdi.*

J'arrive à l'inſtant de Marly, pour vous faire ma cour, Mme. la Comteſſe. *Appercevant M. Mi-clos.* Mais je vous dérange, peut-être ?... Vous étiez-là en affaire avec Monſieur ?

M. MI-CLOS, *d'un air doucereux.*

Non, Monſieur, nous avons fini ; & je vais avoir l'honneur de prendre congé de Mme. la Comteſſe. *D'un air cafard :* comptez, ma charitable Dame, ſur mes prieres ferventes, & ſur celles

des pauvres, que vous venez d'assister si angéliquement. *Il se retire en faisant des révérences bien basses & bien gauches.*

SCENE XIII.

La COMTESSE, le CHEVALIER des COURTINES.

Le CHEVALIER, *d'un air badin.*

Qu'est-ce que c'est que ce marguillier-là (1), Madame? Je lui trouve tout le bas du visage d'*Escobar.*

La COMTESSE, *d'un ton imposant.*

Ayez la bonté, Monsieur, de vous tenir sur les fades plaisanteries que vous faites continuellement sur les moines;

(1) Si l'abbé Madrigal fait le rôle de M. Mi-clos, l'on substituera, dans ce cas, un autre *mot* à celui de *marguillier*.

je vous les ai interdites, ainſi que celles que vous vous permettiez ſur mon mari.

Le CHEVALIER.

Oh ! à ce dernier égard, je vous ai obéi, Madame. Je ne vous dis plus rien ſur M. le Comte.... & je vous ſupplie de m'en ſavoir quelque gré, du moins.

La COMTESSE.

Effectivement ! — Mais, M. le Chevalier, mettez-vous donc bien dans l'eſprit, que je ne ſupporte le plaiſir de vous recevoir chez moi, que parce que mon mari l'exige abſolument, & que ma complaiſance pour lui...

Le CHEVALIER, *l'interrompant & d'un air préſomptueux.*

Eh ! non, Madame, c'eſt parce que vous me craignez ; que vous vous craignez vous-même ; que vous craignez le penchant raiſonnable que vous avez pour moi.

La Comtesse, *en riant.*

Moi, du penchant pour vous, & que vous appellez raiſonnable, encore ?

Le Chevalier, *d'un ton très-affirmatif.*

Eh ! oui, Madame, je vous l'ai dit... & j'ai l'honneur de vous le dire encore. Je ſais bien que vous êtes dévote ;... & ſincérement dévote même... mais cela n'empêche pas que, malgré vous, je ne vous aie inſpiré un goût très-vif pour moi.

La Comtesse, *d'un air moqueur.*

Pour vous ?... mais y penſez-vous bien ?... Pour vous ?... quoi ! pour vous-même ?

Le Chevalier.

Pour moi-même... Je penſe bien auſſi que c'eſt un goût que vous n'oſez pas vous avouer... mais vous avez beau vous débattre !... il faut que, tôt ou tard, cela finiſſe un beau jour par nous arranger.

LA COMTESSE, *d'un air de pitié.*

Allez, allez! arrangez seulement votre pauvre petite tête; & tâchez...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Eh! non, Madame, encore une fois, j'ai l'honneur de vous assurer que vous m'aimez!... — Eh! ma folie, à moi, c'est d'être aimé, une fois en ma vie, d'une dévote... c'est que cela ne m'est jamais arrivé, & cela doit être délicieux... J'imagine que rien n'est plus satisfaisant pour l'amour?... & même pour l'amour-propre, que de se soumettre un cœur qui vous combat, & qui se combat sans cesse lui-même. — Ce doit être un charme que ce chamaillis de devoirs & de desirs... ce passage des plaisirs aux scrupules;... & ces scrupules culbutés par les plaisirs... oh! tout ce grabuge, toute cette petite guerre-là doit donner un spectacle charmant, unique!

La Comtesse, *d'un air tranquille & flegmatique.*

Mais vous êtes dans le délire, M. le Chevalier !... Je ne prendrai pas la peine de me fâcher de ce que vous avez un peu le tranſport au cerveau. Je penſe qu'une forte doſe de perſifflage peut en diminuer l'accès, plutôt que le ton ſérieux, que vous ne méritez pas qu'on prenne avec vous. *En ſouriant avec mépris.* Convenez-en vous-même, mon cher Monſieur.

Le Chevalier, *ſans ſe démonter.*

Eh ! non, Madame ; convenez plutôt vous-même, des rapports qui fondent ſur nos caracteres également ſenſibles, ce goût involontaire que vous avez pour moi.

La Comtesse, *d'un ton de badinage.*

Eh bien ! Monſieur, tous ces rapports ne m'avoient pas ſaiſie, comme ils me frappent actuellement ! Oh ! j'en conviens : vous avez un jugement ſûr,

& ſolide ; ... moi, je ſuis une femme frivole, & dont l'eſprit n'eſt point arrêté. — Vous êtes attaché ſcrupuleuſement à tous vos devoirs ; ... je me fais une gloire, moi, de n'avoir ni principes, ni mœurs ; ... je les tourne même en ridicule ; ... vous mettez, vous, Monſieur, à toutes ces drogues-là une importance qui fait mourir de rire les gens du monde. — Mais, comment ſe pourroit-il, effectivement, qu'avec des caracteres qui ſe rapprochent autant, nous n'euſſions pas ſenti naître, entre nous, une ſympathie, telle qu'il n'en eſt point ?

Le CHEVALIER, *un peu déconcerté.*

Ah ! Madame ! ... je ſens ... je vois très-bien ... que vous me plaiſantez là un peu.

La COMTESSE, *malignement.*

Un peu ? ... oh ! vous vous trompez.

Le CHEVALIER, *ſe raſſurant.*

Oui, oh ! oui, oui, Mme. la Com-

teſſe ! Mais tout cet élégant perſifflage ne me perſuadera pas que l'amour n'ait point ſes droits ſur votre cœur & ſur votre jeuneſſe, & que la mienne n'en ait ſur votre ſenſibilité...

La Comtesse, *l'interrompant gaiement.*

Sensibilité ! c'eſt le mot propre. — Tenez, c'eſt encore-là un de ces rapports le plus marqué qu'il y ait entre vous & moi;... je ſuis née, moi, avec cette eſpece de ſenſibilité, à laquelle *nos tendres philoſophes de ce temsci*, rapportent tout; & ils n'en connoiſſent point d'autre. — Vous, au contraire, M. le Chevalier, vous n'admettez que *la ſenſibilité de l'ame;* toutes les chimeres du cœur, les ſentimens les plus épurés, & ſur-tout une extrême délicateſſe. — Oh ! vous concevez combien cette conformité dans notre façon de ſentir, doit ajouter encore à cette admirable ſympathie qui nous a ſubjugués l'un & l'autre.

Le Chevalier, *d'un air d'embarras.*

Vous voudriez bien venir à bout,

Madame, de me déconcerter... par vos plaiſanteries ironiques. Mais, je ne les vois, moi, que comme les derniers abois d'une défenſe ſuperbe. Vous vous y retranchez... pour combattre encore la nature des ſentimens que...

La COMTESSE, *l'interrompant d'un air ſérieux.*

Il eſt vrai, Monſieur, que je combats encore dans ce moment ici la nature des ſentimens que je dois vous conſerver. Juſqu'à ce jour, vous ne m'aviez inſpiré que ceux de la pitié pour vos égaremens. Je vous laiſſe, de peur de dénaturer ces ſentimens-là; de peur d'être forcée de les changer, & de vous les faire connoître par l'expreſſion la plus vive du mépris, que vous prendriez peut-être pour de la colere... & la colere vous honoreroit trop.

Elle ſort, en le regardant avec le plus froid mépris.

SCENE XIV.

Le CHEVALIER, *ſeul.*

Je demeure confondu .... écraſé... anéanti !... elle me fait entendre, avec un froid dédain, que je ne ſuis qu'un fat... Eh ! mais, ſans doute, je le ſais bien ! mais, depuis quand donc un fat déplaît-il à des femmes ? Il faut que celle-ci ſoit bien ſinguliere ! ou bien, eſt-ce qu'il y auroit encore des femmes véritablement honnêtes ? cela ſeroit dur.

SCENE XV.

Le COMTE, *encore un peu gris*, le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

Ah! M. le Comte, c'eſt vous! Mais dites-moi donc un peu : je viens tout-à-l'heure de faire l'agréable auprès de Madame votre femme;... & (cela ne ſe conçoit pas) elle m'a traité comme un negre.

Le COMTE.

Tenez, dès le premier moment que je vous ai vu faire la roue... autour d'elle, je vous en ai averti... vous ne m'avez pas voulu croire... je vous ai dit que c'étoit une femme... pleine d'une vraie piété... qui a de la vertu ſans affectation...., une femme extraordinaire.

Le Chevalier.

Oh ! très-extraordinaire ; où diable voit-on de cela ?

Le Comte.

Eh ! mais, chez moi !... & ſoyez bien sûr, mon petit Mirliflor, qu'elle ne vous prendra jamais, ni vous... ni perſonne... ce n'eſt pas ma faute.... je vous en ai prévenu d'avance.

Le Chevalier.

Cela me donne de l'humeur.

Le Comte.

Mais vous ne devez pas m'en vouloir pour cela, mon ami... ce n'eſt pas moi, en vérité, qui l'empêche de vous bien traiter... vous auriez le plus grand tort du monde... de me donner un ridicule là-deſſus.

Le Chevalier.

Oh ! non, parbleu ! c'eſt la Comteſſe, plutôt, à qui je voudrois pou-

voir donner des ridicules cruels, pour en faire un exemple.

LE COMTE.

Oh! ne craignez rien!... c'eſt un exemple qui ne prendra pas, que celui... que donne ma femme.

LE CHEVALIER.

Adieu, mon cher Comte : pour éclaircir un peu le noir que j'ai dans l'ame, je m'en vais arranger un ſouper de filles à ma petite maiſon : en voudriez-vous être ?

LE COMTE.

Non, mon ami, comme je ne me meurs pas de douleur... comme vous, moi... je n'ai pas beſoin d'une diſſipation... ſi générale... J'ai, de mon côté, un petit arrangement... particulier... & très-particulier.

LE CHEVALIER, *en ſortant.*

En ce cas-là, je vous baiſe bien les mains.

SCENE XVI.

Le COMTE, *ſeul, en s'aſſeyant.*

Ah! çà, ne perdons point la tête. *Il tire ſa montre.* Quelle heure eſt-il!... Bon! j'ai encore deux heures devant moi;... les fumées du vin ſont déjà beaucoup diſſipées:.... dans deux heures d'ici il n'y paroîtra plus.... — Je l'ai vu naître; elle n'a pas ſeize ans... & pour mes cinquante louis... le jour que j'avois tant bu... tant bu de vin de Hongrie... ce fut ce jour-là même, je m'en ſouviens... que ſa tante, qui eſt une bonne femme... me fit tous les ſermens les plus probables... que ſa nièce prétendue... me convaincroit qu'elle eſt une *Agnès*... mais une *Agnès*, proprement dite. — Eh! en effet, pourquoi ne le ſeroit-elle pas?... Il faut bien commencer par quelque choſe... une fois;... & je croirois volontiers...

Ah ! ah ! c'eſt M. Pézénas, mon chirurgien : eh ! que viens-tu ?...

SCENE XVII.

Le COMTE, M. PÉZÉNAS.

PÉZÉNAS, *l'interrompant.*

Je viens, Monſu le Comte, vous donner prûve combien je vous ſuis dévoué.

Le COMTE.

Quoi donc, petit docteur ! y a-t-il ici, parmi mes gens, quelques bras démis .. quelques jambes caſſées... quelqu'apoplexie ſous roche ?... car il n'y a que ces ſortes de drôleries-là... qui vous attirent, & qui vous amuſent... dans les maiſons, vous autres.

PÉZÉNAS.

Eh ! cadedis, petit ingrat, je ne viens ici que pour votre bien, je laiſſe-

là toutes mes affaires;... eh ! j'en ai par-deſſus les yûs. L'on ne vût plus ſé ſervir qué dé moi. *Avec volubilité.* J'ai, s'il vous plaît, onze ſaignées à faire, cette ſoirée, & à gens, dont il n'y a qué moi qui connoiſſe les vaiſſeaux roulans. Eh ! ſandis ! jé ne les ſaigné pas toujours dé même, de pûr de les uſer. Il faut qué jé paſs' ché votre amie, Madame la Maréchale, pour uné ſuité dé couches ; ché Monſu le duc de Navailles, pour une bleſſure dé fû. Ché un pauvré diable qué jé taille avec le lithothome caché ;... & ſi j'ai lé tems, il faut qué jé faſſe encore des viſites, juſqu'à onze hûres du ſoir, chez un tas dé marquiſes & de coumteſſes, pour dé vrais chifonages;... ſans compter, dans tout cela, lé courant dé mes affaires miſtériûſes.

Le Comte, *en riant.*

Et accablé, comme tu l'es... tu viens perdre ton tems avec moi, à qui tu n'as point affaire... car je me porte très-bien.

PÉZÉNAS.

A qui jé n'ai point affaire... cap de bious?... quand jé viens vous rétirer d'un petit précipice, où vous été prêt à gliſſer.

Le COMTE.

Quel précipice? quel galimathias me fais-tu là?

PÉZÉNAS.

Eh! doncques! cette petite fille, ſi nûve?...ſi nûve... dont la tante eſt convenue dé vous approviſionner pour cé ſoir, hem?... hem?... ſuis-je au fait? répondez-moi, Monſu le Comte?... Suis-je inſtruit dé cé qui ſé paſſe?

Le COMTE.

Qui t'a dit cela, d'abord, vieux fou?

PÉZÉNAS.

Qui me l'a dit?... jé lé tiens de la pétite même, qui eſt en train de m'avoir des obligations qui né ſont point encore finies.

LE COMTE.

Quel diable me contes-tu-là ?

PÉZÉNAS.

Cé n'eſt point un conte ventreſaint-gris ! jé vous confie, malgré ſa vilainé tante, qué cet enfant, pour ſon coup d'eſſai, eſt malheureuſement tombée à un Américain, dont...

LE COMTE, *l'interrompant en reculant de frayeur.*

A un Américain ?... cela eſt-il bien vrai ?... à un Américain ?

PÉZÉNAS.

Certes !... & un Américain, bien Américain, même.

LE COMTE.

Oh ! en ce cas-là, je ſuis ſon valet ; je ſuis bien ſon valet très-humble.

PÉZÉNAS.

Eh ! vous faité bien !.... vous

pouvez m'en croire, quand je vous parlé contré mes intérêts ... ainſi, doucément Monſu le Comte ! penſez toujours à cet Américain ! doucément, vous rédis-je encore ! doucément ! pianò ! pianò ! doucément pour la centiéme fois.

Le COMTE, *en l'embraſſant.*

Viens, que je t'embraſſe ! tiens : voici la Comteſſe.

SCENE XVIII, & *derniere.*

La COMTESSE, le COMTE, PÉZÉNAS.

Le COMTE.

Ah ! Mme. la Comteſſe ! voilà bien le coquin le plus honnête ! & je veux vous conter...

La COMTESSE.

J'ai auſſi bien des choſes à vous

dire, M. le Comte, actuellement que vous commencez à être en état de m'entendre...

Le COMTE, *l'interrompant.*

Oh! oui, actuellement! je me ſens bien, & je vous fais ſerment, ma chere amie, de ne plus me retrouver dans ces ſortes de ſituations-là, & je vous en donne ma parole d'honneur.

La COMTESSE.

Vous connoiſſant, comme je vous connois, je ſuis sûre que vous me la tiendrez.

Le COMTE.

Eh bien! ſoyez encore sûre d'une choſe; c'eſt que je ne veux plus vivre qu'avec vous uniquement; & je prétends que ce ſoir même, ſoit le renouvellement de nos nôces.

La COMTESSE, *baiſſant les yeux.*

Il n'étoit pas autrement néceſſaire de dire devant Pézénas, des projets...

PEZENAS,

PÉZÉNAS.

Pardonnez-moi, Mme. la Comteſſe; & jé l'ai confirmé dans ſes projets. Oui, Monſu le Comte; laiſſez pour jamais toutes vos coquines; & croyez-moi, couchez toujours avecqué votré femme; n'eſt rien plus ſain.

Le COMTE.

Tu as raiſon. Mais paſſons dans mon cabinet, j'ai une lettre de votre frere à vous communiquer. (*Ils s'en vont enſemble*).

PÉZÉNAS, *ſortant d'un autre côté.*

Monſieur, & Madame, adieuſias. Il faut convenir que *Ce que Dieu garde eſt bien gardé.*

Fin du premier Volume.

TABLE
DES PIECES

Contenues dans ce Volume.

A Femme Galante, Galant Eſcroc. Page 1
Fin contre Fin. 63
La Nuit, tous Chats ſont gris. 87
On fait ce qu'on peut, non pas ce qu'on veut. 131
Trop eſt Trop. 217
Ce que Dieu garde eſt bien gardé. 271

Fin de la Table du premier Volume.